

CLAUSEWITZ

Alexandre Svetchine

De la Rédaction

Clausewitz appartient au nombre des personnalités remarquables de l'époque de l'essor de l'ordre bourgeois, de l'époque des guerres de libération nationale.

À notre époque de révolution prolétarienne, l'importance de Clausewitz, que, selon l'expression de Lénine, était « l'un des plus célèbres écrivains sur la philosophie de la guerre et sur l'histoire des guerres », réside notamment dans le fait que, par son adage classique sur la relation entre la guerre et la politique, il nous aidait à révéler le véritable sens historique des guerres à travers différentes époques.

Pendant la guerre impérialiste, la maxime de Clausewitz « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » a été maintes fois citée par Lénine dans sa lutte sans compromis contre les traîtres socialistes, contre les mencheviks et les opportunistes de la IIe Internationale, contre la plus odieuse forme d'opportunisme — le kautskisme. À notre époque, elle nous aide à révéler le véritable sens politique des guerres, non corrompu par l'hypocrisie et le mensonge, préparées par la faction la plus sanglante et la plus brutale de la bourgeoisie combative — le fascisme.

Clausewitz n'a pas seulement indiqué le véritable lien entre la guerre et la politique, mais il a également développé une théorie de la conduite de la guerre basée sur l'étude de la « connexion interne des phénomènes de la guerre ». Dans cette théorie, il a défini à la fois l'ampleur de l'objectif politique, l'ampleur de l'effort nécessaire pour atteindre l'objectif militaire final, et l'influence de l'objectif politique sur l'objectif militaire final.

La guerre prend des formes très diverses, selon les « idées, sentiments et relations dominants à un moment donné ». « La guerre peut être plus ou moins guerrière », écrivait Clausewitz, abordant dialectiquement l'analyse des phénomènes de la guerre.

La guerre peut prendre une « forme absolue » lorsqu'elle mobilise toutes les forces et toute l'énergie du peuple, grâce à la participation duquel « non seulement un gouvernement et son armée, mais tout le peuple avec tout le poids qui lui est propre a été jeté dans la balance ». C'est cette forme que prirent les guerres de la France révolutionnaire, surtout après l'élimination de « l'imperfection technique de l'organisation française » durant la période de Bonaparte.

S'appuyant sur toute la puissance populaire de la France, ses armées ont victorieusement traversé toute l'Europe, écrivait Clausewitz.

Il saisissait profondément l'essence de la guerre lorsqu'il affirmait que « chaque époque avait ses propres guerres, ses propres conditions limitatives et ses propres préjugés ». Cette affirmation est étroitement liée à l'adage « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » et, avec celle-ci, exige l'étude du caractère de chaque époque donnée, du caractère de la politique de chaque État et classe donnée et du caractère de la guerre qu'ils mènent.

Clausewitz enseignait que « le moyen alternatif » de la politique est la violence armée, que « la guerre est un acte de violence dont le but est de contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté ». « Pour contraindre l'adversaire par des actions militaires à accomplir notre volonté, nous devons en fait le désarmer ou le placer dans une situation manifestement menaçante de perte de toute possibilité de résistance. Il en résulte que le but des actions militaires doit être de désarmer l'adversaire, de le priver de la possibilité de continuer la lutte, c'est-à-dire de le vaincre ».

On pourrait citer de nombreux aphorismes de Clausewitz, semblables à ceux mentionnés ci-dessus, pour mieux montrer que par guerre, Clausewitz entendait l'utilisation décisive de la violence dans le but d'anéantir les forces armées de l'ennemi.

La définition de la guerre comme acte de violence visant à écraser l'ennemi est bien sûr utilisée par la bourgeoisie pour justifier la violence réactionnaire qu'elle commet dans ses intérêts. Dans les ouvrages sur la stratégie des écrivains militaires bourgeois, cette définition constitue l'une des prémisses de l'étude. Dans son livre « La conduite de la guerre et la politique », publié en 1922, Ludendorff, « maître » de l'application de la violence au service de l'impérialisme allemand, a rempli des pages entières de citations de Clausewitz, justifiant les actions du parti militaire allemand, dont il était l'un des dirigeants ; et il faut lui rendre justice : il a développé dans cet ouvrage le programme de conquêtes de l'impérialisme allemand de manière assez complète, aidant le lecteur attentif à comprendre le lien entre politique et guerre à l'exemple de l'impérialisme allemand.

De nos jours, le nom de Clausewitz est souvent utilisé comme bannière par le fascisme allemand. Il n'existe pas de thèses et de maximes de Clausewitz que l'incitateur à la guerre — le fascisme allemand — n'ait utilisées dans sa propagande guerrière.

Mais Clausewitz nous vient en aide pour dénoncer les politiciens et les stratèges du fascisme. Il nous rappelle la nécessité d'étudier l'époque et la politique, dont la guerre est la continuation.

Et la politique du fascisme, ce « produit le plus à la mode parmi les politiques bourgeoises belliqueuses » (Staline), c'est une politique de pillage et de conquête, issue de la crise générale du capitalisme, de sa décadence ; c'est la violence contre la classe ouvrière à l'intérieur de son propre pays, et à l'égard du monde environnant, c'est la politique de préparation d'une nouvelle guerre d'agression et de pillage.

Le léninisme a utilisé de manière critique l'héritage de la science militaire bourgeoise, qui a atteint avec Clausewitz, couvrant largement et profondément la guerre en tant que phénomène social, le point culminant de son développement.

En utilisant tout ce qui est précieux dans l'enseignement de Clausewitz sur le lien entre la politique et la guerre et sur les « liens internes des phénomènes de la guerre », nous ne devons toutefois pas oublier que sa vision politique était limitée aux conceptions d'une société bourgeoise idéale, dans laquelle « la politique unit et coordonne tous les intérêts, tant les questions de gouvernement intérieur que les questions d'humanité et tout le reste, ce que la philosophie peut proposer, car la politique en elle-même n'est rien et n'est que le représentant de tous ces intérêts devant les autres États ».

La compréhension de la nature de la société de classes échappait à Clausewitz. Dans son aperçu rapide de l'histoire, il distinguait les formes étatiques, mais pas la structure sociale et de classes de la société. « Les semi-Tartares, les républiques du monde antique, les féodaux et les villes commerciales du Moyen Âge, les rois du XVIIIe siècle, enfin les souverains et les peuples du XIXe siècle — tous menaient la guerre à leur manière, chacun d'une façon différente, avec des moyens différents et pour des objectifs différents ». Dans la société bourgeoise née à l'époque de la révolution française, il voyait un peuple sans classes, sur lequel l'État pouvait s'appuyer. À propos de sa pensée : « à l'époque de Bonaparte, la guerre d'abord d'un côté, puis de l'autre, est redevenue l'affaire de tout le peuple », Lénine écrivit : « important (et une seule inexactitude : la bourgeoisie et peut-être l'ensemble) ».

Clausewitz ne voyait dans l'histoire, derrière les concepts d'« état » et de « peuple », ni la lutte entre les féodaux et la bourgeoisie, ni la lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat. Il ne comprenait pas que « l'État était le représentant officiel de toute la société, la forme de sa cohésion en un tout conscient, mais il n'exerçait ce rôle que dans la mesure où il était l'État de toute la classe qui, à l'époque donnée, représentait l'ensemble de la société : dans les temps anciens — l'État des citoyens-esclavagistes, au Moyen Âge — l'État des féodaux, à notre époque — l'État de la bourgeoisie » (Engels, « Anti-Dühring »).

Lorsque Clausewitz déclarait « la politique est la raison », il exprimait en quelque sorte les vues des philosophes du XVIIIe siècle, pour qui la raison était la seule mesure de tout ce qui existe, qui invoquaient la raison comme le seul juge de tout ce qui existe, et qui prônaient

l'avènement du règne de la raison. Mais ce règne de la raison n'était rien d'autre que «le royaume idéalisé de la bourgeoisie» (Engels, «Anti-Dühring»).

Outre cette limitation bourgeoise générale, la vision du monde de Clausewitz était également limitée par les conditions spécifiques de développement de l'Allemagne de son époque, divisée en de nombreux petits États de type médiéval, avec une bourgeoisie faible, incapable de mener une lutte décisive contre les vestiges du féodalisme.

«La Révolution française, comme une flèche tonnante, frappa ce chaos appelé Allemagne», écrivait Engels en 1845. «Elle eut une influence énorme. Le peuple, trop peu informé, trop habitué à obéir aux tyrans, restait immobile. Mais toutes les classes moyennes et la meilleure partie de la noblesse accueillaient avec joie l'Assemblée nationale et le peuple français. Tous les poètes allemands chantaient la gloire du peuple français. Mais c'était un enthousiasme purement allemand, il avait uniquement un caractère métaphysique, il se rapportait seulement à la théorie des révolutionnaires français... Les Allemands bien intentionnés n'avaient jamais envisagé de telles actions, dont les conséquences pratiques différaient beaucoup des conclusions que pouvaient tirer les théoriciens bienveillants... Ainsi, toute la masse de ces personnes, qui au début étaient des amis enthousiastes de la révolution, devint désormais ses plus farouches adversaires et, recevant des nouvelles de Paris de la manière la plus déformée par la presse allemande reptilienne, préféraient leur ancien tas de fumier romain sacré à l'activité redoutable du peuple qui avait brisé les chaînes de l'esclavage et lancé un défi à tous les despotes, aristocrates et prêtres».

Telle était l'Allemagne aux jours de la jeunesse de Clausewitz, lorsqu'il participait lui-même à la guerre contre-révolutionnaire de la Prusse contre la Révolution française.

Plus tard, selon Engels, l'armée révolutionnaire française pénétra au cœur de l'Allemagne, établit le Rhin comme frontière de la France et prêcha partout la liberté et l'égalité ; « les troupes révolutionnaires françaises chassaient les nobles, les évêques et les petits princes par salves ».

Engels détestait passionnément la Prusse réactionnaire et, à l'instar de nombreux représentants de l'Allemagne occidentale révolutionnaire et démocratique des années 1840, soulignait le rôle historique de Napoléon en Allemagne.

À propos de Napoléon, le jeune Engels écrivait qu'« il était en Allemagne le représentant de la révolution, propagateur de ses principes, destructeur de l'ancien ordre féodal ».

Il considérait la « glorieuse guerre de libération » de 1813-1814 et de 1815 contre Napoléon comme « une manifestation de folie, pour laquelle encore de nombreuses années toute personne et tout Allemand raisonnable rougiront ». Il qualifiait Frédéric-Guillaume III de l'un des « plus grands idiots ayant jamais servi comme ornement du trône ». Ce roi connaissait deux sentiments : la peur et l'arrogance caporale. Par crainte de Napoléon, il permit aux partis de réformateurs à moitié convaincus de gouverner à sa place — Hardenberg, Stein, Schen, Scharnhorst, etc., qui instaurèrent une organisation municipale plus libérale, mirent fin au servage, « transformèrent les obligations féodales en rente ou en rachat sur 25 ans, et au-delà de cela, créèrent une organisation militaire qui donna au peuple la puissance — puissance qui serait un jour utilisée dans la lutte contre le gouvernement ». Les paroles prophétiques d'Engels se sont déjà une fois retrouvées confirmées dans l'histoire de l'Allemagne, en 1918, lorsque le prolétariat allemand, en alliance avec la partie insurgée de l'armée, fit sa première tentative de prendre le pouvoir entre ses mains.

Ils ont conservé leur signification à notre époque, lorsque le fascisme allemand, en déclenchant une nouvelle guerre mondiale, crée encore une fois une armée de masse.

En revenant à Clausewitz, il faut dire qu'il n'appartenait pas du tout aux éléments les plus radicaux de la bourgeoisie.

Après 1815, Clausewitz reconnut les nouvelles relations militaires de la révolution française, mais n'a jamais eu tendance à les transposer dans sa patrie prussienne. Clausewitz

n'alla pas au-delà des réformes libérales, et pendant les années de réaction ainsi qu'en 1830, il glissa vers des positions ouvertement réactionnaires contre les changements révolutionnaires en Europe. Sa volonté de faire la guerre contre les France, Belgique et Pologne révolutionnaires n'était pas l'expression d'un patriotisme prussien, mais celle d'un tournant vers la réaction qui saisit également d'autres de ses contemporains éminents, y compris Hegel.

Les travaux militaires et historiques de Clausewitz présentent une grande valeur scientifique, et son ouvrage principal « De la guerre » constitue le sommet de la pensée militaire bourgeoise dans le domaine de la stratégie.

Les réflexions et raisonnements de Clausewitz, exprimés dans ses maximes, sont riches en nuances de pensée, reflétant les phénomènes les plus divers de la guerre et du processus de lutte armée, leur lien intérieur et leur interdépendance. Tant que le problème de la guerre existe, ils peuvent toujours servir de « gain inconditionnel pour toute personne pensante » (Lénine, t. XXX, p. 333).

Clausewitz utilisait dans ses recherches la méthode de l'idéalisme dialectique, ce qui fait que son ouvrage doit d'abord être « remis sur pied », en réintégrant la base matérielle dans les processus qui, selon Clausewitz, « se développent à partir de leur propre concept ». Mais le fil des raisonnements de Clausewitz, leur logique interne, est rarement contestable, et ses points de vue peuvent être utilisés pour étudier les phénomènes les plus divers de la guerre.

Certains commentateurs de Clausewitz ont modifié le sens des principes fondamentaux de son enseignement sur la guerre, tout en créant, en se référant à lui, leur propre conception des formes de conduite de la guerre et des opérations.

Clausewitz indique que «le point de départ de la guerre est un objectif politique déterminé», et que, par conséquent, «il est naturel que les motifs ayant engendré la guerre restent la première et la principale considération à laquelle doit se conformer la conduite de la guerre. Mais de cela il ne découle pas que l'objectif politique devienne un législateur despotique ; il doit tenir compte de la nature des moyens dont il dispose et, par conséquent, être lui-même (c'est-à-dire l'objectif politique) souvent soumis à des modifications fondamentales ; toutefois, l'objectif politique est ce qui doit avant tout être pris en considération».

Conformément à l'ampleur de nos exigences politiques (objectifs), ainsi qu'aux exigences de l'ennemi, la violence (tension) que nous devons appliquer à l'ennemi sera proportionnée, écrit Clausewitz ailleurs à propos du plan de guerre. Celui qui engage une guerre agira selon le principe : n'utiliser à la guerre que les moyens et se donner pour seul objectif militaire la fin qui suffira à atteindre l'objectif politique. En fonction de la disponibilité des conditions nécessaires pour atteindre l'objectif militaire, Clausewitz distinguait deux types d'objectifs : la destruction de l'ennemi et un objectif limité. Les conditions pour détruire l'ennemi sont : une supériorité significative des forces physiques ou morales, ou bien une grande audace et propension à des entreprises ambitieuses. Si ces conditions font défaut, il faut se fixer un objectif limité, en attendant une occasion plus favorable, en menant une guerre défensive (au sens militaire-stratégique).

Clausewitz distinguait différents types historiques de guerres, selon l'époque, avec un degré variable de tension, principalement en fonction du caractère de l'armée et du degré de «participation du peuple». Il distinguait également deux formes de conduite de la guerre (en stratégie) — en fonction du rapport de forces — avec des objectifs différents.

Il est clair que les formes de guerre (stratégies) de destruction et à objectif limité ne sont pas liées à une époque, mais au rapport de forces. De plus, Clausewitz admettait que «dans les cas où la destruction de l'ennemi peut constituer l'objectif de la guerre, il peut néanmoins exister un objectif positif direct». Cela signifie qu'avec un objectif limité, on peut mener une offensive stratégique poursuivant seulement une tâche modérée de conquête d'une

partie du territoire ennemi et non dirigée contre le centre de gravité de l'État ennemi, comme c'est le cas dans les guerres de destruction.

Clausewitz rejetait en même temps le terme « invasion », introduit par la stratégie française dans le but de désigner l'avancée loin à l'intérieur du pays ennemi, cette avancée étant opposée à une approche méthodique, c'est-à-dire une approche qui ne fait que « grignoter les bords du pays ». Il qualifiait tout cela de confusion verbale. « Que l'offensive s'arrête près de la frontière ou pénètre profondément dans le pays, qu'elle cherche avant tout à saisir des forteresses ou poursuit sans relâche le noyau des forces ennemies — tout cela dépend non pas de l'une ou l'autre « manière » (méthode d'action du commandant — S. B.), mais découle de la situation. Dans certains cas, malgré une progression lointaine, la guerre se mène de manière plus méthodique et même plus prudente que lorsque l'on hésite près de la frontière. Dans la plupart des cas, l'incursion lointaine n'est rien d'autre que le succès fortuit d'une offensive vigoureusement entreprise, dont elle ne diffère en rien ».

Il convient de reconnaître comme infructueuse la tentative de l'historien allemand Delbrück de tirer des vues de Clausewitz une division de la stratégie en stratégie d'« usure » et de « destruction », qu'il liait aux conditions socio-économiques de l'époque et à la structure de l'armée. Delbrück déclara qu'il avait « forgé » le terme de « stratégie d'usure » comme antithèse au terme de Clausewitz, ajoutant que, selon lui, cette expression de Clausewitz se distinguait par un défaut : elle engendrait une perception incorrecte de la « stratégie purement manœuvrière ». On ne peut souscrire à l'opinion selon laquelle les « enseignements » de Clausewitz sont plus proches de la réalité de la guerre que la scolastique de Delbrück.

L'expérience de l'époque de la guerre mondiale a montré que, dans une même période, il est possible de passer de la « destruction » à l'« usure » et que cette transition, en présence d'un même objectif politique, n'était pas dictée par un simple changement de points de vue ou par un choix libre, mais par l'existence de conditions matérielles et morales pour telle ou telle action. Chaque camp, de manière successive, selon les changements des moyens matériels de combat et la qualité des combattants, passait, en ajustant sa tactique, plus ou moins avec succès de la stratégie de destruction à la stratégie d'usure et vice versa, cherchant à terminer la guerre par une offensive « décisive ».

Les raisons pour lesquelles l'usure a pris de telles proportions pendant la guerre impérialiste, malgré la profondeur des contradictions entre les deux blocs impérialistes et la « grandeur de l'objectif », résidaient dans l'absence de conditions préalables à une destruction rapide.

Par conséquent, la conclusion tirée par A. A. Svetchine en 1925 à partir de l'expérience de la guerre mondiale, selon laquelle « la lutte à l'épuisement peut viser à atteindre les objectifs finaux les plus énergétiques, jusqu'à l'extermination physique totale de l'ennemi », est incorrecte.

D'ici vient la sous-estimation de l'importance d'une offensive puissante et manœuvrable comme forme décisive d'opérations, et la surestimation de la défense comme forme « plus forte » de conduite de la guerre, selon l'expression de Clausewitz, poursuivant un objectif négatif.

L'absolutisation de la défense et même du retrait de l'armée a conduit l'un de nos écrivains, A. I. Verkhovsky, à une certaine époque, à la période où l'Armée rouge commençait à étudier de nouvelles formes manœuvrables de tactique offensive basées sur de nouvelles technologies, à affirmer que, en cas de guerre, il serait « mieux de céder Minsk et Kiev que de prendre Białystok et Brest ».

Le marxisme-léninisme n'a jamais nié le rôle des forces armées dans l'histoire et « l'importance énorme de la technique militaire et de l'organisation militaire, en tant qu'instruments utilisés par les masses et les classes populaires pour résoudre les grands affrontements historiques » (Lénine, t. VII, p. 384).

Après la Révolution d'Octobre, les questions de guerre et de paix ont acquis une importance primordiale pour la république soviétique prolétarienne, qui a engagé la voie d'une sortie révolutionnaire de la guerre et de la lutte pour la paix dans l'intérêt de consolider la victoire du socialisme dans le premier pays au monde où il a triomphé.

Mais les intervenants nous ont attaqués, et c'est pourquoi la question de la conduite de la guerre est devenue primordiale. Le nom de Clausewitz et ses aphorismes sont mentionnés par Lénine pendant la période des négociations de Brest sur la paix, dans une discussion avec les « communistes de gauche » qui prônaient une « guerre révolutionnaire » immédiate. Lénine écrivait dans son discours contre la puérilité et le petit-bourgeois de la « gauche » (t. XXII, p. 510-511) pendant les négociations de Brest, alors que nous commençons à créer les forces armées de la république prolétarienne : « ...nous exigeons de tous une attitude sérieuse envers la défense du pays. Prendre la défense du pays au sérieux, cela signifie se préparer soigneusement et tenir strictement compte du rapport de forces. Si les forces sont manifestement insuffisantes, le moyen le plus important de défense est le repli à l'intérieur du pays (celui qui verrait là seulement une formule tirée à toutes fins peut lire chez le vieux Clausewitz, l'un des grands écrivains militaires, sur les conclusions des leçons de l'histoire à ce sujet). Et les « communistes de gauche » n'ont même pas la moindre idée de la signification de la question du rapport de forces ».

Par ailleurs, dans la résolution du VIIe Congrès sur la guerre et la paix, Lénine indiquait que « la tâche première et fondamentale aussi bien de notre parti que de tout l'avant-garde du prolétariat conscient et du pouvoir soviétique, le Congrès reconnaît, est de prendre les mesures les plus énergiques, impitoyablement décidées et draconiennes pour renforcer l'auto-discipline et la discipline des ouvriers et paysans de Russie, pour expliquer l'inévitabilité du rapprochement historique de la Russie vers une guerre libératrice, patriotique et socialiste, pour créer partout des organisations de masse strictement liées et unies par un même objectif, des organisations capables d'une action concertée et dévouée aussi bien dans la vie quotidienne que dans les moments particulièrement critiques de la vie du peuple — enfin, pour un enseignement systématique et complet de tous les adultes, sans distinction de sexe, en matière de connaissances militaires et d'opérations militaires » (Lénine, t. XXII, p. 339).

En accomplissant cette tâche historique, en créant une puissante Armée rouge, notre parti a organisé la défense du socialisme contre l'intervention et la contre-révolution.

Il est intéressant de comparer certaines idées de Clausewitz sur la conduite de la guerre avec les déclarations des grands stratèges prolétariens, Lénine et Staline, afin de saisir l'originalité de la stratégie de l'époque de la révolution prolétarienne. Clausewitz a correctement saisi la pensée et le caractère des guerres de l'époque de la révolution française et de Napoléon, mais en ce qui concerne l'avenir, il posait la question : « Cela restera-t-il toujours ainsi, toutes les futures guerres européennes seront-elles menées à la mobilisation de toutes les forces de l'État et, par conséquent, dans l'intérêt de peuples importants et proches, ou bien l'aliénation entre le gouvernement et le peuple s'installera-t-elle progressivement à nouveau ? » Il répondait : « du moins, chaque fois que des intérêts majeurs seront en jeu, l'inimitié mutuelle sera apaisée de la même manière que c'était le cas de nos jours ».

Entre-temps, Lénine et Staline, organisateurs de nos 21 victoires contre l'intervention et la contre-révolution, mettaient en pratique sans hésitation non pas la théorie de Clausewitz, qui exprimait une formule abstraite, mais le système de conduite de la guerre propre à l'époque révolutionnaire. Sans jamais perdre de vue que « la guerre est la continuation de la politique », à la séance conjointe du VTsIK le 5 mai 1920, lorsque la Pologne interrompt les pourparlers de paix et attaque l'Ukraine soviétique, Lénine déclara : « nous devons nous rappeler et, coûte que coûte, réaliser et mettre en pratique jusqu'au bout la règle que nous avons suivie dans notre politique et qui nous assurait toujours le succès. Cette règle consiste à

ce que, lorsque les affaires en arrivent à la guerre, tout doit être subordonné aux intérêts de la guerre, toute la vie intérieure du pays doit être subordonnée à la guerre, et le moindre doute à ce sujet est inacceptable » (Lénine, t. XXV, p. 261).

L'idée de la nécessité d'anéantir l'ennemi résistant a été récemment exprimée par le camarade Staline lors d'une conversation avec l'écrivain anglais H. G. Wells, en soulignant, en lien avec la tâche d'organiser la victoire sur la bourgeoisie : « À quoi sert un commandant qui endort la vigilance de son armée, un commandant qui ne comprend pas que l'ennemi ne se rendra pas, qu'il faut l'achever ? Être un tel commandant, c'est tromper et trahir la classe ouvrière » (« Questions du léninisme », 10^e éd., p. 609). Ces directives principales ne signifient bien sûr pas que les opérations militaires se limitent uniquement à la forme de l'attaque et que les opérations offensives ne peuvent être combinées, selon la situation, avec des opérations défensives et même, dans les situations les plus défavorables, avec des retraites. Le camarade Staline nous a appris que « il n'y a jamais eu et ne peut y avoir de succès offensif sans regroupement des forces au cours de l'offensive elle-même, sans consolidation des positions conquises, sans utilisation des réserves pour développer le succès et mener l'offensive à son terme ».

La loi fondamentale de la victoire est l'offensive contre l'ennemi afin de l'anéantir, en respectant les conditions énoncées par le camarade Staline. Il suffit de comparer les exigences de la loi bolchevique de l'offensive avec les idées de Clausewitz sur le « point culminant de la fortune » pour se convaincre de l'originalité de la stratégie stalinienne, qui indique clairement les conditions de l'offensive victorieuse.

La stratégie révolutionnaire de Lénine et Staline puise ses racines non pas dans l'enseignement de Clausewitz sur la guerre, mais dans la dialectique matérialiste et les conditions particulières de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. Mais tout ce qui était précieux chez le classique de la pensée militaire bourgeoise Clausewitz, le léninisme le reprenait pour confirmer ses vues stratégiques.

C'est là l'intérêt particulier que représentent la personnalité et l'œuvre de Clausewitz pour notre lecteur.

La biographie de Clausewitz, écrite par A. A. Svetchine, qui a beaucoup travaillé à l'étude de l'époque dans laquelle vivait Clausewitz et a suivi le développement de sa personnalité, de ses idées et de toute son œuvre créative, permet à notre lecteur de se familiariser en détail avec le profil de ce grand théoricien de l'art militaire bourgeois.

L'auteur de la biographie a réussi à donner de nombreux détails intéressants sur le travail créatif de Clausewitz, bien qu'il n'ait pas suffisamment révélé la valeur méthodologique de ses travaux et de ses points de vue sur le plan militaire pour notre époque contemporaine, surestimant parfois ce que de ses idées a déjà perdu sa signification pour nous.

La vie personnelle de Clausewitz ne comporte pas de moments héroïques, mais elle présente un intérêt indéniable, notamment en ce qui concerne l'ascension de Clausewitz dans le contexte des événements de l'époque du capitalisme naissant, malgré le fait que l'importance de ces événements ait pâli face à la grande époque de la révolution prolétarienne et du socialisme en construction.

S. Budkevich

Scharnhorst

Clausewitz, grand théoricien militaire, considérait Scharnhorst comme le « père de son esprit », celui qui fut non seulement son maître, mais aussi le chef d'un mouvement politique auquel Clausewitz adhéra. Scharnhorst fut le plus grand réformateur militaire allemand de l'époque des guerres de libération nationale en Europe occidentale, un combattant contre les vestiges du féodalisme dans l'armée et le créateur du service militaire obligatoire universel ; il posa les bases organisationnelles sur lesquelles se fondèrent les victoires de l'armée prussienne au XIXe siècle.

Scharnhorst est né en 1755 dans une famille paysanne de Hanovre. Son père était un pauvre soldat, ayant servi jusqu'au grade de sous-officier, à la retraite et ayant obligé un petit propriétaire ambitieux à épouser sa fille. Le père devait gagner sa vie à la sueur de son front comme fermier et mener un procès interminable concernant l'héritage de sa femme.

Scharnhorst voulait suivre les traces de son père et trouver le bonheur dans une carrière militaire. Son atout dans la vie pouvait être seulement l'éducation. Il étudiait en autodidacte les mathématiques et le français, et à dix-huit ans, il entra pour quatre ans dans une petite mais bonne école d'artillerie fondée par le petit prince allemand de Schaumbourg-Lippe-Bückeburg. Là, il reçut une solide formation technique et entra en contact avec la philosophie matérialiste des encyclopédistes français.

Après avoir terminé l'école, à l'âge de vingt-trois ans, Scharnhorst entra comme enseigne dans l'armée de Hanovre. À cette époque, la carrière d'officier commençait généralement entre 12 et 15 ans, et les pairs de Scharnhorst avaient déjà considérablement progressé dans les grades. Mais Scharnhorst possédait tous les avantages d'une personne bien éduquée, représentant de la jeune bourgeoisie allemande émergente. Juste l'année de son entrée dans l'armée de Hanovre, un incident curieux se produisit : un des jeunes officiers nobles, par manque d'instruction, ne pouvait pas rédiger sa demande de démission et fut obligé de recourir à l'aide d'un instituteur rural. Cependant, dans l'armée, un attrait pour l'éducation commençait déjà à se manifester.

Le jeune Scharnhorst fut placé à la tête de l'école de régiment, où les cadets, les aspirants et les officiers plus âgés, n'ayant reçu aucune formation, devaient étudier les mathématiques, le dessin, l'artillerie, la fortification, l'histoire et la géographie. En 1782, une école d'artillerie fut fondée à Hanovre ; Scharnhorst enseignait dans cette école. En même temps, il commença à publier la revue « Bibliothèque militaire ». À vingt-huit ans, Scharnhorst atteignit le grade de sous-lieutenant, et à trente-sept ans celui de capitaine.

Une telle lente progression de carrière du capitaine d'état-major, solide en technique et ayant rapidement attiré l'attention de toute l'Allemagne grâce à ses articles et manuels, s'explique par la force particulière des vestiges du féodalisme à Hanovre. Les électeurs de Hanovre étaient devenus depuis un siècle des rois d'Angleterre, vivaient à Londres et ne se montraient pas dans leurs domaines ancestraux. Mais à Hanovre, leur palais subsistait avec tout l'état de cour. Les maréchaux de cour, maîtres de cour, dames de compagnie, laquais de cour, écuyers et fournisseurs du palais continuaient d'exister comme auparavant. Des bals et des dîners de cour étaient donnés, avec une place vide pour le roi, autour de laquelle les féodaux s'asseyaient selon l'ancienneté et le rang. Hanovre était gouvernée par une poignée de féodaux, principalement intéressés à ne pas ébranler leur position privilégiée et à ne pas réveiller le peuple, resté dans une passivité totale, et par conséquent opposés en principe à toute innovation. Les anciennes bases féodales se délabraient chaque année, et les nouvelles pousses étaient étouffées.

À Hanovre, l'aliénation de la noblesse par rapport à la bourgeoisie, à ce que l'on appelait le « Bürgertum » — tout ce qui était bourgeois — était particulièrement forte.

Le père de Scharnhorst, ayant remporté le procès, est devenu propriétaire d'un petit domaine «noble», c'est-à-dire d'un domaine qui conférait à son propriétaire d'importants droits politiques. En tant qu'officier et fils de propriétaire terrien, Scharnhorst aurait facilement pu obtenir lui-même la noblesse, comme des milliers d'autres avant lui. Mais une telle décision touchait à la fierté de classe de Scharnhorst. Il avait lu le "Contrat social" de Jean-Jacques Rousseau. Il ne voulait pas de privilèges pour lui-même, il aspirait à la destruction générale des privilèges qui freinaient le développement de sa classe. Il appartenait à une génération dont la conscience s'était formée au cours de deux décennies précédant le début de la grande révolution.

Scharnhorst était un représentant de la bourgeoisie, une classe qui, à l'époque, entrait sur la scène politique pour arracher aux féodaux leurs privilèges. L'oncle de Scharnhorst livrait du poisson à la cuisine du palais. Le jeune officier n'oubliait pas que cet homme simple l'avait aidé durant les années où il était dans le besoin, et il continuait à rendre visite à son oncle. À Scharnhorst venaient sa mère paysanne et sa sœur, autrefois mariée à un fermier de moulin. Lui-même ne s'est pas marié avec une aristocrate, mais avec la fille d'un greffier.

Scharnhorst était quelque peu lent dans ses mouvements, un homme d'apparence froide, un orateur médiocre, répétant souvent les mêmes mots, très réfléchi et précis, mais dépourvu de l'éclat stylistique d'un écrivain. Silencieux, sérieux, persévérant, tenant avant tout compte du niveau de son auditoire et ajustant en conséquence son exposé, Scharnhorst n'était pas une figure immédiatement frappante. Il avançait vers son objectif uniquement par un travail acharné : étendre le champ d'action et défendre, dans la lutte contre les féodaux, son idéal d'armée à vocation universelle. Les féodaux toléraient Scharnhorst en tant que grand spécialiste, mais l'évitaient et, dans la mesure du possible, freinaient sa promotion.

Un sentiment critique envers l'ordre existant et l'environnement ne pouvait que grandir chez Scharnhorst. Dans ses lettres, on trouve une remarque douloureuse que plus tard Anatole France aimait répéter en parlant de la bêtise militaire française de son époque : « Les théologiens et les soldats, pour répondre aux exigences qui leur sont imposées, doivent être incapables de toute sensibilité ». Cela est écrit par un homme fanatiquement dévoué à l'instruction militaire.

Le lieutenant Scharnhorst, marié, recevait un petit salaire — 34 reichsthalers et 11 pfennigs par mois (environ 25 roubles d'or). Un certain soutien à son budget maigre venait de son travail littéraire. Mais Scharnhorst ne publiait pas son propre journal tant pour le profit que pour satisfaire son désir d'activité et son attrait pour les vastes questions militaires.

Scharnhorst a acquis une renommée particulière en tant que réformateur de l'artillerie. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'artillerie était encore dominée par l'analphabétisme et le corporatisme. Scharnhorst a abordé les questions d'artillerie avec une grande envergure. « Il y a plus de préjugés dans la science théologique que dans la science de l'artillerie ». Les généraux sont généralement satisfaits de leur artillerie, car ils ne comprennent pas quelles exigences peuvent être formulées à son égard. Par ailleurs, Scharnhorst a été le premier à organiser des tirs de fusil scientifiquement structurés. Engels appelait Scharnhorst le premier artilleur de son époque. La valeur de Scharnhorst en tant que spécialiste peut être jugée par le fait que son manuel en deux volumes « Manuel de l'artilleur », publié en 1801, a été traduit en français et en russe quarante ans plus tard. Peu de manuels techniques peuvent se vanter d'une telle longévité.

L'année 1792 est arrivée. Scharnhorst avertissait en vain dans son journal la coalition de ne pas sous-estimer les forces de la révolution française. Il a dû participer à la guerre, mais pas du côté de la révolution, dont les aspirations lui étaient chères, mais dans le camp opposé, dans l'armée hanovrienne, parmi les mercenaires anglais.

Sans aucun espoir ni enthousiasme, Scharnhorst partit pour cette guerre. Son humeur n'était pas belliqueuse. « Il n'est pas facile de regarder cette guerre avec un regard impartial et néanmoins de suivre avec exactitude, mais aveuglément, la voie de l'honneur. Mais vraiment, il

ne faut pas aller au-delà de ce que les préjugés de notre temps exigent ! » « Nous combattons pour des aristocrates qui nous retiennent en arrière. » « Puissiez-vous bientôt accorder la paix, Dieu. Je ne suis pas né pour être soldat. Je supporte facilement le danger, mais voir des innocents gisant dans le sang à mes pieds, les incendies des villages que les gens avaient construits pour une vie heureuse, les autres cruautés et destructions me rendent en colère et dans un état insupportable ».

Scharnhorst ne perdait pas de temps et poursuivait son travail littéraire pendant la guerre. Il écrivait un livre pour lequel il espérait recevoir un honoraire de cent thalers. Ses premières lettres à la maison étaient pleines de demandes pour l'envoi de diverses sources de travail. Parallèlement, sur le théâtre même des opérations militaires, il ne manquait pas de dessiner les forteresses et de cartographier les champs de bataille nouveaux et anciens. La manière dont Scharnhorst comprenait les questions tactiques nouvelles et complexes est attestée par les notes qu'il a prises à cette époque : « La guerre moderne contre la France ébranlera puissamment certaines questions du système tactique désormais adopté » ; « Les tireurs français ont remporté la plupart des batailles de cette guerre » ; « Ni les attaques à la baïonnette, ni le feu de salve ne réussiront contre des lignes de tireurs ».

Les sensations et les opinions de Scharnhorst sur la guerre théâtrale changeaient. Plus le roi de Prusse se rapprochait d'une paix avec la France, plus Scharnhorst devenait belliqueux. La vie militaire prenait le dessus : « J'ai honte de l'avouer, » déclare-t-il soudain dans une lettre à sa femme, « je trouve du plaisir dans cette activité honteuse... » La hiérarchie n'avait pas encore changé son attitude envers Scharnhorst : « Le général Treve (chef de l'artillerie) n'est pas favorable à mon égard. Il ne peut oublier que je ne me courbe pas servilement devant lui et que je parle comme un homme libre ».

Cependant, la popularité de Scharnhorst au sein de l'armée augmentait à chaque bataille, en particulier lors de la retraite de l'armée anglo-hanovrienne. Après la défaite à Hondschoote, il apparut de son propre chef à l'arrière-garde de l'armée et prit l'initiative de gérer le sauvetage des troupes en retraite. Sa compréhension des cartes et du terrain, ses vastes connaissances techniques et sa capacité à s'adapter aux exigences tactiques les plus récentes étaient bien connues du haut commandement.

Il a acquis une popularité particulière après le siège de Menin. Deux mille Allemands étaient assiégés dans la faible forteresse de Menin par un corps français de vingt mille hommes sous le commandement du général Moreau. Scharnhorst, en tant que chef d'état-major du général Hammerstein, dirigeait la défense de Menin. Lorsque tous les moyens de défense de la forteresse furent épuisés, Scharnhorst proposa, au lieu de capituler, de tenter de percer l'encerclement. La percée du garnison assiégée, par une attaque de nuit, réussit. Toutefois, Scharnhorst ne reçut pas de remerciements du roi d'Angleterre pour cet acte exceptionnel.

On consultait depuis longtemps Scharnhorst dans les cas difficiles. En 1794, lorsque la situation sur le théâtre des opérations militaires s'aggrava, il fut nommé chef d'état-major général du contingent de Hanovre. Scharnhorst refusa immédiatement la dispersion des troupes le long des frontières et mit en œuvre une mesure très importante. Avant lui, le contingent se composait de régiments et de batteries séparés ; dans chaque cas particulier, des détachements étaient improvisés à partir de ces unités, à la tête desquels se trouvait un commandement temporaire. Scharnhorst, avec son fort penchant pour l'organisation, élimina ces improvisations et les remplaça par une division permanente des troupes en brigades composées de trois armes, avec un commandement et un état-major permanents. Pour les Allemands, cela représentait une grande innovation. Sous la pression de l'opinion publique, il fallut procéder à la promotion de Scharnhorst au grade de major ; toutefois, le nouveau major conserva le salaire de capitaine qu'il touchait auparavant.

Les troupes de Hanovre, ainsi que les Prussiennes, ont cessé leur participation à la guerre contre la France à la fin de 1794, mais elles restèrent encore longtemps sur la ligne de

démarcation séparant le nord de l'Allemagne du théâtre de la guerre en cours. La démobilisation n'eut lieu qu'en 1797. Scharnhorst se mit immédiatement à publier de nouveau son journal militaire, cette fois sous un troisième titre. Dans le premier numéro de ce journal ressuscité, Scharnhorst publia un remarquable article : « Développement des causes communes du bonheur des Français dans les guerres révolutionnaires ». Il semblerait qu'un sujet aussi vivement ressenti aurait dû attirer l'attention des écrivains militaires et ne pas quitter les pages des journaux de cette époque. En réalité, cet article se révéla être le seul travail sérieux de la décennie.

L'article de Scharnhorst commence par la remarque : « Les causes des malheurs qui se sont abattus sur les armées de la coalition pendant les guerres de la Révolution française sont profondément enracinées dans les conditions internes des États alliés, d'une part, et de la nation française, d'autre part. » Ici, on retrouve déjà au berceau la maxime de Clausewitz selon laquelle la guerre constitue la continuation de la politique par d'autres moyens et, en particulier, que les transformations de la guerre à cette époque résultaient de la nouvelle politique née des profondeurs de la Révolution française et qui englobait toutes les relations en Europe.

La nécessité et la fierté nationale, écrit Scharnhorst, ont rendu inévitable pour les Français une mobilisation complète des forces. L'armée pouvait entièrement s'appuyer sur les autorités civiles et sur la population. C'est seulement de cette manière qu'il a été possible d'obtenir de la poudre, de remettre en ordre les forteresses, d'organiser le transport. Si l'État manquait de ressources, il y avait toujours une détermination suffisante pour les extraire des riches. Cependant, les alliés montraient constamment des hésitations dans les affaires de guerre. Ils avaient peur de s'adresser à leur propre population en exigeant des recrues. Leurs forteresses restaient dans un état lamentable. Ni le clergé, ni la noblesse, ni les riches n'ont apporté de sacrifices pour l'armée. Les formes politiques délabrées de la monarchie féodale gênaient la conduite de la guerre.

Les philosophes allemands les plus célèbres, Kant et Fichte, s'appuyant sur l'expérience des guerres révolutionnaires, en sont venus à l'époque à la conclusion de l'inutilité des armées permanentes : en effet, les armées révolutionnaires, qui avaient triomphé de leurs alliés, étaient essentiellement seulement des milices. Cet avis était également soutenu par la grande autorité militaire de l'époque, Berenhorst, qui combinait une érudition profonde, un style exceptionnellement fort et éloquent, et un ressentiment contre Frédéric II et l'armée prussienne avec son attitude méprisante et inhumaine envers le soldat. Scharnhorst conteste la condamnation générale des armées permanentes, mais il appelle à renoncer à les utiliser comme instruments de parade et à commencer leur véritable préparation au combat, leur apprentissage du combat conformément aux nouvelles exigences tactiques, dans une interaction étroite entre les différentes armes.

La philosophie matérialiste du XVIII^e siècle ne concevait pas la dialectique du développement historique, la transformation d'une forme historique en une autre et la considérait comme figée. Le réalisme matérialiste métaphysique restait impuissant devant les questions de développement dans la nature et dans l'histoire. La métaphysique, incapable de comprendre et d'expliquer la vie vivante, la chaîne complexe et variée des phénomènes concrets, se réfugiait dans des schémas généraux immobiles et se transformait en raisonnements secs et abstraits. Dans le domaine militaire, cette métaphysique du XVIII^e siècle se caractérise par l'absence d'étude du développement de l'art militaire dans toute sa complicité concrète, le détachement de la politique, la complète ignorance de la question des forces morales, la concentration exclusive sur l'aspect géométrique de la question — le mouvement des armées sur le théâtre de la guerre et la disposition des troupes au combat — et la reconnaissance de principes éternels de l'art militaire.

La sagesse tirée de l'étude des campagnes de Frédéric II était-elle appropriée pour évaluer les guerres et l'art militaire de la Révolution française et de Napoléon ? Il est clair que

non, car les conditions ont radicalement changé. À la place du soldat enrôlé, désintéressé quant à l'atteinte des objectifs de la guerre et enclin à la désertion, la révolution bourgeoise, en détruisant les relations féodales, a mis en avant un nouveau combattant-citoyen, animé de sentiments "patriotiques", capable de déployer en combat toutes ses qualités naturelles, son entraînement individuel et son ingéniosité.

Déjà au milieu du XVIII^e siècle, les troupes se nourrissaient exclusivement des magasins, transportés à l'arrière, et cette ligne d'approvisionnement constituait un point très sensible ; maintenant, les armées ont commencé à vivre sur les ressources locales et ont acquis la capacité de mener de longues campagnes et de vastes manœuvres. Si auparavant une plaine était indispensable pour de grands affrontements, désormais les batailles peuvent se dérouler sur n'importe quel terrain — sur de hautes montagnes, dans les forêts, dans les marais. Toutes les bases de la conduite de la guerre et du combat ont radicalement changé.

Chez Scharnhorst, les yeux se sont ouverts sur le processus historique du développement. Il a compris qu'il ne fallait pas mélanger l'expérience de deux époques différentes, qu'il fallait tracer une ligne nette entre les principes qui dominaient pendant la guerre de Sept Ans et les méthodes qui ont émergé dans l'art militaire pendant les guerres de la Révolution française, qu'il était nécessaire d'imprégner l'étude de toutes les questions de guerre de la méthode historique, et que la compréhension de l'art militaire s'appauvrirait considérablement si elle se limitait uniquement à l'expérience des guerres récentes. Il faut comprendre le processus de développement, et pour cela, il faut étudier l'expérience de l'époque précédente ; ce n'est qu'en la connaissant qu'on pourra apprécier toute la particularité de la période contemporaine. Le fait historique doit être étudié dans toute sa concrétude : il ne faut pas se limiter à l'aspect géométrique de la conduite de la guerre, qui souvent n'a pas du tout d'importance décisive. C'est pourquoi chez Scharnhorst se manifeste une aspiration inconnue au XVIII^e siècle à transférer toute question dans le domaine de l'histoire.

L'incapacité évidente de vaincre la France révolutionnaire tout en conservant l'ancien ordre et l'ancienne armée — un vestige de l'ancien ordre — obligeait à découvrir l'interdépendance entre des phénomènes qui auparavant semblaient n'avoir rien en commun. À l'époque révolutionnaire, Scharnhorst, au même titre que ses contemporains éminents — Schelling, Fichte, Hegel — empruntait la voie de la dialectique sous sa forme idéaliste. « À l'époque de la floraison, partout les roses s'épanouissent, tandis que dans les jardins voisins les fruits tombent des arbres en même temps », disait Goethe.

Mais ce n'était pas encore la dialectique du matérialisme — « l'enseignement le plus complet, riche en contenu et profond sur le développement » (Lénine, t. XVIII, p. 10), reflétant de manière la plus complète et exhaustive le caractère sautillant et contradictoire des processus de changement dans la nature et dans la société. Ce n'était pas encore même la dialectique idéaliste de Hegel, qui considérait le monde naturel, historique et spirituel dans son mouvement et sa transformation ininterrompus, cherchant à révéler l'interconnexion interne de ce mouvement et de cette transformation. Chez Scharnhorst, les rudiments de l'idéalisme dialectique ne s'étaient pas encore pleinement manifestés et coexistaient avec de nombreuses opinions du matérialisme métaphysique du XVIII^e siècle, dans lequel Scharnhorst avait été éduqué et avait grandi.

Cependant, il serait faux de voir dans le matérialisme de Scharnhorst uniquement la coquille d'où a surgi sa conscience historique et dialectique, uniquement un vestige qui donnait à ses interventions à l'époque de l'apogée de l'idéalisme un certain air démodé. Le lien qu'il a établi grâce à l'expérience de la Révolution française entre les succès militaires et l'état politique intérieur de l'État, ensuite exprimé dans l'aphorisme de Clausewitz — la guerre n'est que la continuation de la politique — conduisait Scharnhorst à des conclusions radicales ; son regard intellectuel se tournait vers les origines — de la guerre à la politique ; si la racine des victoires militaires se situe dans les conditions politiques intérieures, c'est sur

elles qu'il faut concentrer tous les efforts. Il faut créer les conditions politiques d'une armée universelle, instaurer le service militaire obligatoire, et pour tout cela, il faut avant tout vaincre le féodalisme.

L'art militaire, dans la conception de Scharnhorst, qui avait étudié la technique militaire, était interprété de manière très large et englobait non seulement la stratégie et la tactique, mais aussi la technologie militaire, ainsi que toutes les questions politiques liées à la constitution d'une armée capable de combattre. L'ampleur de ses activités au cours de la dernière période de sa vie, en tant que ministre de la guerre effectif de la Prusse, a contribué à approfondir la position dialectique fondamentale sur la guerre. Par la suite, le militarisme a retourné cette formule à 180 degrés et en a considérablement vidé le contenu, y voyant seulement des instructions politiques pour la stratégie, qui les met en œuvre de manière autonome. La politique en est venue à être interprétée uniquement comme politique extérieure, prétendument sans toucher aux relations de classe à l'intérieur du pays. Tout cela annulait la signification révolutionnaire de la nouvelle doctrine. L'armée, que Scharnhorst comprenait de manière dynamique comme produit de la lutte politique, représentait pour les idéalistes réactionnaires une force immuable dans sa qualité et seulement fluctuante dans sa quantité. Scharnhorst a été évalué sans condition de façon exacte par la réaction, qui concentré tous ses efforts contre lui.

Au début, la critique de Scharnhorst se dirigeait contre les vestiges féodaux dans l'armée. Les officiers connaissaient le service de garde, mais pas le service sur le terrain. Les anciens généraux regardaient avec mépris les officiers « érudits ». Mais dans la guerre contre la France, les officiers érudits se sont trouvés dans une position incomparablement plus avantageuse que leurs camarades impuissants, en raison de leur obscurantisme. Selon Scharnhorst, une armée dans laquelle il n'y a pas de lutte acharnée pour l'éducation des officiers n'aura aucun succès. Seule une armée dans laquelle la littérature militaire et scientifique prospère peut être bonne et fiable.

De là découle la conclusion à laquelle Scharnhorst est revenu à plusieurs reprises au cours de son activité : il faut lutter contre le protectionnisme¹. La promotion au grade d'officier doit avoir pour condition indispensable la réussite à des examens selon un programme solidement établi. Après tout, un horloger ou un bijoutier ne devient pas maître avant d'avoir accompli son travail d'essai. La vérification des connaissances doit constituer une barrière empêchant l'encombrement du corps de commandement par de jeunes nobles peu qualifiés.

Seul un accès large de la bourgeoisie aux postes d'officiers permettra d'élever le niveau du commandement à la hauteur nécessaire. Une attention particulière doit être accordée à la purification des états-majors. À la place des aristocrates oisifs, les états-majors doivent être renforcés par des officiers expérimentés du quartier général, soigneusement sélectionnés, ayant reçu une formation spéciale, capables de réaliser des relevés et comprenant parfaitement la carte. L'état-major général doit se consacrer entièrement aux affaires militaires et n'a pas le droit de se livrer à quoi que ce soit qui ne soit pas directement lié à celles-ci. Les officiers de l'état-major général ne doivent pas se détacher des troupes : le service dans les états-majors doit alterner correctement avec un stage sérieux dans les unités de terrain. Les états-majors doivent être un organisme permanent et fonctionner déjà en temps de paix.

Cette tentative de porter atteinte aux prérogatives des féodaux dans l'armée était considérée par les junkers comme une attaque révolutionnaire contre les positions de classe les plus importantes de la noblesse.

Après la démobilisation de l'armée de Hanovre, Scharnhorst a présenté un projet de réforme militaire. Il était nécessaire de restructurer l'armée de Hanovre, d'y établir une base

1 Il faut entendre ici par le terme de « protectionnisme » non pas la doctrine économique mais ce qui s'apparente à un esprit de caste [NdT].

de service militaire obligatoire et de la renforcer considérablement ; sinon, Hanovre deviendrait la première victime de la conquête française. Scharnhorst a réussi à mobiliser des forces considérables pour soutenir la réforme. Mais en fin de compte, les féodaux réactionnaires ont pris le dessus. La réforme a échoué. Cela a déterminé le destin futur de Scharnhorst. Dans ses fonctions officielles, le travail à Hanovre ne lui apportait que des désagréments. Pour sa bouillonnante activité réformatrice, cet État condamné présentait des conditions inadaptées. Depuis longtemps, le Danemark avait essayé de le recruter à son service. Il a refusé. Désormais, des propositions insistantes venaient de la part de la Prusse.

L'armée prussienne, tout comme l'armée russe, au XVIII^e siècle, suivait le principe avantageux de débaucher les officiers talentueux chez ses voisins. Le département d'état-major avait pour tâche de surveiller les voisins et de rapporter au roi les officiers remarquables à recruter. En 1797, le général d'état-major Pfuel, ayant eu l'occasion de travailler aux côtés de Scharnhorst, rapporta que si l'on parvenait à débaucher Scharnhorst, ce serait une découverte inestimable pour l'armée prussienne. Le roi de Prusse se familiarisa avec plusieurs articles de Scharnhorst et partagea l'opinion de Pfuel. Les négociations commencèrent. Scharnhorst fixa plusieurs exigences, témoignant qu'il connaissait sa propre valeur. Ces exigences furent satisfaites et, en mai 1801, Scharnhorst quitta le Hanovre stagnant pour entrer au service de la Prusse. Deux ans plus tard, Hanovre fut occupé sans combat par les troupes françaises et l'armée hanovrienne cessa d'exister.

Le quadragénaire Scharnhorst se sentait au début comme un novice et un étranger dans l'armée prussienne. Mais cela n'avait pas d'importance décisive. L'armée prussienne était habituée aux officiers étrangers. Des centaines d'officiers français — huguenots, fuyant la France après l'abrogation de l'Édit de Nantes sur la tolérance religieuse — avaient rejoint ses rangs dès la fin du XVII^e siècle. Maintenant, une vague de Français blancs émigrés s'était jointe à eux. Dans l'armée prussienne de la guerre de 1806, il y avait environ mille officiers d'origine française, soit au moins quinze pour cent.

Il y avait particulièrement de nombreuses personnes d'origine non prussienne parmi les hauts responsables militaires, car la noblesse prussienne n'était pas suffisamment instruite pour occuper des rôles à responsabilités.

Scharnhorst commença par présenter au roi trois notes précieuses contenant un large programme de réforme de l'armée. Le roi transmit ces propositions pour avis au duc de Brunswick, désigné en cas de guerre pour occuper le poste de commandant en chef de la Prusse. C'était un homme non dénué d'esprit, qui s'était distingué dans sa jeunesse pendant la guerre de Sept Ans, mais profondément corrompu par de longues années de vie à la cour ; il cherchait à plaire à tout le monde. Sa conclusion était que « d'une part, il faut bien l'admettre, mais d'autre part, il est impossible de ne pas le reconnaître ». Bien, mais douteux.

La réforme a échoué. En réalité, une réforme de l'armée prussienne à ce moment-là était impossible. La voie à suivre lui était bloquée par l'autorité de Frédéric II. Toute réforme aurait été une atteinte aux traditions sanctifiées par les victoires de Frédéric. Il fallait infliger un coup sévère à la Prusse afin de la sortir de la rigidité causée par l'adulation de ses succès passés. Lorsque 90 % des troupes prussiennes avaient déjà été détruites à Iéna, les 40 propositions individuelles de Scharnhorst ont commencé à être mises en œuvre dans l'urgence.

En réalité, Scharnhorst ne s'attendait pas à ce que ses propositions soient acceptées. Il comprenait que la mise en œuvre d'une réforme nécessitait une lutte acharnée. Pour mener cette lutte à bien, il fallait des gens. Il ne s'agissait pas maintenant de rédiger des projets, mais de préparer des cadres capables de comprendre les idées de la réforme et de se battre pour elles. Ces cadres pouvaient être formés rapidement par la propagande et plus lentement à travers l'école militaire supérieure. Scharnhorst commença à se constituer des partisans dans les deux voies. Dès son arrivée à Berlin, il organisa un cercle de neuf personnes, qui décidèrent de se réunir une fois par semaine pour discuter des questions scientifiques militaires.

Scharnhorst fit appel à l'ancien général Rüchel, qui avait toujours suivi la mode ; c'était un général sans anciens préjugés, mais aussi sans véritable amour pour la nouveauté ; il était nécessaire à Scharnhorst pour que la fiabilité du cercle ne suscite aucun doute.

En 1803, le cercle est passé à 120 officiers et s'est structuré en société scientifique militaire. En 1805, le nombre de membres du cercle à Berlin atteignait déjà 200, et des sections ont commencé à s'ouvrir dans les provinces. La société publiait ses « Nouvelles », dans lesquelles étaient publiées des critiques — les premiers travaux littéraires de Clausewitz. L'idée principale du travail de la société consistait à attirer l'attention sur la différence des principes qui inspiraient les actions pendant la guerre de Sept Ans et les guerres révolutionnaires, à essayer d'éliminer le mélange mécanique des anciens et des nouveaux principes et, au lieu du désordre d'opinions qui régnait, à parvenir à une doctrine militaire unifiée.

Dans la société elle-même, la lutte entre le nouveau et l'ancien faisait rage. Il y avait des admirateurs de Napoléon et des défenseurs des idées de guerre sans effusion de sang, basée sur la manœuvre. La tactique révolutionnaire française était très estimée par certains, tandis que d'autres la jugeaient insignifiante. Certains démontraient l'impossibilité de progrès supplémentaire dans l'art militaire, atteint à la perfection sous Frédéric II, tandis que d'autres affirmaient que seul le « développement » donnait la clé des bonnes évaluations : « L'armée de Frédéric a maintenu la Silésie uniquement parce qu'elle a pris de l'avance sur les autres armées au milieu du XVIIIe siècle dans son développement ». Certains (comme Boyen) étaient des défenseurs ardents du combat en chaînes de tirailleurs, tandis que d'autres y étaient opposés. Il y avait également des rapports programmatiques des futurs partisans de la réforme : sur la division de l'armée en divisions, sur le service militaire obligatoire général, sur le réarmement de l'armée avec des fusils à chargement par la culasse, sur la nécessité d'aborder différemment la question des forteresses qui offrent une résistance insignifiante en raison de l'incompétence des commandants, des garnisons médiocres et du manque d'intérêt de la population pour la défense de la forteresse.

En 1806, avec la défaite de l'armée prussienne, la société militaire et scientifique disparut également. Le seul résultat de son activité fut la célèbre fracture au sein de l'officier prussien : Scharnhorst y gagna plusieurs fervents partisans, qui devinrent ensuite ses collaborateurs pour la réforme militaire ; mais la société cristallisa également le groupe opposé — les ennemis de la réforme — Knezevck, Borstel, Lestock et d'autres. Les intrigues et manœuvres contre Scharnhorst trouvent leur origine ici.

Un autre point d'application de l'énergie de Scharnhorst fut l'école militaire. Déjà Frédéric II, après la fin de la guerre de Sept Ans, afin d'élever quelque peu le niveau éducatif de ses officiers, presque tous ayant reçu une « éducation générale à la maison, et militaire — au service », c'est-à-dire n'ayant terminé aucune école, établit en 1763 dans les principales villes garnisonnées des « instituts pour jeunes officiers » ; dans ces institutions, un certain nombre d'officiers se rassemblaient pendant l'hiver pour étudier des matières générales et militaires sans programme rigide. Un tel institut à Berlin se transforma, en 1801, en une école d'officiers de deux ans, vivant toutefois dans des conditions très modestes.

Scharnhorst a décidé de réformer l'institution en la divisant en deux parties : la première devait représenter une sorte de faculté préparatoire, et la deuxième, pour les auditeurs déjà préparés, une académie militaire qui, pendant trois ans, fournirait une éducation supérieure complète. Scharnhorst lui-même est devenu le directeur effectif de cette école militaire. Il n'a pu mettre en œuvre sa réforme qu'en 1804.

En 1806, après la catastrophe de Iéna, l'académie militaire s'est également effondrée. Mais cette demi-académie que Scharnhorst avait trouvée en 1801 a immédiatement commencé à mener une véritable vie scientifique. Le programme a été radicalement modifié. En 1803, des conférences sur la stratégie étaient données par Pfuel et par Scharnhorst lui-même. L'étude de l'histoire militaire et le travail des étudiants sur la résolution de problèmes

tactiques concrets, une méthode appliquée désormais reconnue partout, ont été mis au premier plan. Et Scharnhorst pouvait être satisfait des résultats de la formation de sa promotion : sur deux dizaines de ses élèves, neuf ont été admis, par concours, à l'état-major général, et cinq autres ont occupé des postes plus ou moins responsables dans l'armée. Le premier de cette promotion, pour laquelle Scharnhorst n'avait ménagé aucun effort, était Clausewitz. Les partisans, amis et successeurs grandissaient...

Cependant, en 1806, lorsque Scharnhorst fut nommé chef d'état-major du commandant en chef, son autorité n'était pas encore grande, et il ne put accomplir beaucoup de choses. Blessé lors de la bataille de Jena-Auerstedt, il continua de travailler en tant que chef d'état-major de Blücher, qui commandait l'arrière-garde de l'armée prussienne en déroute. Pris prisonnier avec le reste de l'arrière-garde, Scharnhorst fut échangé par les Prussiens contre un colonel français capturé. Pendant ces combats, sa réputation monta tellement que les généraux prussiens en vinrent presque aux mains pour obtenir Scharnhorst comme chef d'état-major. Blücher déclara catégoriquement : « sans Scharnhorst, je ne suis capable de rien ».

Après la conclusion du traité de Tilsit, Scharnhorst fut placé à la tête de la commission de réforme militaire et devint en fait le ministre prussien de la Guerre. Il lutta contre les survivances féodales dans l'armée, instaura des périodes de service militaire courtes, prépara secrètement une réserve de militaires formés, institua en 1813 le service militaire universel, organisa la Landwehr et créa une armée proche de l'idéal bourgeois de « peuple armé ». Mais il n'a pas réussi à terminer le travail qu'il avait commencé dans le domaine de la réorganisation de la théorie militaire héritée de l'époque féodale et de l'absolutisme ; ce travail fut brillamment poursuivi par son élève le plus dévoué, Clausewitz, qui se considérait comme l'héritier et le finalisateur de la partie théorique de l'œuvre de vie de Scharnhorst.

Apprentissage

Les ancêtres de Clausewitz seraient originaires de Pologne. Ils se sont installés en Prusse au XVII^e siècle, appartenaient à l'intelligentsia bourgeoise et fournissaient à la Prusse un grand nombre de pasteurs, ainsi que des enseignants en théologie et des fonctionnaires de rang modeste.

La grand-mère de Clausewitz s'est remariée avec un capitaine d'état-major du régiment d'infanterie von Hund. Cette circonstance a déterminé le parcours de vie du père de Carl von Clausewitz. Au lieu de suivre la tradition familiale et d'entrer à la faculté de théologie, Friedrich Clausewitz, âgé d'à peine dix-neuf ans, fut en 1759, au plus fort de la guerre de Sept Ans, affecté comme cadet dans un régiment de garnison insignifiant.

La carrière militaire pour un roturier à l'époque présentait de grandes difficultés. Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'origine ne jouait pas encore un rôle décisif dans le service militaire. Le vaillant chef de cavalerie du grand électeur de Prusse, le maréchal général Derfflinger (1606–1695), en l'honneur duquel, en 1912, le meilleur croiseur de ligne de la flotte allemande fut nommé, était le fils d'un pauvre paysan et commença sa carrière, selon la tradition historique, comme apprenti tailleur. Mais partout en Europe, dès que le pouvoir royal devenait absolu, il compensait les féodaux pour la perte de certaines de leurs prérogatives féodales en leur offrant le monopole des postes d'officiers. Cet ordre fut fermement établi en Prusse au début du XVIII^e siècle.

Bien sûr, lors de l'expansion de l'armée, la pureté du principe en souffrait. Frédéric II fut contraint de permettre aux bourgeois de rejoindre les unités reculées de l'infanterie de garnison et l'artillerie qu'il méprisait. Il fallait être particulièrement peu exigeant pendant la guerre de Sept Ans, qui demandait un grand effort. À la fin de la guerre, Frédéric II devait même inciter la bourgeoisie à rejoindre l'armée. Un édit de 1762 a été conservé, dans lequel le roi de Prusse, soulignant la ruine de la noblesse, particulièrement touchée par le manque d'acheteurs pour leurs domaines, promettait la noblesse à tout citoyen respectable qui achèterait un domaine noble et y choisirait pour un de ses fils une carrière d'officier.

En raison de ces allègements temporaires pour les bourgeois, Friedrich Clausewitz fut promu en 1760 au grade d'enseigne, puis transféré de l'infanterie de garnison à un régiment de campagne pour combler les pertes. Il participa à deux campagnes de la guerre de Sept Ans, mais rien dans son dossier de service ne montre qu'il ait été blessé, comme le prétend la légende familiale. Il restait néanmoins un officier « auxiliaire » et non de carrière ; il était une sorte d'enseigne en temps de guerre du XVIII^e siècle. En 1764, il fut même promu sous-lieutenant, mais aussitôt après la guerre se posa la question de l'éviction des officiers d'origine non noble de l'armée. La démobilisation de Friedrich Clausewitz fut difficile, car il ne disposait d'aucun moyen et il fallait lui trouver un petit poste civil. Une telle position fut trouvée en 1767, et le sous-lieutenant Friedrich Clausewitz devint pour le reste de sa vie percepteur d'accises dans la localité de Burg près de Magdebourg, avec un traitement de 300 thalers par an.

Bientôt, il se retrouva accablé par une grande famille. Le 1^{er} juillet 1780 naquit son quatrième fils — Karl, futur célèbre théoricien militaire. Son père, malgré sa pauvreté, s'efforçait de maintenir des relations avec les officiers, changea son nom de famille en y insérant la lettre « e », de sorte qu'il se lisait « Clausewitz ». Ainsi, il devint homonyme d'une famille noble silésienne*. Il aimait se remémorer les campagnes héroïques de la guerre de Sept Ans, parler d'une blessure inexistante et des difficultés avec les papiers, prouvant son origine noble... L'éducation des enfants devait se limiter à une seule école élémentaire municipale. Cependant, les relations avec les officiers et le rôle qu'il jouait de vétéran de la guerre de Sept

Ans permirent à ses trois fils d'être admis comme cadets dans des régiments d'infanterie. Tous trois devinrent par la suite généraux.

Pour l'admission aux junkers, qui étaient des sous-officiers portant l'étendard, et aux candidats officiers, il n'y avait aucune restriction concernant l'âge ou le niveau d'éducation. L'enrôlement des enfants dans le service militaire a commencé à une époque où la noblesse était encore réticente à entrer dans l'armée. Le père de Clausewitz – un ancien nom de famille de la noblesse allemande, porté par une famille de propriétaires terriens de Silésie. Mais il n'avait rien à voir avec les ancêtres du célèbre philosophe militaire. Frédéric II devait encore envoyer des équipes de police pour enlever de force aux propriétaires terriens leurs fils et les faire entrer en tant que « cadets » dans des unités exemplaires. La même chasse aux « jeunes nobles » avait lieu au XVIII^e siècle en Russie.

La possibilité d'une telle incorporation des enfants dans l'armée a perduré dans les années suivantes, car elle offrait de grands avantages aux féodaux. Ces derniers «inscrivaient» souvent leurs fils dans les régiments dès leur plus jeune âge. Le service militaire pour eux se déroulait d'abord de manière purement nominale, et au moment où le petit noble se présentait réellement dans l'armée, son ancienneté sur le papier était déjà considérable et les grades s'étaient accumulés.

Pour le père de Clausewitz, la question se posait autrement. Dans le budget misérable de la famille, chaque bouche supplémentaire comptait. Ainsi, dès que Karl eut deux ans de plus et que le garçon avait assimilé les rudiments de la lecture et de l'écriture, son père l'emmena à Potsdam et le confia à un régiment pour le service militaire. Le lien avec la famille se rompit très tôt, et la famille ne laissa aucun souvenir chez Clausewitz. Il ne parlait jamais ni de son père, ni de sa mère. Ses frères, qui étaient entrés avant lui dans le service militaire, se rencontraient parfois avec lui, et il éprouvait quelques sentiments familiaux à leur égard ; mais ce étaient des officiers prussiens typiquement rudes et ambitieux, et même lorsqu'ils devinrent généraux, Clausewitz avait honte de les montrer à ses connaissances.

La vieille caserne de Potsdam, où Clausewitz, arraché à sa famille en tant qu'enfant, avait été envoyé, faisait une impression accablante. En revenant à Potsdam à cette époque, à la fin de sa vie, Clausewitz ressentait à chaque fois des frissons et traversait des moments difficiles : « À Potsdam, je me suis toujours senti étranger et seul ». Pour Clausewitz, le service militaire à un jeune âge n'était en aucun cas une sinécure.

Il n'avait que treize ans lorsque le régiment partit en guerre contre la France. Le jeune noble Clausewitz devait porter le drapeau pendant la campagne. Il ne se distinguait jamais particulièrement par son développement physique. Lors de longs déplacements, au lieu de l'enfant épuisé par la fatigue, un soldat portait le drapeau ; ce n'est que lorsqu'ils traversaient un village ou une ville que Clausewitz posait le drapeau sur son épaule avec effort. Clausewitz n'eut pas à participer à de sérieux combats. Son régiment fut affecté en 1793 au siège de Mayence, occupée par les Français et devenue un centre révolutionnaire de l'Allemagne de l'Ouest. La guerre favorisa une progression plus rapide de l'expérience initiale ; au moment de la reddition de Mayence, Clausewitz fut promu enseigne, et deux ans plus tard, à peine âgé de quinze ans, il devint sous-lieutenant.

Dans son développement à cette époque, Clausewitz représentait un officier prussien normal, probablement même un peu en dessous du niveau général en raison de son faible niveau d'instruction. Son horizon « prussien » était extrêmement étroit, et lui, comme toute la jeunesse officier, considérait que l'armée prussienne de l'ancien régime, craquelée de toutes parts au contact des troupes révolutionnaires françaises, représentait un prodige de perfection. C'était un bourgeois à la conscience encore endormie, sous l'emprise des préjugés de l'ancienne époque. Après sa promotion au grade de sous-lieutenant, il commença à signer son nom « von Clausewitz ». Dix ans plus tard, en décembre 1806, pour ne pas induire en erreur la jeune fille qu'il voulait épouser, il lui écrivait : « Ma noblesse est de telle sorte qu'il faut être prêt à la défendre chaque instant avec un épée à la main. » Cependant, il demandait à

ce qu'on ne le considère pas comme un usurpateur, ayant attribué à lui-même un titre qui ne lui appartenait pas : lui et son frère servaient dans un régiment où tous les officiers étaient exclusivement nobles ; selon les récits de son père, Clausewitz et son frère se faisaient une idée bien arrêtée qu'ils étaient nobles et que leur grand-père avait simplement oublié de rectifier certains papiers. Tous leurs camarades les considéraient comme des nobles, et ils commencèrent donc à ajouter la particule « von » à leur nom.

En réalité, Clausewitz et ses deux frères n'ont reçu la noblesse qu'à la fin de leur vie, par le décret de 1825. Ce qui distinguait Clausewitz de ses compagnons était uniquement l'absence de limitation de caste. Les nobles héréditaires étaient les héritiers et les continuateurs des traditions des propriétaires terriens et des junkers, les maintenant comme dans un cadre étroit. Et Clausewitz n'était lié à aucune tradition ; le lien qui le reliait à la bourgeoisie prospère était rompu, et parmi les nobles il était un étranger.

Clausewitz faisait preuve d'une indifférence totale à l'égard de la religion. Par la suite, lorsque la personnalité de Scharnhorst avait déjà laissé son empreinte sur Clausewitz, sa position vis-à-vis de la religion se caractérise par les remarques suivantes : « La religion ne doit pas détourner notre regard du monde dans lequel nous vivons » ; « aucune religion positive ne peut exister éternellement » ; « un grand scepticisme est ma principale vertu ou mon principal défaut ».

En 1795, la Prusse conclut la paix avec la France, et la carrière militaire de Clausewitz prit fin. « La contemplation sans réflexion, » disait Goethe, « fatigue. » Par conséquent, la seule impression forte que Clausewitz retira des guerres révolutionnaires concerne le moment de son retour de la zone des opérations militaires : « Il n'y a rien de plus intéressant que le moment où l'on sort des montagnes abruptes et que devant soi se déploie une plaine fertile et bien cultivée avec toutes ses richesses. Je me rappelle toujours avec plaisir le tableau qui s'est présenté à moi lorsque l'armée prussienne quitta les Vosges. Nous avons passé six mois dans des montagnes boisées, pauvres et mélancoliques. Après une marche difficile, nous nous sommes soudain retrouvés sur le dernier contrefort des Vosges, et devant nous s'étendait en contrebas la magnifique vallée du Rhin, entre Landau et Worms. À ce moment, il me sembla que la vie, auparavant sérieuse et sombre, devenait agréable et qu'un passage des larmes au sourire s'annonçait. Souvent par la suite, j'espérais revivre un tel moment. Mais pour cela, il faut non seulement le même paysage, mais aussi la répétition des mêmes conditions dans lesquelles je me trouvais alors ; seulement alors mes impressions auraient eu la même force et nouveauté. »

Pendant plusieurs mois, le régiment de Clausewitz passa au repos, largement dispersé dans les villages, et notre héros vécut avec son peloton dans une ferme paysanne isolée. Ensuite, il arriva dans une petite ville, Neuruppin. « Étant dans une petite garnison, entouré de réalités prosaïques et n'ayant affaire qu'à des gens ordinaires, je me distinguais des meilleurs de mes camarades, c'est-à-dire des gens très communs, si ce n'est par une tendance légèrement plus grande à la réflexion, à la littérature et à l'honneur militaire, le seul vestige des élans de ma jeunesse. » Clausewitz était conscient qu'il ne pouvait pas, comme ses camarades, compter sur l'aide de ses parents, qui l'avaient laissé naviguer librement sur la mer de la vie, et qu'il devait se fier uniquement à ses propres forces pour se frayer un chemin.

L'époque révolutionnaire dans laquelle vivait Clausewitz, les grands événements historiques dont il fut témoin, le poussaient à rêver de jouer un rôle important dans la vie et de se rendre célèbre. En 1807, il écrivait à sa fiancée : « Mon entrée dans la vie s'est faite sur la scène de grands événements où se décidait le sort des peuples, et mon regard ne se tournait pas vers le temple où le confort domestique célèbre son bonheur tranquille, mais vers l'arc de triomphe sous lequel passe le vainqueur, lorsque la couronne de laurier fraîchement cueillie orne son front ardent ».

Les informations sur les six années que Clausewitz a passées dans le régiment après la fin des opérations militaires sont extrêmement rares. Il n'aimait pas se remémorer les

moments difficiles de sa jeunesse. Le commandant du régiment était un homme éclairé, ayant créé une école artisanale pour les enfants des soldats et une école préparatoire pour les candidats officiers. Mais Clausewitz avait déjà dépassé les connaissances que l'on pouvait y acquérir. Il ne fait aucun doute qu'il s'est consacré avec diligence à l'autoformation et a étudié les mathématiques de base ainsi que le français.

Parmi les écrivains militaires, Clausewitz préférait l'un des premiers auteurs en stratégie — Bülow, dont les œuvres avaient déjà été influencées par la révolution. Par la suite, il le critiqua sans pitié.

À cette époque, les officiers prussiens s'enthousiasmaient pour les campagnes de Frédéric II, qui était l'objet de leur admiration sans bornes. Clausewitz s'était également intéressé à l'histoire de Frédéric II ainsi qu'à certaines de ses œuvres. Cependant, chez Clausewitz, il n'y a aucune trace d'admiration. À l'égard de Frédéric II, Clausewitz a toujours manifesté une évaluation claire et sobre ; ce qu'il appréciait le plus chez lui était la disposition à prendre des risques, combinée à une prudence raisonnable dans la définition des objectifs, en fonction de ses moyens limités.

Il est évident qu'à cette époque, Clausewitz avait déjà développé une attitude extrêmement réservée envers les nouvelles personnes, idées et phénomènes. L'absence d'enfance, la solitude, l'environnement d'une noblesse qui lui était étrangère, et non pas une situation fautive en soi, provoquaient chez lui une grande introversion et un scepticisme profond, ainsi qu'un besoin de bien observer et de réfléchir aux expériences vécues sous différents angles avant de s'exprimer ou de se laisser emporter par ses impressions. Il se méfiait non seulement des nouvelles personnes mais aussi des nouvelles idées. Cette réserve extérieure masquait une agitation intérieure, une passion et une disposition à faire toutes sortes de sacrifices. Mais la pensée et les sentiments de Clausewitz n'étaient pas encore orientés. Son poète préféré était Schiller. Dans la petite garnison, il n'avait personne à qui demander conseil, peu de livres, pas de professeurs, pas de personnes cultivées avec qui pouvoir converser. Dans ces conditions, atteindre beaucoup était impossible. Le développement intellectuel de Clausewitz était retardé. Pourtant, en 1801, il réussit à passer l'examen d'entrée à l'école militaire de Berlin.

Au début, Clausewitz n'eut pas la vie facile : il était épuisé, mais ne parvenait pas à accomplir les tâches. Étudier était difficile ; la vie à Berlin coûtait plus cher que dans une petite garnison, et le budget subissait une pression sensible. Les possibilités de gagner un supplément au salaire étaient minimes. Pour couvrir les dépenses les plus urgentes, Clausewitz effectuait des gardes rémunérées à la place de camarades aisés de l'école militaire. Cela s'accompagnait de moments douloureux. Il apprit à se taire. Parmi ses camarades, il circulait même la rumeur selon laquelle il « buvait son amer » seul, à la manière feldwebel. Clausewitz s'apprêtait déjà à abandonner l'étude et à retourner dans sa garnison. Au moment critique, lorsqu'il commença à expliquer au directeur de l'école, Scharnhorst, qu'il ne parvenait pas à satisfaire les exigences et qu'il voulait partir, le bonheur lui sourit.

En la personne de Scharnhorst, il rencontra un mentor intelligent et attentif, qui s'intéressa à l'élève et, malgré les lacunes de sa formation générale, remarqua en lui de grandes capacités ; le plus frappant, comme le montre l'attestation de fin d'études de Clausewitz, fut ce « talent rare de donner une juste appréciation des phénomènes dans leur ensemble ». Il était préoccupé par la création d'une école, afin de former et de promouvoir des personnes qui auraient poursuivi son œuvre. Les éclairs de talent de Clausewitz séduisirent Scharnhorst. Il ne pouvait pas espérer réaliser ses idées sans un large appel auprès du public. Il avait besoin d'un collaborateur littéraire exceptionnel et d'un travailleur dévoué pour la lutte à venir. Clausewitz convenait parfaitement à ce rôle.

Scharnhorst réussit à insuffler à Clausewitz la confiance en ses propres forces, s'occupa de lui et s'attacha fortement à lui. Clausewitz devint son chouchou et son ami. Avec le temps, Scharnhorst se fit de nombreux amis parmi les partisans de la réforme militaire, mais tous

reconnaissaient la position privilégiée de Clausewitz. Ce dernier saisissait les nouvelles pensées de Scharnhorst avec une compréhension étonnante, les séparait des vestiges du passé et les présentait à Scharnhorst avec une interprétation claire et une formulation concise qui réjouissait le mentor. «C'est seulement avec vous que je me comprends pleinement, nos idées coïncident constamment ou suivent tranquillement côte à côte dans la même direction», écrivait Scharnhorst à son élève.

L'étude dans ces conditions devint très facile pour Clausewitz. En absorbant la sagesse de Scharnhorst, Clausewitz se développait à une vitesse extraordinaire. Comme les autres auditeurs de l'école militaire, Clausewitz se rendait à l'académie de médecine pour assister aux cours de Kizevetter, philosophe de second rang, qui popularisait à Berlin l'enseignement de Kant. Les cours de Kizevetter en 1801 étaient consacrés à la morale, et en 1802 à l'esthétique.

La «littérature» fasciste de l'Allemagne contemporaine, en recourant à la fascisation de Kant en tant que prétendu représentant de l'«éthique» national-socialiste, accentue toutefois l'importance de ces conférences déjà largement diffusées et très diluées de Kant, comme si elles avaient fait de Clausewitz un strict disciple de Kant. Bien sûr, il s'agit là d'une déformation extrême. Dans la vie de Clausewitz, il n'y a jamais eu le moindre moment de passion pour Kant, comme on peut le constater chez beaucoup de ses contemporains.

Les conférences de Kizevetter sur la philosophie n'avaient pour Clausewitz qu'une valeur éducative générale — le même type d'entraînement intellectuel que l'étude des mathématiques dans la jeunesse. En tout cas, il ne peut être question d'une influence des éléments de la philosophie morale, du droit et de l'État de Kant sur Clausewitz. Les tentatives de suivre le chemin glissant de la philosophie à la politique étaient en général rejetées par Clausewitz.

La thèse de l'influence décisive de Kant sur Clausewitz est réfutée de la manière la plus claire par les vues de Clausewitz sur les sources de l'énergie du commandant et du chef militaire. C'est en vain que nous chercherions chez Clausewitz le moindre indice d'un « impératif catégorique » kantien. Pour Clausewitz, ce n'est pas la conscience du devoir qui prime, mais la soif de gloire et d'honneur, transformant le succès collectif en propriété personnelle du chef. « L'homme, et avant tout le commandant, dans le travail pratique ne peut jamais se comporter comme un simple automate remplissant son devoir. Le devoir imposé, la tâche à accomplir doivent trouver dans ses aspirations nobles un flux de forces qui permettra de les réaliser. » Lorsqu'il se préparait pour la guerre de 1806, Clausewitz ne pensait nullement à une simple exécution abstraite de son devoir : « La guerre est nécessaire à ma patrie et, pour être franc, seule la guerre peut me conduire à atteindre un objectif heureux. » Par ses exploits sur le champ de bataille, Clausewitz comptait surmonter les obstacles se dressant sur le chemin de son mariage avec sa bien-aimée. Sur le champ de bataille, dans les moments critiques, Clausewitz ne se répétait pas des mots de devoir, mais des paroles : « il s'agit d'honneur, il s'agit de Marie. » Cette opposition des sentiments personnels à l'impératif kantien est extrêmement caractéristique de Clausewitz.

Toujours réservé, Clausewitz ne s'intéressait avec un enthousiasme désintéressé qu'à un seul, Scharnhorst, « le père de sa raison ». Pour Clausewitz, Scharnhorst était un maître d'une intelligence exceptionnelle. Mais, bien sûr, aucun élève ne reproduit complètement son maître. Les changements historiques sont très visibles à chaque génération. Les mots prennent un nouveau sens.

Scharnhorst avait vingt-cinq ans de plus que Clausewitz ; il appartenait à cette génération qui a consciemment vécu la préparation, l'avènement et le début de la Révolution française. De là, en politique, Scharnhorst voyait avant tout la lutte des différents groupes sociaux, les changements sociaux, les questions de politique intérieure. En revanche, la conscience de la génération de Clausewitz s'éveilla à un moment où la révolution passait au

second plan, et où Napoléon, avec sa politique de conquête visant à assujettir toute l'Europe à sa domination, prenait le premier rôle.

Clausewitz comprenait la politique avant tout comme une politique extérieure. Clausewitz appartient déjà pleinement au début du XIXe siècle, il est totalement libre du matérialisme mécaniste, sous la domination duquel la croissance de Scharnhorst avait commencé. Cependant, Clausewitz s'est révélé un échec dans la vie. Nous verrons comment tous ses rêves de mettre ses forces en pratique se sont révélés brisés. Le destin a contraint Clausewitz à se retrancher et à se tourner vers la théorie militaire, où précisément — et non dans la pratique — sa génialité s'est manifestée. Mais cette séparation de Clausewitz de la pratique, cette spécialisation dans la partie théorique de l'héritage de Scharnhorst, l'a conduit à accorder peu d'importance au côté matériel et technique des affaires militaires. L'atmosphère de réaction dans laquelle Clausewitz a dû écrire n'a pas non plus favorisé l'introduction révolutionnaire dans les bases matérielles des affaires militaires. En conséquence, Clausewitz est devenu un théoricien brillant, fier de son lien intellectuel avec Scharnhorst, mais tout à fait original.

En 1803, Clausewitz, après avoir brillamment réussi tous ses travaux, termina l'école et, sur la recommandation de Scharnhorst, fut nommé adjudant auprès du neveu de Frédéric Ier, le prince Auguste, un jeune homme aimant la vie mondaine et ayant besoin d'un secrétaire intelligent, car lui-même, selon le rapport établi par Napoléon en 1811, était un ventru insouciant (sans boussole et sans tête). Cette fonction n'empêcha pas Clausewitz de poursuivre avec énergie son perfectionnement personnel. Lors des réceptions de la cour apparut la figure d'un jeune officier toujours silencieux. Clausewitz participait activement aux travaux de la société militaire et scientifique fondée par Scharnhorst.

En 1805, la première œuvre littéraire majeure de Clausewitz, « Remarques sur la stratégie pure et appliquée de M. von Bülow, ou critique des points de vue qu'elle contient », a été publiée dans la revue « Nouvelle Bellone ». Cet article, comme toutes les publications de Clausewitz de son vivant, n'était pas signé. À cette époque, une œuvre littéraire n'était pas entourée d'un halo de prestige. Contrairement à la fin du XIXe siècle, les journaux de cette période étaient littéralement remplis d'articles anonymes. Clausewitz avait des raisons particulières de ne pas afficher son nom, mais la plupart des officiers craignaient de ternir leur dignité en devenant écrivains.

L'article nous frappe par sa complétude et sa maturité. Il soulève les plus grands problèmes que Clausewitz s'efforcera de résoudre à l'avenir et contient plusieurs des principes fondamentaux de sa théorie. L'auteur, âgé de vingt-cinq ans, avec une formation interrompue dans sa jeunesse, se présente devant nous comme un philosophe ayant examiné avec curiosité les questions fondamentales ! La maturité de l'article s'explique par le fait qu'il est proche de l'ébauche de cours de Scharnhorst sur le même sujet parvenue jusqu'à nous. Les brouillons de cet article de Clausewitz ont été conservés et reproduisent déjà complètement les idées de Scharnhorst. L'article publié diffère du brouillon par son style, extrêmement vivant, empreint d'ironie et remarquable par la vivacité de sa polémique. Scharnhorst traitait Bülow beaucoup plus avec douceur. Avant Scharnhorst, Bülow capturait la pensée de Clausewitz dans ses constructions géométriques ; désormais, « l'ami d'enfance militaire » recevait sa revanche de la part de son admirateur adulte. Par ailleurs, cet article « programmatique », selon beaucoup, représente le dernier travail académique de Clausewitz. La véritable œuvre de Clausewitz a commencé au-delà de ce seuil.

Bülow, en tant que théoricien militaire, est un matérialiste du XVIIIe siècle avec tous les défauts propres à une vision du monde métaphysique, mais il a également eu l'idée avancée que la politique se rapporte à la stratégie comme la stratégie se rapporte à la tactique, et que la primauté appartient partout à la politique. Bülow, tout comme Scharnhorst, a étudié auprès de Jean-Jacques Rousseau. Mais il a suivi un chemin différent. Il était issu de la véritable aristocratie féodale, s'était plongé dans la bohème, était un homme qui signait ses articles de

son nom complet et vivait d'un modeste salaire littéraire, bien que ses livres aient bouleversé toute l'Europe. Peut-on lui reprocher que tout n'ait pas été soigneusement réfléchi chez lui, et qu'aux révélations géniales s'ajoutaient des contradictions et de simples banalités de journal ?

Bülow était un théoricien militaire, un antimilitariste par nature. Il se moquait de la dynastie prussienne des Hohenzollern. Tous les gouvernements d'Europe le poursuivaient ; exilé de France par Napoléon pour sa position révolutionnaire, à qui il était soumis, Bülow fut arrêté en Prusse à la demande de l'empereur russe Alexandre Ier pour ses moqueries sur la campagne d'Austerlitz et mourut en hiver sur le chemin de Riga sous escorte de cosaques, vêtu d'un costume d'été... C'était un homme qui avait averti la Prusse, à la veille de 1806, de la catastrophe qui la menaçait, et du fait que Napoléon, disposant des forces de la révolution, écraserait sans peine la monarchie du vieux régime...

Chez Scharnhorst, il y avait sans aucun doute des raisons d'aborder les travaux de Bülow avec une critique strictement professionnelle, ne ménageant pas les vestiges féodaux de la Prusse. Quant à Clausewitz, il est passé à l'attaque avec toute la passion du philosophe militaire nouvellement apparu.

Il y avait beaucoup de paradoxes chez Bülow. Selon la remarque pertinente de l'archiduc Charles, les travaux de Bülow ressemblent à un orage qui produit un éclair aveuglant combiné à l'obscurité et à un fracas inutile. Admirateur de Napoléon, de la technique française et des nouveaux principes d'organisation de l'armée créés par la Révolution française, Bülow est l'un des premiers théoriciens de la stratégie. Mais il n'a pas réussi à discerner les nouvelles formes de la stratégie napoléonienne, et sa stratégie appartenait entièrement au XVIIIe siècle, déjà révolu.

À l'époque où les armées dépendaient en réalité du ravitaillement local, Bülow a établi une ligne d'approvisionnement en vivres le long de la ligne de communication depuis la base, comme élément entièrement déterminant de l'opération. La stratégie de Bülow a pris une forme géométrique. L'attrait pour la géométrie conduisait à souligner résolument l'importance de la manœuvre : influencer les communications ennemies, occuper des positions sur les flancs, effectuer des retraites excentriques pour que l'ennemi ne puisse poursuivre qu'une partie de l'armée sans exposer ses arrières aux attaques de l'autre partie. L'importance de la manœuvre était mise en avant par Bülow au détriment de l'importance du combat. Ce n'étaient pas les résultats des batailles, mais l'effet de la manœuvre savamment orchestrée qui devait déterminer l'issue de la guerre.

Selon Bülow, les progrès de la civilisation devaient conduire au triomphe des formes de guerre sans effusion de sang. L'opération d'Ulm en 1805, au cours de laquelle Napoléon obligea l'armée autrichienne de Mack à capituler sans bataille majeure, amena Bülow à la conclusion suivante : « De nos jours, les batailles ne se donneront plus. » En réduisant toute la stratégie à des données pouvant être calculées et résumées à l'avance — le matérialisme mécaniste du XVIIIe siècle n'accordait d'attention qu'à de telles données mesurables — Bülow en conclut que bientôt la guerre deviendrait une activité inutile, en raison de la possibilité de calculer de manière fiable à l'avance les résultats de l'affrontement entre deux États. Pour Bülow, l'objectif principal de la théorie de l'art militaire résidait dans l'élimination de la guerre comme moyen de résoudre les conflits entre États.

L'enseignement de Scharnhorst était, bien sûr, loin de semblables utopies. En 1806, Scharnhorst écrivait : « nous commençons à valoriser l'art militaire au-dessus des qualités militaires, ce qui a toujours conduit les peuples à la ruine. Le courage, le sacrifice de soi, la ténacité sont les fondements essentiels de l'indépendance d'un peuple, et si nos cœurs cessent de battre pour eux, nous sommes déjà perdus, même si nous venons de remporter une grande victoire ». Pour Clausewitz, en l'absence de combats, il n'y a pas de stratégie, car l'élément fondamental de celle-ci est la lutte. Les forces morales occupent, pour Clausewitz, une place centrale. « La stratégie ne s'occupe pas seulement des grandeurs susceptibles de calcul mathématique. Oh non ! Le domaine de l'art militaire s'étend également à tous les

phénomènes moraux, dans lesquels l'esprit humain peut découvrir des moyens auxiliaires adaptés à la guerre ».

À l'instar de Scharnhorst, Clausewitz reproche à Bülow sa distinction purement mécanique entre stratégie et tactique : selon Bülow, la stratégie est la science des mouvements militaires hors de la vue de l'ennemi, tandis que la tactique se situe dans le cadre de celle-ci. Cependant, Clausewitz ne fut capable de donner sa propre définition de la stratégie qu'après six ans. Concernant le schéma d'attaque et de défense proposé par Bülow, Clausewitz indique que la forme de l'attaque et de la défense n'est qu'un des facteurs d'un ensemble extrêmement complexe ; cette forme doit être strictement liée à toutes les particularités concrètes du cas donné et peut donc faire l'objet de modifications très diverses.

L'acuité passionnée des discours, les caractéristiques impitoyables et destructrices sont généralement propres à Clausewitz. Mais dans cette polémique, on percevait chez Clausewitz des traits d'attaques personnelles contre Bülow. En ce qui concerne l'État prussien, Clausewitz n'a jamais adopté de position révolutionnaire.

Le roman du stratège

La Russie a cessé de participer aux guerres de la première coalition contre la France révolutionnaire en 1794.

Pendant douze ans, l'armée prussienne est restée à l'écart du développement rapide de l'art militaire. Les officiers prussiens furent certes envoyés dans le sud de l'Allemagne pour étudier les troupes françaises. Mais ils portaient leurs jugements uniquement du point de vue des réalisations de la manœuvre, dans laquelle les Prussiens occupaient incontestablement la première place. C'est pourquoi ils concluaient que les troupes prussiennes pourraient facilement venir à bout d'une armée française plus nombreuse (une fois et demie plus grande): il suffisait de passer à l'attaque décisive — et les Français se révéleraient être ces mêmes soldats qui, à Rossbach, avaient fui sans hésitation devant Frédéric II.

Le roi de Prusse croyait peu à tout cela. Mais ses tentatives de réformer l'armée sur le modèle français rencontrèrent la résistance de généraux âgés et influents, qui avaient été des compagnons de Frédéric II. Ces hommes dépassés soutenaient que tout emprunt aux Français était incompatible avec « l'esprit de l'armée prussienne ». Le roi, incertain de la qualité de ses troupes, fut contraint de maintenir une politique pacifique et manqua le moment favorable de rejoindre en 1805 la nouvelle coalition de l'Autriche et de la Russie, entrée en guerre contre Napoléon. Le gouvernement prussien aspirait à la conquête de Hanovre, mais il comptait atteindre cet objectif en jouant le rôle d'arbitre entre belligérants, en récompense de sa neutralité.

Napoléon a parfaitement déchiffré la politique prussienne. Au début de l'année 1806, il accepta que la Prusse occupe Hanovre à condition qu'elle s'oppose à la Suède et à l'Angleterre, et mit le roi de Prusse en conflit avec l'Angleterre à ce sujet. Ensuite, Napoléon entama des négociations avec l'Angleterre et lui proposa, comme condition de paix, de restituer Hanovre en chassant les troupes prussiennes. En août 1806, le roi de Prusse se sentit pris au piège et décida de faire la guerre à Napoléon à un moment très défavorable, lorsque le seul allié sur lequel il pouvait compter — la Russie — n'était pas prête à soutenir immédiatement l'armée prussienne. La guerre dans ces conditions était avantageuse pour Napoléon.

En Prusse, le parti de la guerre contre Napoléon était composé d'éléments très divers. Pour Scharnhorst et ses amis, ce qui primait n'était pas les intérêts prussiens, mais les intérêts de l'unification de l'Allemagne, dont la conscience les poussait à protester contre la domination de Napoléon dans le sud et l'ouest de l'Allemagne. Mais les Junkers réactionnaires, qui étaient des adversaires acharnés de la Révolution française, et les princes prussiens, qui comptaient sur l'élévation de la Prusse grâce à la victoire sur Napoléon, jouaient un rôle décisif. Clausewitz, en tant que patriote allemand, était un fervent partisan de la guerre, qu'il considérait comme libératrice. Les larges masses restaient indifférentes aux questions de politique étrangère.

La préparation idéologique s'effectuait avec l'aide de la Russie tsariste. L'écrivain talentueux mais corrompu Genz fut engagé par Alexandre Ier pour un travail de propagande. Au printemps 1806, à Saint-Petersbourg, sa deuxième édition des « Fragments de l'histoire contemporaine de l'équilibre politique en Europe », œuvre de propagande classique par la puissance de son style et la virulence de sa pensée, fut publiée. Le concept d'équilibre politique était transformé par Genz en une arme offensive. L'idée de neutralité prussienne était interprétée par Genz comme une trahison de la civilisation européenne. Si Genz lui-même était satisfait de la préface de ses « Fragments », qui, selon lui, « pourrait déplacer une pierre de sa place », Clausewitz en était complètement admiratif. « Cette préface, comme un serment, doit être lue par tous les Allemands chaque mois ; quant à nos ministres, il faut leur enfoncer ces 'Fragments' avec des bâtons dans la tête », écrivait Clausewitz.

Dans ce vacarme, les princes et les généraux influents cherchaient également à faire entendre leur voix. L'adjudant du prince Auguste, Clausewitz, la veille de la défaite, proposait également, par l'intermédiaire de son supérieur, le projet de traversée archiducal sous le regard de l'armée de Napoléon, à travers la rivière Saale, qui coule dans une vallée profondément encaissée. Il ne tenait pas compte du fait qu'en attaquant les Français sur la rive droite fermée et accidentée, l'ordre prussien linéaire serait totalement impuissant contre les tireurs français. En revanche, Clausewitz avançait un objectif séduisant mais absolument irréaliste — contraindre Napoléon à se replier sur la frontière autrichienne et à se rendre...

Au cours de cette campagne, nous ne remarquerons chez Clausewitz ni l'esprit ni la trace de la lucidité de pensée si caractéristique de lui. Les hommes qui faisaient de la propagande et combattaient pour la guerre auraient-ils pu proposer un plan réfléchi de temporisation derrière l'Elbe en attendant l'arrivée des renforts russes, ce qui aurait signifié céder à Napoléon sans combat un bon tiers du territoire prussien ? Les hommes cherchant à unifier l'Allemagne auraient-ils pu renoncer à l'idée d'entraîner d'autres États germaniques — la Saxe, la Hesse, Weimar — dans leur offensive ? Le roi de Prusse, tombé dans la provocation de Napoléon, entra en guerre dans des conditions politiques et stratégiques défavorables, et de jeunes stratèges inexpérimentés poursuivaient une ligne politique erronée. À l'automne 1806, il n'y avait de compréhension mûre des exigences de la stratégie nulle part : certains conservateurs malveillants et bornés, comme Kneesebeck, hostiles à la guerre contre Napoléon, proposaient la défense derrière l'Elbe, tandis que les esprits avant-gardistes et profonds — Scharnhorst et Clausewitz — soutenaient le plan offensif fatidique. Clausewitz, partant de prémisses erronées, aboutissait au plan le plus fautif. Les objectifs vastes et l'offensive, selon Clausewitz, devaient constituer l'âme de cette guerre.

Cependant, il n'y avait aucun préalable matériel à l'avancée. L'état de l'armée arriérée de la Prusse féodale excluait déjà la possibilité d'espérer une victoire sur l'armée moderne de la France bourgeoise, qui avait brisé les chaînes du Moyen Âge.

Cette période correspond au début du roman de Clausewitz et Maria Brühl, étroitement lié à la participation de Clausewitz dans la guerre catastrophique de 1806 pour la Prusse. L'influence de Maria Brühl sur le jeune Clausewitz était considérable. Elle explique en partie l'état d'exaltation dans lequel il se trouvait à cette époque. Maria ne ressemblait en rien aux épouses et filles peu cultivées des jeunes nobles prussiens du début du XIXe siècle. Elle avait reçu une éducation incomparablement plus raffinée que celle de Clausewitz.

Les magnifiques constructions de Dresde, y compris la célèbre terrasse de Brühl, sont des témoignages d'un grand goût artistique et de l'envergure architecturale du grand-père de Marie, le comte Heinrich von Brühl, ministre tout-puissant de Saxe et de Pologne sous Auguste III. Le père de Marie, Karl-Adolf von Brühl, portait l'empreinte du cosmopolitisme courtois raffiné du XVIIIe siècle. Il accomplissait des missions diplomatiques à Saint-Pétersbourg, Varsovie et Paris, était général dans l'armée saxonne et, après sa perte lors des premiers mois de la guerre de Sept Ans, continua à combattre contre la Prusse au sein de l'armée française. Il était marié à une Anglaise et, en 1787, accepta le poste de précepteur du futur roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III. La proposition de ce poste à un général de 67 ans dans une coalition ennemie suscita la perplexité et le mécontentement connus dans les milieux de la noblesse prussienne ; elle s'explique par la réputation de Karl-Adolf von Brühl comme l'Allemand le plus cultivé et bien éduqué du milieu militaire. Après sa mort en 1802, sa femme, son fils et ses deux filles se retrouvèrent presque sans moyens, mais avec de grandes relations à Berlin. Les enfants eurent l'occasion de recevoir une éducation exceptionnelle. Le fils combattit Napoléon au sein des armées prussienne et autrichienne, puis se retrouva à la tête des musées prussiens. La plus jeune fille se maria tôt et mourut un an plus tard, à la naissance de sa fille. La fille aînée, née à Varsovie en 1779, était Marie.

Sa mère, fille du consul anglais à Saint-Pétersbourg, née Sofia Gomme, était imprégnée du respect anglais pour les traditions, du conservatisme et de l'hypocrisie morale. Ayant passé toute sa vie à l'étranger — en Russie, en Pologne, en Saxe, en Prusse — et étant mariée à un cosmopolite de cour, Sofia Brühl est restée fidèle sur le plan politique à l'Angleterre conservatrice. Son pauvre salon de veuve à Berlin se distinguait par une rigueur morale et était considéré comme le principal centre d'orientation anglaise. L'Angleterre, qui luttait contre Napoléon, disposait en la comtesse Sofia Brühl d'une agence gratuite à Berlin. Là, autour d'une modeste tasse de thé, se réunissaient des ennemis intransigeants de Napoléon tels que Stein et Gneisenau, des princesses prussiennes — l'ancienne reine des Pays-Bas, qui donna son surnom de « orangistes » au cercle (la dynastie d'Orange), l'ancienne duchesse de Hesse —, expulsées par la révolution française et Napoléon de leurs possessions. Dans les mémoires de sa nièce Rohova, ce salon est décrit ainsi : « Elle et sa fille, Maria Brühl, connue pour son excellente éducation artistique et esthétique, ne vivaient que pour la politique et la haine envers les Français... C'est auprès de la comtesse Brühl que j'ai fait la connaissance des représentants de la famille orangiste, qui se réunissaient dans un cercle animé par une haine exclusive de Napoléon, des espoirs en l'Angleterre et de courts comptes rendus nourrissant leurs opinions passionnées. Une fois, devant les fenêtres de la comtesse Brühl, Napoléon recevait un défilé. Dans l'appartement, naturellement, tous les rideaux étaient tirés. L'un des présents, qui n'avait jamais vu Napoléon, ne put se retenir et écartait le bord du rideau. Immédiatement, il fut anathématisé ».

Maria n'était pas une beauté aussi remarquable que sa sœur cadette, mais selon tous les témoignages, c'était une jeune fille très instruite, sérieuse et équilibrée. Elle est arrivée à Berlin à l'âge de huit ans. Sa plus proche amie était une Anglaise, Margaret Brown, fille du médecin royal, qui est repartie dans son pays natal en 1802. Ainsi, par sa naissance et son éducation, Maria était en grande partie également Anglaise, ce qui entraînait également Clausewitz dans une orientation anglaise. Cela se manifestait tant dans son attitude hostile à la France napoléonienne que dans l'admiration de Clausewitz pour le système parlementaire anglais.

Maria était étroitement liée à la partie féminine de la famille royale prussienne. Mais elle jouissait également de la meilleure réputation dans les cercles de la bourgeoisie allemande. Gneisenau, héros de la bourgeoisie allemande, recommandait ainsi Maria à l'été 1811, lorsqu'elle se rendait en Silésie pour rendre visite à sa femme : « elle possède, en plus d'un esprit extrêmement cultivé, une immense bonté de cœur et une manière extrêmement agréable et raffinée de traiter les gens. Ici à Berlin, elle est l'une de nos femmes exemplaires et correspond très peu à l'idée que l'on se fait généralement des Berlinoises dans vos régions. J'espère que tu l'accueilleras chaleureusement et que tu lui viendras en aide avec amitié. Souviens-toi que son jugement sur toi sera déterminant pour Berlin ».

En 1803, lors d'une soirée chez le prince Ferdinand de Hohenzollern, Maria Brühl, venant de retirer le deuil qu'elle portait pour son père, fit la connaissance de l'adjudant du prince Auguste, le silencieux officier pauvre Carl von Clausewitz. C'était un jeune homme de taille moyenne, maigre, aux cheveux châtain foncé, au visage allongé, avec des traits expressifs mais peu beaux, sérieux et presque sombre. Une de ses particularités sautait aux yeux : il pouvait s'enflammer et s'émouvoir à chaque instant. Mais à chaque instant également, il était prêt à surmonter son agitation et à devenir l'observateur le plus froid et le plus lucide, détruisant par son approche réaliste toutes les illusions. « C'est à cette triste soirée que remonte l'origine de mon plus grand bonheur » écrivait Maria.

Grande admiratrice de Goethe, elle se rendit très vite compte que son nouvel ami n'était pas un officier ordinaire, mais un homme doté d'un esprit exceptionnellement clair et profond, et que derrière son comportement froid et réservé se cachait une capacité extraordinaire à accomplir des exploits avec une passion dévorante et à défendre jusqu'au bout l'idée qui lui était chère. Les rencontres et les discussions sur le Werther de Goethe, dans le style de

l'époque, commencèrent. La première déclaration eut lieu le 3 décembre 1805. Clausewitz devait partir en campagne le lendemain, car le roi de Prusse avait finalement décidé d'intervenir dans la guerre d'Autriche et de Russie contre Napoléon.

C'était le matin ; Clausewitz achetait des affaires pour une randonnée d'hiver dans un magasin de fourrures. Soudain, il se retrouva face à face avec Maria. Nous donnons la parole à cette dernière : « Les clients entraient et sortaient ; grâce à cela, nous pouvions rester inaperçus dans un coin du magasin. Je lui ai dit que j'espérais qu'il n'oublierait pas ses amis berlinois. Probablement, mes mots signifiaient moins que la manière dont ils furent prononcés. Il prit ma main et, en la baisant, répondit d'une voix profondément émue, très significativement : celui qui vous a vus une fois, ne vous oubliera jamais. Son regard et le ton avec lequel ces mots furent prononcés pénétrèrent au plus profond de mon âme ; je m'en souviendrai toujours. Nous restâmes silencieusement et avec excitation dans cette position encore quelques instants. Ma main resta dans la sienne. Si nous avions été seuls, nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre, et j'aurais été plus riche d'un merveilleux souvenir. Mais même ainsi, ce moment compte parmi les meilleurs et les plus importants de notre vie. Nous nous comprimés et notre union fut silencieusement scellée. Je n'oublierai jamais ce que je ressentis ce jour-là. La veille encore, une immense lourdeur pesait sur mon âme. Dès que j'étais seule, la tristesse et le chagrin m'envahissaient. Et soudain, comme par un sortilège, en un instant toutes mes peines furent remplacées par le bonheur ! Je ne pensais ni au futur ni au passé ; tout cela disparaissait dans cet état de félicité — se sentir tellement aimée et révéler à l'aimé son amour ».

Clausewitz revint bientôt de la promenade peu glorieuse des troupes prussiennes jusqu'aux frontières de l'Autriche : pendant que le roi de Prusse hésitait, la guerre de Napoléon avec l'Autriche était déjà terminée. Sophie Brühl ne voulait même pas entendre parler du mariage de sa fille avec un pauvre capitaine d'état-major d'origine non noble. Clausewitz n'avait pas le courage de faire une demande formelle en mariage, et sans une telle proposition, Maria n'avait pas assez de détermination pour lutter contre sa mère. Les rencontres, cependant, continuaient. Clausewitz espérait se distinguer à la guerre pour conquérir Maria Brühl, et dès que, à l'automne 1806, il partit en campagne, il commença à écrire souvent à Maria.

L'humeur lyrique de Clausewitz se manifeste vivement dans ces lettres. Il décrit ainsi la colonne de marche de Marie : « Dans les rangs dispersés, on peut encore distinguer des visages individuels avec leurs particularités. Outre la marche qui se déploie en douceur, on remarque encore de nombreuses manifestations de vie et de diversité. Soldat après soldat et leur équipement apparaissent à travers les branches vertes de la jeune forêt. Au loin, on ne peut plus distinguer les gens, mais les armes brillent encore à travers les nuages de poussière... Même la fatigue des hommes, qui montent lentement la colline accompagnés de canons et de la voiture d'approvisionnement, apporte un heureux coup de pinceau à la scène. Une pensée me traverse : ces hommes ont entrepris un voyage long et difficile ensemble, pour se retrouver, au service d'un objectif grand et sacré, sur une scène où des milliers de dangers menaceront leur vie, et ces réflexions donnent à la scène déployée une signification profondément émouvante ».

Dans les premières lettres de Marie à Clausewitz parvenues jusqu'à nous, subsistent des traces de son désir de le reformer à sa manière par des méthodes douces et affectueuses. Elle soutenait la guerre jusqu'à la victoire finale.

L'exaltation que Clausewitz éprouvait le poussait à oublier complètement les intérêts immédiats de la sécurité de l'État prussien. À Frédéric II, il attribue, en tant que qualité suprême, « la fière détermination de périr avec gloire ». La plus haute sagesse d'État se dessinait pour Clausewitz comme la capacité de prendre des risques, de se lancer dans l'aventure.

Depuis le bivouac à Rossbach, sur le champ de bataille où Frédéric II a battu les Français, Clausewitz écrit à Marie : « Frédéric avait la détermination de tout perdre ou de tout gagner, comme un joueur mettant en jeu sa dernière fortune. Il serait bon que nos responsables étatiques arrivent à la même conclusion, à savoir que ce courage n'est qu'un instinct de conservation des caractères forts et constitue la plus haute sagesse. Le commandant le plus talentueux, prudent et réfléchi, méditant dans le calme, non troublé par aucune passion, ne trouvera rien de mieux que d'agir avec la même énergie ».

Avec ces réflexions sur le risque, on peut faire un parallèle avec l'impression ressentie par Clausewitz en voyant le Mont Blanc : « Le spectacle de ces massifs montagneux austères évoque quelque chose de grand, d'ample et de vaste. Et quand le regard glisse avec de gigantesques enjambées sur les sommets des rochers, qui s'élèvent verticalement sur plusieurs milliers de pieds, il est impossible que la poitrine ne s'élargisse, que la foi en ses forces ne s'accroisse, et que l'esprit ne soit envahi par de grandes décisions et de grands espoirs. » Le rôle de ce Mont Blanc dans la vie de Clausewitz durant la période 1805-1812 fut joué par Maria.

La cécité de Clausewitz dans ses évaluations stratégiques et la surestimation de ses propres forces est particulièrement frappante, comme il l'a montré au début de la courte campagne de 1806. Deux semaines avant la défaite à Iéna, Clausewitz écrit à Marie : « Le destin nous ouvre maintenant des possibilités de vengeance, provoquant une pâle horreur sur tous les visages de la France. L'empereur arrogant (Napoléon — N. d. T.) sera renversé dans un gouffre tel que même ses os n'y seront pas récupérés. » Et trois jours plus tard, le 29 septembre, il ajoute : « Cette confiance dans la victoire serait sans aucun doute, cet espoir se transformerait en conviction ferme, si je pouvais diriger la guerre et gérer les différentes armées selon mon propre jugement.

Deux jours avant la catastrophe, Clausewitz écrivait à Marie qu'il se réjouissait du conflit à venir autant qu'il se serait réjoui le jour de leur mariage, qu'il espérait la victoire et comptait bientôt la revoir ou mourir sur le champ d'honneur. Tous les jugements de Clausewitz sur les questions stratégiques au moment des décisions cruciales, et encore deux à trois mois plus tard, représentent le même décalage de pensée que cette attente d'une victoire immédiate sur Napoléon. Il évaluait cependant les chances de la Prusse un peu différemment, proposant au roi de Prusse, deux jours avant le dénouement, de capituler sans combat, car « Votre majesté est bien consciente, autant que moi, que l'armée prussienne sera vaincue ».

Le prince Auguste et son adjutant, le capitaine d'état-major Clausewitz, se trouvaient le 14 octobre 1806 sur le champ de bataille d'Auerstaedt. Clausewitz, avec les fusiliers du bataillon dont le prince était le chef, participait à l'assaut du village de Popel pour faciliter la sortie de l'armée du combat. Aucune donnée ne subsiste sur les préoccupations de Clausewitz au cours de cette bataille. Les Prussiens disposaient ici d'une triple supériorité sur le corps français de Davout et cependant, ils se sont repliés. Il est curieux que, encore deux mois plus tard, Clausewitz justifiait la décision de se replier sans avoir utilisé toutes les forces et exagérait par deux les forces françaises. Ce n'est que par la suite que Clausewitz comprit qu'à Auerstaedt il fallait se battre jusqu'au bout pour la victoire ; en fin de compte, le repli était effectivement inévitable, mais le capital moral accumulé sur la défaite de Davout aurait permis d'effectuer la retraite dans des conditions moins catastrophiques que celles qui se sont réellement produites.

Pendant deux semaines, la retraite de l'armée prussienne, en fortes marches forcées, ou plutôt sa fuite, se déroula dans des conditions difficiles. Ces pages colorées, que Clausewitz consacre à la retraite après une bataille perdue et à la poursuite dans son ouvrage magistral, portent sans aucun doute la lourde empreinte de cette retraite. Les conseils n'étaient plus réunis, le prince Auguste prit le commandement du bataillon qui lui était confié, et Clausewitz, laissant les hautes sphères de la stratégie, devint l'adjutant de bataillon. C'est à ces postes que

nous les retrouvons le matin du 28 octobre, dans la arrière-garde de l'armée de Hohenlohe, progressant vers Prenzlau.

Quinze jours de retraite rapide réduisirent l'armée prussienne à l'extrême. L'armée ne comptait plus que 12 000 hommes. Dans le bataillon de Clausewitz, qui avait presque pas participé aux combats, il ne restait que 240 hommes ; deux tiers du bataillon avaient déserté ou, épuisés, étaient restés en arrière et s'étaient rendus aux Français. La cavalerie de Murat encercla l'armée de Hohenlohe, et ce dernier capitula. Mais les Français commirent l'imprudence de séparer de l'armée le bataillon du prince Auguste et un régiment de cavalerie. Le prince décida de se retirer sur le côté. Il donna pour mission au régiment de cavalerie de couvrir le retrait. Mais les cavaliers prussiens, après s'être éloignés de 75 pas de côté, se précipitèrent immédiatement à toute vitesse et disparurent de la vue. Les 240 fantassins restèrent seuls et commencèrent à se retirer. La division de cavalerie française de Beaumont les remarqua et envoya des unités à leur poursuite.

Un épisode suivant est intéressant, les témoignages de Clausewitz et du major français Reize coïncident en grande partie. Les dragons français se précipitèrent à l'attaque. La position du bataillon prussien était presque désespérée. Le bataillon s'arrêta et se réorganisa. Les officiers répétaient aux soldats l'interdiction : ne pas tirer tant que la cavalerie n'était pas tout près. On entendit la commande : « tir du bataillon ». Clausewitz écrit : « À ce moment, je me suis souvenu d'un exemple de la bataille de Minden (Guerre de Sept Ans), où la cavalerie française attaqua deux bataillons hanovriens. Ces derniers ne tirèrent pas à la distance habituelle et attendirent en silence. La cavalerie commença progressivement à ralentir le galop, passa au trot et enfin au pas. Le même phénomène se reproduisit alors devant mes yeux. Les dragons français arrivaient au galop. On pouvait voir qu'ils attendaient avec inquiétude notre salve. Ils arrivèrent à environ une centaine de pas, et la salve n'était toujours pas donnée. Alors ils commencèrent à retenir leurs chevaux et à passer à un trot lent. La salve fut donnée quand ils se trouvaient à une trentaine de pas. Assez de cavaliers tombèrent, d'autres se penchèrent vers le cou des chevaux, tournèrent brusquement et s'enfuirent au galop complet... Nos hommes se trouvaient dans un état d'épuisement moral et physique total ; la cavalerie française, à la suite d'une série continue de succès, se distinguait par une grande audace et une ingéniosité ; les forces en présence — 240 fantassins contre 1500 cavaliers — étaient si inégales que notre situation était, sans aucun doute, extrêmement critique. Nous avons été sauvés par le sang-froid des sous-officiers et des officiers et par l'ordre de retarder l'ouverture du feu. Dans tous les cas où la cavalerie pénètre dans les carrés de l'infanterie (formation en rectangle), on peut être sûr que l'infanterie a perdu l'ordre et s'est affaiblie, tandis que les courageux cavaliers n'ont pas encore eu le temps de se retourner, ou bien elle a tiré trop tôt, et au moment du choc les cavaliers n'ont pas reçu de tirs à bout portant.

Dans ces lignes, on ressent la fierté d'un fantassin et en même temps celle d'un élève de Scharnhorst. Ce dernier avait pour surnom « tueur de cavalerie prussienne », car il avait mené la réforme de l'armée en 1808 avant tout au détriment de la cavalerie. Des sentiments anti-cavalerie prononcés se retrouvent également dans l'ouvrage majeur de Clausewitz.

Le désir de se débarrasser des attaques insistantes força le prince à tourner le bataillon vers un chemin de campagne qui passait par les marais de la rivière Ucker, malgré les avertissements des paysans selon lesquels le chemin n'était pas praticable. Les Prussiens s'enfoncèrent dans un marais, traversé par des fossés, dans lesquels les gens s'enfonçaient jusqu'à la taille. Les cartouches étaient mouillées. Le cheval du prince s'embourba. Tous étaient épuisés. Finalement, les Prussiens commencèrent à sortir du marais par petits groupes, abandonnant leurs fusils et commencèrent à se rendre aux dragons français qui observaient leurs mésaventures.

Mais ni les expériences personnelles, ni les résultats globaux de la campagne d'automne de 1806, lorsque durant un mois lors des batailles de Iéna et d'Auerstedt et dans

les six catastrophes qui ont suivi, l'armée prussienne de 174 000 hommes perdit 160 000 hommes, n'ont encore brisé la persévérance de Clausewitz, qui refusait de reconnaître l'inaptitude de l'armée prussienne de l'ancien régime à lutter contre l'armée française qui avait atteint son plus haut niveau. Pendant le mois et demi qu'il passa encore en Allemagne avant d'être envoyé en France, Clausewitz eut le temps de publier dans la revue historique de Hambourg « Minerva » trois « Lettres historiques ».

La guerre continuait, et Clausewitz, en tant que patriote allemand, estimait qu'il n'avait pas le droit moral de détruire les derniers espoirs des Allemands. Seule cette considération peut être avancée pour justifier le rôle de défenseur de l'ancienne armée prussienne que Clausewitz a assumé dans ce rapport à l'intention du public allemand sur les causes de la catastrophe. Mais il ne faut pas accorder une valeur particulière à cette considération. Le bandeau sur les yeux de Clausewitz n'était pas encore tombé, il n'avait pas encore ouvert les yeux. Quelles sont les causes de la catastrophe ? Pour la destruction de l'armée, répond Clausewitz, rien d'excessif n'est nécessaire. Sans aucune culpabilité des troupes, les maux les plus terribles s'abattent sur elles simplement à cause de la médiocrité, par manque d'impulsions morales et l'absence de génie chez certains individus.

Les côtés sombres de l'armée féodale arriérée, entraînée à coups de bâton par les caporaux, ne sont pas révélés ici par Clausewitz. Il défend le plan prussien absurde de guerre offensive et justifie la retraite à la bataille d'Auerstaedt, qui aurait pu être gagnée grâce à la supériorité des forces. Il glorifie Blücher qui, sur les conseils de Scharnhorst, pressé contre la frontière danoise par des forces françaises triples, n'a pas capitulé, mais a accepté un combat désespéré et a été capturé le lendemain avec les restes de son corps d'armée. « Le nom de Blücher pour moi restera à jamais le souvenir d'un homme qui, au moment du plus grand danger, élevait le courage du plus grand nombre ». L'œuvre de Clausewitz se terminait par un appel, tel que relaté par Genz : « Nous devons doubler notre courage pour porter avec le peuple le malheur et la honte de notre temps. Et pourtant, je m'adresse à tous les Allemands : respectez-vous vous-mêmes, ce qui signifie — ne désespérez pas de votre destin ».

Les «Lettres» de Clausewitz constituaient objectivement une défense de la Junker prussienne, qui avait perdu la guerre. L'évaluation par Clausewitz de l'armée prussienne de 1806 a ensuite été propagée par le grand état-major général prussien et par von der Goltz, et a été entièrement reprise en Allemagne fasciste : l'armée fédéricienne était excellente, mais certains généraux avaient failli. Cette évaluation, essentiellement réactionnaire, n'est pour nous qu'une étape intéressante sur le chemin de Clausewitz vers l'élaboration d'un système de vues mature.

Au début de l'année 1807, Clausewitz, traversant une grave crise intérieure, en est venu à renoncer au préjugé sur les grandes qualités de l'armée prussienne. En effet, aucune armée ne s'était inclinée de manière aussi honteuse sous les coups de Napoléon que la prussienne. Il commença à écrire pour lui-même des mémoires sur la guerre de 1806. « Je vais y examiner des questions sur lesquelles il est impossible de s'exprimer publiquement. » Malheureusement, ces mémoires n'ont pas encore été publiés.

Nous pouvons juger d'eux à partir de quelques extraits réalisés par les personnes qui ont consulté les archives familiales de Clausewitz : « Les officiers et les soldats n'étaient pas impliqués dans la guerre, et les généraux ne donnaient pas les ordres nécessaires ». « Lors de notre courte campagne, je n'ai vu que du mauvais et du vil ». « Non seulement nous avons fait preuve d'une incapacité totale, mais nous n'avons pas réussi à agir de manière même un peu scolaire et correcte ».

Clausewitz a appris à distinguer la véritable bravoure militaire de l'armée française en avant-garde de l'arrogance, de la vanité et de l'orgueil des militaires prussiens, qui cultivaient la tradition de l'armée de Frédéric.

Nous disposons du premier tome du grand travail inachevé de Clausewitz, écrit quinze ans après les événements * et publié quatre-vingts ans plus tard. Ce premier tome commence

par une caractérisation politique de l'État prussien, décrit ensuite avec des traits incisifs, sans la moindre indulgence, les principaux acteurs étatiques et militaires, et offre un aperçu général de la campagne de 1806.

Un abîme colossal sépare la pensée du Clausewitz politiquement mûr de ces espoirs et considérations naïfs qui traversaient son esprit pendant la campagne. Cet abîme est créé par les leçons de la vie. Pour montrer qu'elles n'ont pas été vaines pour Clausewitz, nous citerons un extrait des conclusions tirées par le Clausewitz mûr : « La Prusse figée représentait un corps sans vie ! Une certaine cécité l'empêchait de comprendre sa faiblesse. Le bruit de la machine d'État se faisait entendre, et personne ne se demandait si elle continuait encore à accomplir un travail utile ».

La routine, comme partout ailleurs, régnait dans l'armée. Membre du cabinet et rapporteur sur les affaires militaires, c'était le général-adjutant royal. À ce poste était nommé un courtisan aux manières douces, habile à composer des résolutions sans signification.

Dans la collège militaire, tout le monde ne pensait qu'à comment se décharger de toute responsabilité. Dans l'armée elle-même, il y avait de nombreuses faiblesses.

Selon Clausewitz, qui n'a pas réussi à dévoiler les racines sociales de « l'état d'esprit » dans la Prusse réactionnaire, les masses populaires n'étaient nullement belliqueuses. Les paysans et les artisans n'avaient aucune notion des succès menaçants de la France sous Napoléon. Le gouvernement n'a rien fait pour souligner le danger qui pesait sur la Prusse. Au contraire, il a cherché à dissimuler les humiliations subies par la dignité nationale et a diffusé la conviction que la politique de neutralité garantissait au mieux les intérêts de l'État.

Le peuple se sentait en parfaite sécurité. Quant aux personnes informées, certaines admiraient les ordres français et étaient prêtes à accepter avec joie la protection de Napoléon, tandis que d'autres, sans rompre complètement avec le patriotisme prussien, estimaient qu'il valait mieux poursuivre une politique de paix.

Dans le développement qui suit, Clausewitz reconnaît sans réserve l'erreur des plans offensifs prussiens : la faible armée prussienne, combinant les pires aspects de l'armée permanente et de la milice, ne devait même pas rêver de pouvoir faire face à Napoléon par ses propres forces. Il fallait rester derrière le fleuve Elbe. En rencontrant Napoléon sur la rivière Saale, il n'était même pas question de tenter de franchir cette rivière — il fallait essayer de s'échapper. Mais une fois engagé dans la bataille d'Auerstedt, il fallait la mener à son terme pour assurer, par cette victoire, la retraite ultérieure.

S'appuyant sur l'expérience historique, une analyse plus approfondie des événements de 1806 a poussé Clausewitz à revoir à 180 degrés toutes les évaluations et orientations stratégiques qu'il avait établies à l'âge de vingt-six ans.

Malgré la rare capacité de Scharnhorst à évaluer les phénomènes dans leur ensemble, Clausewitz dut parcourir un long chemin de vie et passer de nombreuses années à réfléchir avant de trouver un terrain solide pour ses vues sur la guerre et l'histoire militaire.

En captivité

Au lieu d'une distinction pour ses exploits, qui aurait dû lui faciliter la conquête de Marie, Clausewitz se retrouva submergé par la catastrophe de l'État prussien et prisonnier des Français. Pendant les deux premiers mois, il resta en liberté en Prusse. Marie réalisa que le moment était venu de prendre une décision. À la fin de l'année 1806, Clausewitz avec son prince devait être envoyé en France. Le jour du départ eut lieu la rencontre de Clausewitz avec Marie, organisée par cette dernière chez des connaissances. « Cette nouvelle rencontre fut pour moi indescriptiblement belle. Les dangers traversés avaient chassé de mon cœur toute trace de peur ou d'orgueilleuse retenue et m'avaient permis de sentir pleinement ce que Karl représentait pour moi. Avec un amour sincère et un abandon total, je l'ai pressé contre mon cœur ».

Après ce rendez-vous, une séparation suivit, qui dura une année entière. En décembre 1806, le prince Auguste convoqua à Berlin son aide de camp Clausewitz afin de l'accompagner à Nancy. Quelque temps plus tard, le prince s'installa à Soissons, d'où il pouvait se rendre à Paris pour s'y divertir. Déjà à Berlin, le prince Auguste avait mérité le surnom de Don Juan. Le séjour en France ouvrit un large terrain pour ses talents. Jeune et élégant, le prince, traînant derrière lui son aide de camp, apparaissait quotidiennement dans la société mondaine. Quant à Clausewitz, il vivait un drame intérieur intense. Il menait une existence aisée mais inutile en tant qu'aide de camp d'un prince royal, tandis que ses amis continuaient leur lutte désespérée.

Le comportement du prince Auguste irritait profondément Clausewitz. La seule préoccupation de Clausewitz était de faire en sorte que le prince, « en tant que citoyen de son État, ne fasse rien de honteux », « ce qui pourrait nuire aux Allemands ». Pour le rôle de Leporello, Clausewitz n'était absolument pas approprié. Sous l'influence de ces mésaventures, son caractère devint encore plus sombre et sombre. Il devient implacable envers lui-même et envers les autres. En même temps, le mépris des faiblesses humaines, qui commençait déjà à éloigner Clausewitz de la société, s'accompagne en lui d'un sentiment oppressant de doute quant à ses propres actions. En effet, toutes les estimations qu'il a données en 1806 se sont révélées erronées.

Une impression particulièrement pénible fut laissée sur Clausewitz par l'esprit de défaite des masses populaires allemandes, lorsque les Français transportaient les prisonniers du prince Auguste et de Clausewitz à Berlin. L'épouse non avertie du régisseur de la station postale insistait auprès de Clausewitz pour savoir si les Français avaient réussi à emmener tous les soldats prussiens. Clausewitz demanda pourquoi elle voulait savoir cela. Il reçut une explication complète : la guerre et l'invasion des troupes françaises causent d'énormes pertes, qui ne semblent pas avoir de fin tant que la guerre continue. L'issue de la guerre était de toute façon déjà claire pour tout le monde après la catastrophe de Iéna. Désormais, tous les espoirs des bourgeois reposaient sur le fait que les Français captureraient rapidement les soldats prussiens restants — et que la guerre prendrait fin...

Les sentiments de capitulation étaient partagés même par les élites dirigeantes. Immédiatement après la défaite de l'armée prussienne, les alliés de la Prusse — la Saxe et Weimar — conclurent une paix séparée avec Napoléon. Les commandants des forteresses — Erfurt, Spandau, Stettin, Küstrin, Magdebourg — considéraient la poursuite de la guerre comme vaine et concluaient une paix séparée à leur manière, remettant les forteresses à l'approche des avant-gardes de la cavalerie française. Le roi de Prusse, en tentant vainement d'arrêter l'avancée des Français par une demande d'armistice, partit sous la protection des baïonnettes russes pour Königsberg. Mais avec lui ne suivit que la moitié des ministres, l'autre moitié restant à Berlin et proposant à Napoléon leurs services pour l'administration du territoire prussien occupé.

Dans ces conditions, Clausewitz s'écartera temporairement de son idéal politique — une monarchie constitutionnelle avec un parlement sur le modèle anglais — et s'empara de l'idée d'une dictature d'en haut, grâce à laquelle, par un décret supérieur, dans le but de protéger l'indépendance nationale, il serait possible d'organiser un soulèvement populaire contre la France napoléonienne. Ce même engouement, mais plus éphémère, pour l'idée d'une dictature unipersonnelle pour sauver l'Allemagne se retrouve également chez le philosophe Fichte, à qui Clausewitz s'adressa même par une lettre *. Le représentant extrême de l'idée d'une dictature unipersonnelle pour sauver l'État est le célèbre Florentin de la Renaissance, Machiavel, et il n'est pas surprenant que Machiavel soit devenu simultanément l'écrivain préféré de Fichte et de Clausewitz.

Clausewitz affirmait : « Aucun livre au monde n'est plus nécessaire à un homme politique que l'œuvre de Machiavel. » « C'est le code de toute diplomatie, et malheur à celui qui s'en écarte. »

Cette idée de dictature individuelle n'était en rien révolutionnaire. Elle ne ressemblait en rien à la dictature « jacobine » en France, qui s'appuyait sur les masses petite-bourgeoises. C'est sur l'idée de dictature individuelle que Machiavel fondait ses espoirs d'unification de l'Italie. La dictature séduisait Clausewitz comme moyen de révolution d'en haut. « Le gouvernement a assez souvent employé des moyens de contrainte contre ses peuples, poursuivant des objectifs étroits, guidé par des intentions peu élevées. Ainsi, un gouvernement patriarcal, tel que le prussien, peut également utiliser avec vigueur tous les moyens de contrainte à sa disposition pour obliger le peuple à accomplir son devoir sacré. Il existe une contrainte — et une contrainte terrible — qui n'est cependant pas du tout une tyrannie ». On retrouve des échos de ces idées d'utilisation de la dictature pour organiser une insurrection chez Clausewitz avant 1811, notamment dans le projet de création du Landsturm.

Contre l'engouement de Clausewitz pour les idées de Machiavel sur le salut par la dictature, c'est son mentor Scharnhorst qui s'est exprimé, puisqu'il comprenait plus profondément les conditions de la victoire dans une guerre de libération. Dans une lettre très affectueuse du 27 novembre 1807, il conseillait à Clausewitz que la masse populaire avait une importance décisive pour le salut de la nation et que la capacité de provoquer des changements d'en haut était limitée. Cependant, Scharnhorst s'opposait à « la révolution par le bas », prônant « un développement progressif ». Une croissance organique était nécessaire, une formation : « Voici tout ce que nous pouvons faire : détruire les anciennes formes, libérer des chaînes des préjugés, être les receptacles à la naissance du nouvel ordre, en prendre soin et ne gêner sa croissance libre, — au-delà de cela, notre influence ne s'étend pas ».

Le pessimisme qui se développait chez Clausewitz, affaiblissant considérablement sa capacité d'action, se caractérise dans ses lettres à sa fiancée ainsi : « Je ne peux éprouver de joie sans que le principe hostile intérieur ne se déchaîne aussitôt contre elle. Et à peine la joie scintille-t-elle dans une danse gracieuse devant mon regard charmé, qu'elle est atteinte par une flèche venimeuse et s'affaisse sans vie. Ce tireur impitoyable qui réside en moi est soit le fils du malheur, ayant conclu une alliance horrible avec la période florissante de notre vie, soit un instinct triste — un mauvais ami de l'enfance de mon esprit, nourri en moi par la nature ; ou peut-être est-il le gardien attentif de ma raison saine, accomplissant son devoir fidèlement — cela, je ne puis le décider ».

Clausewitz a très durement vécu la catastrophe de l'État prussien, qui a également eu des répercussions sur sa vie personnelle : « Ma vie est une existence effacée. Un homme sans patrie – quelle pensée répugnante. Sa vie est un fil arraché du tissu, déjà inutilisable. » L'humiliation de la Prusse par Napoléon après le traité de Tilsit suscite en lui des sentiments de nationalisme exacerbé, allant jusqu'à la frénésie. « Il n'y a pas d'homme dans le monde qui ressente un besoin plus grand de dignité et d'honneur nationaux que moi. » « Nous ne devons pas avoir peur, mais plutôt désirer pleinement la conquête. Bien plus terrible pour nous est

l'état honteux dans lequel la vie bourgeoise n'est menacée par rien, tandis que l'indépendance et la dignité de l'État sont perdues ».

Clausewitz se félicite du fait que la politique d'oppression de Napoléon n'a pas intériorisé le sage stratagème politique des Romains pour ne pas envahir la vie privée des peuples vaincus. Les Français donnent des indicateurs clairs de l'inutilité de l'individualisme philistin et mettent l'accent sur la dépendance des conditions de vie de chaque individu à la réussite de la collectivité dans son ensemble. Plus le philistin est mauvais, mieux c'est : « Tout le monde ici veut retourner à sa vie quotidienne et, fatigués des efforts fournis, ils s'efforcent de se reposer, à tout prix... Le moral des Allemands se détériore de jour en jour. Partout, il y a une telle bassesse de caractère et une telle volonté de renoncer à ses convictions qu'on ne peut que pleurer... Et qui est à blâmer pour toute cette bassesse générale ? Des dirigeants qui n'ont pas réussi à donner l'exemple de la fermeté. Le peuple sortirait de son apathie s'il était dirigé par des gens résolus... Si l'on me permet d'exprimer ma pensée la plus intime, je dois me montrer partisan des moyens les plus extrêmes : je fouetterais jusqu'à ce que cet animal indifférent [le peuple allemand] devienne fou, et je lui apprendrais à briser les chaînes avec lesquelles il s'est laissé enchaîner par lâcheté.

Conformément à ces tendances, Clausewitz cherche à discipliner ses vastes capacités, à ne pas les laisser se disperser et à les orienter dans le canal étroit des intérêts de l'État prussien, en formant sa conscience selon le modèle d'une monarchie bien gouvernée, qui dirige entièrement toutes ses forces dans la direction appropriée, sous la conduite de l'autorité suprême. Clausewitz a porté les œillères du nationalisme prussien pendant plus de quatre années encore.

Conformément à ce programme de rééducation de soi, Clausewitz à Paris s'intéresse à l'institut des sourds-muets de Sicard. L'enseignement aux sourds-muets, selon Clausewitz, est une victoire de la clarté logique et de l'énergie morale sur les obstacles matériels. Les personnes normales perçoivent beaucoup de choses sans aucune critique, tandis que les sourds-muets abordent tout par des déductions logiques, comme nous étudions la géométrie. Et dans certains domaines, la pensée des sourds-muets doit sans aucun doute surpasser celle des personnes normales, qui sont moins habiles en critique et en logique. Car Clausewitz lui-même, à cette époque, aspirait à devenir, en quelque sorte, sourd-muet sur de nombreux points afin de se concentrer sur l'idée de l'État.

La visite de Clausewitz à la galerie de peinture du Louvre à Paris et l'examen des paysages qui s'y trouvaient n'étaient qu'un hommage à la profession de sa fiancée — experte en peinture paysagiste.

En France, Clausewitz a élaboré et transmis à Charn un ensemble de croquis intitulé «Plan opérationnel pour l'Autriche, si elle souhaite désormais (en 1807) participer à la guerre contre la France». Ce plan est reconnu par tous les critiques comme étant mal conçu, car il dispersait les armées autrichiennes inutilement à travers toutes les frontières de l'Autriche. Plus tard, Clausewitz plaidera toujours pour l'offensive avec des forces concentrées dans la direction la plus importante. Mais en 1807, ce n'étaient pas les forces vives de l'armée napoléonienne qui faisaient l'objet des opérations envisagées par Clausewitz. L'objectif principal était d'affaiblir le prestige de Napoléon et sa position politique sur l'immense étendue des territoires allemands, italiens et hollandais occupés. Ici, Clausewitz s'éloigne de tous les modèles classiques et explore une stratégie de soulèvement.

À l'automne 1807, le moment de la libération de captivité arriva. Le prince Auguste et Clausewitz se dirigèrent vers la Prusse à travers la Suisse. À Genève, ils durent s'arrêter quelques jours en raison des formalités de passeport. Clausewitz visita l'établissement éducatif du célèbre pédagogue Pestalozzi, ce qui lui laissa une forte impression.

À cette époque, sur les rives du lac Léman, dans sa villa à Coppet, séjournait en exil la célèbre écrivaine Mme de Staël. Le prince Auguste, âgé de vingt-quatre ans, se rendit chez elle

en visite et, rencontrant la célèbre beauté Mme Récamier, qui était accueillie chez Staël, il en tomba immédiatement amoureux et resta sur les bords du lac Léman pendant trois mois.

La nouvelle « captivité » du prince Auguste a été une récurrence de captivité aussi pour Clausewitz, pour qui la séparation de sa patrie et de sa fiancée a été prolongée de trois mois supplémentaires. Mme Récamier est devenue pour Clausewitz une nouvelle mésaventure, et, bien sûr, elle n'a pas réussi à conquérir les sympathies de l'adjudant sombre. Clausewitz parlait d'elle comme d'une simple coquette : « sehr gewöhnliche Kokette ». Les relations avec le prince se sont quelque peu détériorées, les rapports que le prince écrivait depuis sa captivité ont fortement perdu en qualité—Clausewitz a cessé d'y apporter sa touche personnelle.

Mme Stahl, occupée à rassembler des matériaux pour son célèbre ouvrage « Sur l'Allemagne », appréciait beaucoup les conversations avec Clausewitz, un officier modeste, dont toute la personnalité démontrait néanmoins que le concept d'« Allemagne », qui avait tant irrité Napoléon, n'était pas une invention, mais une réalité concrète.

Mme Stahl parlait beaucoup de la littérature allemande, et ses éloges enthousiastes des écrivains allemands séduisaient Clausewitz.

« Qui connaît la littérature allemande devient doublement humain », — cette phrase de Staël toucha profondément le cœur du prisonnier Clausewitz. Chez Mme de Staël, Clausewitz rencontrait régulièrement son principal informateur en littérature et philosophie allemandes, le fondateur du romantisme, le philologue Wilhelm Schlegel.

L'influence de Schlegel et de Stahl s'est manifestée dans les évaluations hostiles de Clausewitz concernant le « caractère » de la nation française et de la Révolution française. Schlegel reprochait aux Français un développement insuffisant de l'individualité. Tous les Français se ressemblent comme des gaufres cuites dans le même moule. La nature s'est permis un luxe démesuré — éditer un homme à trente millions d'exemplaires. « Il faut être reconnaissant envers le Français qui, en vous rencontrant, prend la peine de jouer le rôle qu'il a appris par cœur dans sa vie, sans toutefois vous le révéler entièrement et immédiatement. » Clausewitz ne fait que poursuivre les idées de Schlegel dans ses notes. Chaque Allemand construit sa phrase selon son propre goût, tandis que les Français parlent et écrivent avec des phrases toutes faites. Cela donne l'impression que les gens mangent dans la même assiette. Le Français ressemble à un comptoir d'expédition, ne disposant pas de son propre produit, mais distribuant des biens déjà prêts (c'est-à-dire des phrases) d'autrui. Le poète français compose souvent des vers, des lignes individuelles déjà utilisées par d'autres poètes.

À partir de ces notes, Clausewitz est passé à un traitement assez superficiel du sujet des Allemands et des Français en général, se limitant à une simple psychologie et sans aborder le problème du développement socio-économique des deux nations.

Le parallèle entre ces deux nations, dont l'une traversait sa révolution bourgeoise tandis que l'autre n'avait pas encore dépassé le stade féodal de développement, était à l'époque un sujet à la mode. Clausewitz abordait ce sujet comme un examen de deux peuples avant une grande bataille décisive et dressait l'inventaire de leurs avantages et inconvénients afin de le garder à l'esprit lors de l'élaboration du plan de guerre.

Selon lui, la racine de l'originalité de la nation française réside dans la sensibilité et la pensée légèrement excitable et leur instabilité. De là viennent chez les Français leur esprit mobile et riche en associations, leur capacité à discerner finement les nuances superficielles, leur politesse et leur bienséance, leur gaieté et leur satisfaction dans la vie privée, mais aussi leur manque de profondeur, l'uniformité des opinions et des jugements, la tendance mécanique dans les théories esthétiques et politiques, le besoin de reconnaissance extérieure, et le peu d'inclination au raisonnement abstrait. C'est pourquoi les Français sont très portés à la politique, et leur conscience nationale prend un caractère nettement marqué. La vanité des Français offre un levier puissant entre les mains du gouvernement, favorise une disposition belliqueuse qui se transforme facilement en courage véritable. En général, la nation française

constitue un instrument excellent pour la politique, que peuvent utiliser à la fois la monarchie et la république. La fertilité du sol français a permis de placer le plaisir au premier plan par rapport au travail. Les Français aiment l'esprit et la gaieté ; ils préfèrent partout le jeu à la passion. Ils sont de mauvais commerçants et des philosophes médiocres, mais de bons hôtes et des rentiers nés.

Les Allemands, comparés aux Français, sont lourds, silencieux, phlegmatiques, mais persévérants et profonds. Ils ont plus de chaleur que de flammes. Leur spécialité est la littérature et le domaine de l'abstrait. La gravité, la dignité personnelle, l'aversion pour l'éclat extérieur, l'indépendance et l'individualité caractérisent les Allemands. Le revers de ces qualités est la fragmentation de l'opinion publique, l'indifférence de beaucoup à la politique, et une attitude critique envers les mesures du gouvernement. Or, un gouvernement ne peut jamais diriger un État en se basant uniquement sur les directives de la raison : il doit aussi utiliser les préjugés, les passions et même les faiblesses. Car si l'on extrait du zinc mou d'un bronze de canon, le métal ne devient pas plus solide, mais plus malléable.

En raison de la tendance des Allemands à une réflexion éternelle et de leur unilatéralité, qui engendre un système même chez les bavards et les commérages, il y a une constante recherche des défauts et une critique de ce qui est sien. Ainsi, il ne peut y avoir chez les Allemands ni héros nationaux, ni cause nationale. Plus les gens approfondissent leur pensée, plus leur esprit se disperse. L'originalité des Allemands est en contradiction avec la formation d'une conscience nationale. L'Allemand est capable de s'endormir par la sophistication et de se détourner de son devoir, comme l'ont fait en 1806 les commandants de forteresses capitulant.

De la pauvreté de la terre allemande et du caractère des Allemands découle leur diligence et leur assiduité. La vie de rentier n'a pour l'Allemand aucun attrait particulier. Avec la même patience qu'un artisan allemand travaille, les philosophes et les savants allemands s'adonnent aux sciences. Les lois et les formes de la vie politique sont beaucoup plus contraignantes pour les Allemands que pour les Français. Dans leurs rapports aux actions du gouvernement, on remarque chez les Allemands davantage d'égoïsme et de préoccupation pour leurs propres intérêts.

En fin de compte, conclut Clausewitz, les Français, avec leur étroitesse d'esprit, leur contentement et leur vanité, peuvent être beaucoup plus facilement unifiés et gouvernés que les Allemands, avec leurs demandes illimitées de l'esprit, leur originalité et leur raisonnement. Un tel avantage dans l'histoire, en ce qui concerne la politique pratique, avait été détenu par les Romains par rapport aux Grecs, du côté desquels, tout comme chez les Allemands, il y avait sans aucun doute une supériorité en termes de richesse et de variété de l'individualité.

Ce parallèle entre les Romains — les Français et les Grecs — les Allemands était alors très en vogue parmi les historiens et philosophes allemands. Mais alors que ces derniers étaient irrésistiblement séduits par les Grecs, Clausewitz, en tant qu'homme politique réaliste, prenant en compte les tâches de création d'un État prussien bourgeois exemplaire, accordait une nette préférence à la puissante Rome. Dans ce travail, resté inédit, Clausewitz a commis une erreur méthodologique inhabituelle pour lui — une approche non historique du sujet, contrairement à ce que lui enseignait Scharnhorst. Le caractère national apparaît chez lui comme une sorte de constante, qui dépend uniquement du sol et du climat. Tout le processus historique de développement de la société de classes lui est étranger. Cependant, beaucoup de ce que Clausewitz tente de caractériser comme une particularité du caractère national des Allemands n'était en réalité qu'un reflet du retard du développement capitaliste de l'Allemagne par rapport au niveau déjà atteint par la France.

Les jugements de Clausewitz sur la Révolution française, datant de son séjour en captivité en compagnie de Mme de Staël et de Schlegel, frappent par leur réaction. Clausewitz s'oppose à l'opinion répandue selon laquelle il est impossible de résister à l'ampleur et à l'élan que la révolution a donnés au peuple français. Selon lui, c'est la plus grande erreur. N'est-ce

pas le despotisme de Napoléon, — demande-t-il, — qui a mis fin à la révolution ? Mais il ne reconnaît pas non plus les réalisations de la révolution. Les guerres révolutionnaires témoignent-elles d'un véritable enthousiasme patriotique des Français et des manifestations les plus élevées de l'héroïsme ? Ces bandes de pillards, dispersées aux frontières contre un ennemi moins nombreux conduit par des anciens, ont-elles réellement montré une solide cohésion morale ? Auraient-ils remporté leurs victoires sans les cadres des anciennes armées de la monarchie française et quelques officiers talentueux aidés par la chance ? En 1444, sur le fleuve Borr, 1 500 Suisses tentèrent d'arrêter 30 000 mercenaires français — des «bouchers» ; de ces 1 500 Suisses, seuls 10 non blessés restèrent après le combat. Observe-t-on un tel dévouement de la part des Français ? S'ils ont montré une grande activité pendant la révolution, ce n'est que sous la menace imminente de la guillotine. Mais la terreur a pris fin. Jamais dans l'histoire les Français n'ont donné d'exemple de qualités morales extraordinaires. Il faut être particulièrement crédules pour croire que la révolution pouvait en quelques jours changer le caractère d'un peuple.

Quel bavardage par rapport aux jugements de Clausewitz sur les guerres de la France révolutionnaire dans le 8e volume, en ce qui concerne la dernière partie de son œuvre majeure (chapitres 3 et 6), exprimés vingt ans plus tard et particulièrement appréciés par Lénine !

«Grâce à la participation de tout le peuple à la guerre, ce n'était pas un gouvernement et son armée isolés, mais tout le peuple avec tout le poids qui lui est propre qui était jeté dans la balance. Désormais, il n'y avait plus de limites précises ni pour les moyens disponibles, ni pour l'intensité des efforts... Si toutes les guerres révolutionnaires se déroulaient auparavant avant que leur puissance ne soit pleinement comprise et ressentie, si les généraux révolutionnaires ne se précipitaient pas encore irrésistiblement vers l'objectif final et ne détruisaient pas les monarchies européennes... alors en réalité, cela dépendait uniquement des imperfections techniques de l'organisation française... Lorsque Bonaparte eut corrigé ces défauts, les forces armées françaises, soutenues par toute la puissance du peuple, traversèrent l'Europe de part en part, balayèrent sur leur passage toute résistance avec tant de confiance et de fiabilité que là où elles étaient opposées uniquement aux forces armées de l'ancien régime, il n'y avait même pas l'ombre d'un doute sur l'issue du combat. L'énorme influence de la Révolution française sur les pays étrangers réside, visiblement, non tant dans les nouvelles méthodes de guerre et les vues sur sa conduite que dans les changements fondamentaux de la politique et de l'administration, dans le caractère du gouvernement, la condition du peuple, etc.»

La différence entre ces deux extraits marque un immense éventail de l'évolution de Clausewitz au cours des deux décennies suivantes.

Schlegel donnait à Clausewitz de nombreux livres à lire. Il est très possible que parmi eux se trouvaient les premiers travaux du philosophe Schelling, avec lequel Schlegel avait été très proche à un moment donné. Schlegel était également très proche de Hegel et semble avoir introduit à Clausewitz les principes de sa philosophie. Par la suite, nous observerons des traces claires de l'influence de Schelling et de Hegel sur Clausewitz. Quant au charme proprement romantique prôné par Schlegel, il n'a laissé aucune empreinte sur l'esprit réaliste de Clausewitz. L'Allemagne humiliée et déshonorée se voilait dans les rêves des romantiques d'un Moyen Âge lointain. Ils se consolaient en se remémorant les empereurs germaniques qui effectuaient de glorieuses excursions par-delà les Alpes, parcourant l'Italie et la Palestine. À Berlin, occupée par les Français, l'historien Johann Müller donnait des conférences sur la gloire de Frédéric II. Cela heurtait le réaliste Clausewitz. « Une nation qui commence à vivre dans le souvenir selon l'esprit de Müller est mourante. Une nation doit affirmer son droit à l'existence par ses actions quotidiennes et sa constante disposition à défendre son indépendance », écrivait Clausewitz.

Le sermon romantique de Schlegel a trouvé chez Clausewitz une appréciation essentiellement négative. Le rationalisme du XVIII^e siècle devait naturellement provoquer une réaction, qui mettait au premier plan le sentiment et l'imagination. « L'enfant de cette réaction contre le rationalisme fut la secte des romantiques. Ils suivent le courant et, en raison de leur poids spécifique particulièrement léger, ils flottent plus vite que les autres. Mais pourquoi devrais-je en conclure qu'ils peuvent mieux diriger ce courant que les autres ? Je ne suis pas un raisonneur froid ; mes amis le savent par mon attachement chaleureux à eux, ma patrie — par ma fidélité et mon dévouement inébranlables, mes ennemis — par ma haine passionnée et ma rancune, auxquels j'ai juré fidélité et que je maintiens. C'est pourquoi je n'ai pas honte et je m'oppose ouvertement à ce mysticisme absurde, qui dirige l'homme vers des rives obscures où il vaudrait mieux ne jamais s'aventurer et où il s'arrête impuissant, comme un enfant. » Clausewitz est resté fidèle à ce point de vue sur le romantisme toute sa vie.

Le parrain de Marie était le pasteur Schleiermacher, éminent représentant du romantisme, philosophe, ardent propagandiste et conspirateur, qui, en 1812, sous le régime tsariste, prit la direction de la propagande anti-française dans l'arrière-garde allemande de Napoléon. La littérature fasciste s'efforce vainement d'établir un lien entre Clausewitz et Schleiermacher. En réalité, Clausewitz ne participa pas aux activités clandestines du pasteur-philosophe de la cour et ne mentionna jamais son nom.

Le retour en Allemagne, entamé par le départ de Paris le 1^{er} août 1807 et retardé par le roman du prince Auguste avec Récamier, n'eut lieu qu'au début du mois de novembre. La catastrophe de la Prusse emporta avec elle la jeunesse de Clausewitz. Il retourna sur le sol allemand avec une vision du monde à moitié mature, épuisé par sa captivité, mais n'ayant pas encore perdu espoir pour l'avenir de l'Allemagne.

Cercle des réformateurs

Clauzewitz a passé quatre ans et demi dans sa patrie, depuis son retour de captivité en novembre 1807 jusqu'à son émigration volontaire en avril 1812. Le ton principal de son humeur pendant cette période était une profonde méfiance et un mépris envers ses compatriotes. Le quotidien de la vie allemande irritait Clauzewitz. La population s'occupait de ses propres affaires et, selon Clauzewitz, ne consacrait pas suffisamment d'attention à la libération de l'Allemagne de la domination napoléonienne.

Il parle avec acrimonie même de la reine Louise de Prusse, populaire parmi les patriotes, qui s'était permis de s'abandonner au point de danser seule jusqu'à deux heures du matin. Est-il admissible d'une telle insouciance lorsque l'avenir de la Prusse, presque écrasée par Napoléon, est si plein de menaces ? « Vivre parmi une génération qui ne se respecte pas elle-même et est incapable de se sacrifier et de sacrifier ses biens pour la cause la plus sacrée empoisonne et enterre toutes les joies de l'existence. » « En ce qui concerne notre destin, je suis le pessimiste le plus extrême ; en vérité, nous ne méritons même pas un meilleur sort. Pauvre patrie allemande ! Son front fier doit s'incliner. Ainsi veut le destin, avec lequel il est impossible de discuter, car le venin de la bassesse, qui empoisonne sans cesse les parties saines de notre pays et empêche toute guérison, est encore dix fois plus difficile à vaincre que la tyrannie extérieure ».

La plus grande menace pour l'avenir de l'Allemagne, selon Clausewitz, se dessinait sous la forme de la béatitude, de l'hypocrisie et de la satisfaction de la situation existante. La philosophie lui semblait particulièrement suspecte à ce moment-là. Les rêveries et l'abstraction des philosophes peuvent affaiblir l'élan vers l'action. Le changement systématique des époques, dont parle Fichte, peut diminuer l'importance du moment vécu et la valeur intrinsèque des tâches qu'il propose. Il est possible que Clausewitz ait également pensé à Hegel, qu'il devait connaître par Schlegel et qui, après le traité de Tilsit, adopta une position favorable à Napoléon.

L'hiver de 1807-1808, pendant lequel Fichte prononçait les « Discours au peuple allemand », Clausewitz le passa à Berlin, écouta le célèbre philosophe et lut son ouvrage fraîchement publié « Les traits fondamentaux de l'époque contemporaine ». Mais, selon Clausewitz, les vues de Fichte n'étaient pas très pratiques et ne reposaient pas suffisamment sur l'histoire et l'expérience.

Clausewitz ne dit rien du représentant de l'époque aristocratique des « poètes et penseurs », Goethe, qui vivait paisiblement à Weimar et répondait aux appels à la rébellion contre les Français par une réponse olympienne : « esclaves, ne faites pas résonner vos chaînes ».

Cette division des sommets philosophiques de l'Allemagne entre des adversaires aussi fondamentaux de Napoléon que Fichte et Schleiermacher, et des admirateurs tels que Goethe et Hegel, reflétait la position double de toute la société allemande.

Le principal adversaire de la Révolution française et de Napoléon était l'Angleterre. La politique anglaise saisissait avidement sur le continent tous les éventuels utilisateurs et ne lésinait pas sur l'aide. Dans son domaine d'action se trouvaient principalement les pays agricoles comme la Prusse et la Russie, dans le commerce extérieur desquels l'Angleterre occupait une position dominante, achetant les matières premières agricoles et fournissant des produits industriels et des marchandises coloniales. Le système continental établi par Napoléon a frappé durement ces États et la classe dominante de propriétaires terriens qui y régnait. Mais dans l'Allemagne de l'Ouest et du Sud, les régions étaient davantage des consommateurs que des producteurs et possédaient déjà des prémices industrielles, et cette

dernière commença à se développer vigoureusement sous la protection du système continental.

La prospérité de la Saxe et des régions rhénanes augmenta particulièrement de manière marquée sous Napoléon. Une partie de l'Allemagne, intégrée au sein de la Confédération du Rhin sous la direction directe de Napoléon, reçut le Code civil français, qui balayait tous les vestiges du féodalisme et familiarisait les masses allemandes aux principales conquêtes de la Révolution française. Ainsi, pour de nombreux Allemands de l'ouest de l'Allemagne, la domination de Napoléon apparaissait comme l'incarnation des aspects positifs de la Révolution française sous une forme monarchique.

Mais si, dans l'ouest de l'Allemagne, les partisans de la France étaient, dans de nombreux cas, des libéraux, en Prusse, ils étaient principalement de solides réactionnaires. Il faut savoir que la lutte de la Prusse contre Napoléon était difficile à concevoir sans faire appel aux larges masses du peuple allemand. Mais, pour inciter le paysan prussien à lutter contre Napoléon, qui avait libéré l'ouest de l'Allemagne, il fallait d'abord lui enlever ses chaînes féodales en Prusse également. La lutte contre la France n'était possible qu'à la condition de mener de vastes réformes libérales en Prusse. Les propriétaires fonciers prussiens étaient confrontés à une alternative : soit se soumettre à Napoléon, soit renoncer à une partie de leurs droits et privilèges féodaux très lucratifs. Ainsi, la lutte contre Napoléon en Prusse impliquait principalement les cercles progressistes.

La lutte contre Napoléon était un acte progressiste à l'échelle de l'Allemagne entière, car la domination de la France signifiait le maintien de l'Allemagne dans un état de fragmentation. Cette fragmentation politique des terres allemandes représentait un obstacle majeur pour la bourgeoisie allemande, limitant toutes ses entreprises à une échelle réduite et lui opposant des barrières douanières tous les quelques dizaines de kilomètres. Les objectifs de développement économique de l'Allemagne imposaient une exigence persistante : éliminer cet obstacle. La politique d'unification de l'Allemagne nécessitait une lutte contre la France.

Cette conclusion, cependant, a été en quelque sorte contredite par la faiblesse interne de la classe qui représentait la politique de l'unification de l'Allemagne — la bourgeoisie allemande. La bourgeoisie allemande flasque n'a pas réussi à mener une lutte décisive contre les cercles féodaux. Au moment décisif de la victoire sur Napoléon, la bourgeoisie allemande s'est trouvée sous la coupe des hauts fonctionnaires féodaux et est restée, comme nous le verrons, au niveau de l'échec dans l'Allemagne réactionnaire et toujours morcelée.

Les cinq premiers mois après son retour de captivité, Clausewitz les passa à Berlin, séparé de Scharnhorst et du cercle de ses amis, resté auprès du gouvernement à Königsberg. Se trouvant seul, Clausewitz rédigea une note « sur les futures opérations militaires de la Prusse contre la France ». Ce premier plan de guerre pour la libération de l'Allemagne présente un intérêt en raison de son audace et de la nouveauté de ses vues stratégiques. « Supériorité dans l'audace, nouveauté, rapidité », ainsi le caractérisa-t-il à Marie. « Si survient l'extrême (c'est-à-dire la décision de Napoléon de détruire la Prusse — A. S.), il reste encore une voie pour notre salut, mais sur cette voie rien n'est ordinaire. Tout se situe dans le domaine du nouveau et de l'exceptionnel, dans lequel nous ne pouvons que brandir les armes contre notre ennemi et obtenir le meilleur et, en tout cas, un sort honorable ».

C'est le plan de lutte de la Prusse, disposant d'une armée de quarante mille hommes, face à la supériorité de forces de Napoléon dix fois plus importante. Clausewitz prévoit une guerre sans aucun socle solide pour mener les opérations. Il faut sacrifier le territoire afin de ne pas détruire l'armée. La tâche de protéger les régions prussiennes mènerait automatiquement à la défaite et immobiliserait la force vive de l'armée, qui est le seul pari pouvant mener à la victoire. La défense est désespérée, et les forces de campagne, dirigées par un chef déterminé, doivent être lancées dans les arrières de l'ennemi. Une offensive soudaine obligera l'adversaire à se diviser en plusieurs détachements et frappera le point le plus sensible de tout le système politique de Napoléon. Cela provoquerait des explosions en France,

où les sentiments proches de la révolte sont déjà présents, entraînerait la désagrégation parmi les vassaux de Napoléon et se développerait en alliance avec l'opinion publique de l'Allemagne et de l'Europe. Il n'est guère difficile de détruire une telle armée, totalement libre de toute attache au territoire. Elle pourra rapidement se remettre de toute défaite, et l'importance de chaque succès sera disproportionnée ; si l'armée réussit à tenir quelques temps, elle constituera la garantie la plus sûre de la restauration de la Prusse. La principale considération en faveur de ce plan résidait dans la démonstration soigneusement réfléchie de la fatalité de toute lutte « par d'autres moyens ».

Une guerre sans base territoriale ni communications, une mise exclusive sur l'élément moral au lieu de l'élément géométrique qui dominait auparavant dans la théorie militaire, le pôle opposé aux vues de Bülow sur la stratégie, l'infinie détermination et le radicalisme de l'auteur – voilà la caractéristique de ce plan. Les forces principales, selon le projet, doivent agir selon les méthodes de la guerre de guérilla. Dans le contexte d'une insurrection, d'une guerre civile, un tel plan est peut-être possible ; en général, sa mise en œuvre dépasse la mesure du risque et de la responsabilité que la direction de la guerre peut assumer. C'est l'extrême "tendance à gauche" en stratégie. Il est intéressant de noter que Clausewitz, en développant ce plan à partir d'une large prémisse politique – la lutte pour la libération de l'Allemagne – ne s'arrête qu'à sa partie militaire. Il reste ainsi un spécialiste militaire, résolvant les problèmes militaires selon les indications de la politique, tout au long de son ouvrage majeur.

Clausewitz se limite artificiellement à un seul aspect militaire de la guerre et ne fait aucune exigence à la politique. Ses amis — Scharnhorst, Gneisenau — qui étaient éloignés de lui à Königsberg, dont la pensée était également concentrée sur la préparation de la lutte contre Napoléon à l'arrière de ce dernier, déplaçaient de manière appropriée et rationnelle le centre du plan dans le domaine politique, qui devait préparer une insurrection à l'arrière de Napoléon et mobiliser tous les intérêts et forces du peuple allemand pour lutter contre les Français.

Clausewitz présente ici une lacune caractéristique. Toute son attention était absorbée par la politique étrangère, tandis que la politique intérieure, la répartition des forces de classe dont dépend le succès d'un soulèvement, restait en dehors de son domaine d'intérêt. L'armée sur laquelle il s'appuie dans son plan est une armée de l'ancien régime, partiellement complétée par le recrutement d'étrangers. Sur la conscription universelle, en tant que seule base de la lutte libératrice de la petite Prusse contre un adversaire puissant, Clausewitz ne dit rien. Il a continué à sous-estimer la conscription universelle jusqu'à la fin de sa vie. Sur ce plan, Clausewitz souligne que l'art militaire consiste dans la combinaison raisonnable des objectifs et des moyens, et il ne s'étend pas davantage sur ce sujet. Clausewitz est resté fidèle à cette conception restreinte de l'art militaire même dans son ouvrage majeur. La préparation raisonnée des « moyens » n'a jamais attiré son attention.

Le plan de Clausewitz repose sur une position commune au cercle d'amis de Scharnhorst : la voie la plus audacieuse est pour la Prusse non seulement la seule possible, mais aussi la plus fiable. Cependant, il serait erroné de voir dans le radicalisme de la pensée stratégique de Clausewitz une passion, un enthousiasme ou un illusionnisme. Clausewitz cherche, bien que sans y parvenir pleinement, à être un réaliste aussi objectif et lucide que possible. Peu de temps avant d'élaborer ce plan, Clausewitz s'était violemment attaqué à la Russie pour l'humiliation que représentait la conclusion du traité de Tilsit. Dans son plan, il écrit toutefois : « On reproche toujours aux Russes d'être en retard » (pour venir en aide à leurs alliés. — A. S.). Cela revient au même que de se lamenter : « comme la nature est mal faite, envoyant la neige en hiver, alors qu'il fait déjà froid ».

Clausewitz passa l'hiver 1807-1808 à Berlin, occupé par les Français. La mère de Marie refusait toujours de donner son consentement au mariage. Dès l'été 1808, Marie écrivait à son fiancé : « Maman est gentille, mais elle se tait. » La tactique de Marie consistait à écrire « en

secret » aux princesses prussiennes et à des connaissances sur sa liaison avec Clausewitz, et cette publicité força finalement sa mère à se résoudre à la nécessité du mariage.

Clausewitz allait de nouveau se séparer de sa fiancée. Le gouvernement prussien s'était installé à Königsberg. Là se trouvait également Scharnhorst, auprès duquel Clausewitz cherchait à s'employer. Laissant Maria seule à Berlin, elle s'occupa de son auto-éducation dans le domaine de l'histoire afin de se mettre au niveau intellectuel des aspirations de son fiancé. Les intérêts scientifiques de Clausewitz tournaient autour de l'histoire et de l'art militaire. Ainsi, Maria transféra ses intérêts de l'esthétique à l'histoire. En novembre 1808, elle écrivait à son fiancé : « Je ne me souviens pas si je t'ai dit que je lisais Hérodote ; il m'intéresse infiniment. Lorsque l'on lit l'exposition fluide des auteurs antiques eux-mêmes, on obtient une impression complètement différente de celle que procure l'étude à travers les compilations modernes, dans lesquelles, dans la plupart des cas, leur esprit est complètement perdu. J'ai l'intention de consacrer tout le temps que je passerai encore ici à cette lecture. » Cinq semaines plus tard, Maria écrivait : « Le soir, je lis l'histoire de la guerre de Trente Ans et, en outre, je continue à étudier l'histoire de la Grèce à travers les auteurs anciens et les travaux contemporains. Ces jours-ci, m'est apparue une étonnante ressemblance entre Philippe de Macédoine et la personne que nous connaissons (Napoléon — A.S.), ainsi qu'une certaine similitude entre toute cette époque et la nôtre. » Maria entreprit l'étude de la guerre de Trente Ans parce que Clausewitz avait décidé d'étudier sérieusement les actions de Gustave-Adolphe lors de cette guerre et ainsi de commencer ses recherches systématiques sur l'art militaire. Maria se préparait à discuter avec Clausewitz des principes fondamentaux de son premier grand ouvrage, qui entra dans le IXe volume de l'édition posthume.

Au début du mois d'avril 1808, Clausewitz, accompagnant le prince Auguste, arriva à Königsberg, où le gouvernement prussien avait déménagé depuis Berlin occupé par les Français. C'est ici que Stein, Scharnhorst et ses amis travaillaient à la préparation du renouveau militaire de la Prusse. Ce n'est qu'au bout de dix mois que l'on déchargea Clausewitz de ses obligations d'adjudant auprès du prince Auguste, ce qui provoqua un soupir de joie chez lui. En février 1809, Clausewitz fut transféré à l'état-major général et devint chef du bureau de Scharnhorst. Mais dès son arrivée à Königsberg, Clausewitz entra dans le cercle fermé des amis de Scharnhorst travaillant à la réforme.

L'Allemagne occupée par les troupes françaises s'est couverte d'un nombre incalculable de différentes associations — les « Vereins », plus ou moins illégales et dissimulant de différentes manières leur objectif principal : se libérer du pouvoir de Napoléon. La plus célèbre d'entre elles fut la société secrète « moralement-scientifique » qui commença à s'organiser à Königsberg au moment de l'arrivée de Clausewitz, surnommée « Tugendbund », c'est-à-dire la ligue de la vertu. Pour Clausewitz, les objectifs du Tugendbund étaient trop petits et modérés, et il refusa d'y entrer. Après que Stein fut écarté du gouvernement à la demande de Napoléon et que le roi de Prusse, confronté à la résistance des partisans de la lutte contre Napoléon, commença à se méfier de tous les conspirateurs, le Tugendbund se désintégra. Il ne dura que deux ans. Scharnhorst s'abstint également de rejoindre cette société, ce qui n'empêcha pas la rumeur de le présenter comme le plus redoutable clandestin du Tugendbund. Cependant, pour contrôler les actions des jeunes officiers, Scharnhorst plaça à un poste dirigeant de l'« Institut militaire » clandestin son ami et assistant Boyen.

À cette époque, un cercle radical de réformateurs s'est également formé autour de Scharnhorst, auquel appartenait également l'idole de la bourgeoisie patriotique allemande, Gneisenau.

Présidant la réforme de l'armée, Scharnhorst partait de la conviction qu'aucune forme politique, y compris la réorganisation qu'il proposait, n'a de valeur absolue. Ce qui est important, c'est l'esprit, c'est-à-dire le contenu, qui prime sur la forme. Ce que Scharnhorst estimait le plus, c'était la reconnaissance que la réforme ouvrait une large voie à la révélation des qualités nationales. C'était une conspiration assez innocente de hauts fonctionnaires, avec

la participation de princes, sous la protection informelle de la reine de Prusse. Le Tugendbund avait également une section militaire spéciale — «l'Institut militaire» — une sorte de société militaire-scientifique secrète, initialement composée de 38 jeunes officiers. «Dans le nouvel ordre, on ne peut considérer les questions isolément, en dehors du tout. Élever le moral de l'armée, rapprocher l'armée du peuple et lui indiquer la direction vers leurs plus grands objectifs : telle est la politique qui sous-tend le nouvel ordre». Ces idées modérées ne correspondaient pas à la vision du monde des propriétaires terriens. Pour cette raison, Scharnhorst était considéré par les féodaux comme un ennemi de classe, plus dangereux que les Français qui occupaient l'Allemagne. Lorsque l'activité réformatrice de Scharnhorst fut freinée en 1808 par le licenciement du ministre principal Stein, un général prussien très respecté mais réactionnaire, York, approuva avec enthousiasme l'ingérence française dans les affaires intérieures de la Prusse : «Dieu merci, une tête folle (Stein) est réduite au silence, maintenant une autre créature malicieuse (Scharnhorst) étouffera dans son propre poison».

Dans le cercle de réformateurs, Clausewitz, devant lequel se tenait le but — la libération de l'Allemagne — reçut le surnom de « L'intransigeant ». Parmi ces personnes talentueuses — Gneisenau, Grolman, Boyen — Clausewitz occupa rapidement une position éminente, grâce à son intelligence et à ses vues bien définies, ainsi qu'au fait qu'il était l'ami le plus proche et le confident du chef reconnu du cercle, Scharnhorst.

Mme Begelen, qui flirtait avec Gneisenau, une bourgeoise intelligente et hypocrite réactionnaire, qui se protège en fournissant son adresse pour les liaisons secrètes des réformateurs, incapable de comprendre les sacrifices personnels, décrit ainsi une partie de ce cercle à ses jours héroïques du début de la guerre de libération (1813) : « Gneisenau ressemble à une dinde. Clausewitz a une influence décisive sur lui et me paraît être le chef du parti. Il est ambitieux et prudent. Il me semble qu'il cherche son propre bien-être et le cache sous le masque de la défense des intérêts communs. Le plus tempéré—Grolman. » Dans ce portrait acerbe, attribuant à Clausewitz un carriérisme et une hypocrisie totalement étrangers à sa personne, l'intérêt réside uniquement dans la reconnaissance de la position extrêmement influente de Clausewitz au sein du cercle des avant-gardistes prussiens.

Avec les capacités de Clausewitz et sa position élevée parmi les personnes chargées de la réorganisation de l'armée prussienne, on aurait dû s'attendre à sa participation significative à la réforme. Après tout, il était le plus proche collaborateur de Scharnhorst, qui, à cette époque, réorganisait les troupes enrôlées de l'ancien régime en une armée moderne, fondée sur de courtes périodes de service et la conscription universelle. Quelle richesse de questions liées à la meilleure préparation à la guerre de ce « peuple armé » devait se présenter à Clausewitz ! Cependant, il faut reconnaître que la participation de Clausewitz à la réforme était purement formelle. Il en était manifestement accablé. Ce travail lui semblait trop mesquin et trop éloigné de son objectif absorbant : l'anéantissement des Français.

Clausewitz était partisan d'une action immédiate afin de profiter de la tension qui saisit toute l'Europe dans la seconde moitié de 1808 à la suite des nouvelles des défaites des troupes françaises en Espagne et au Portugal. Cependant, un vaste travail de réforme militaire, qui ne devait porter ses fruits que plusieurs années plus tard, détournait l'attention de l'exploitation de ce moment favorable, lorsque l'Autriche elle-même commençait à s'agiter et à s'armer pour lutter contre Napoléon. De plus, Clausewitz ne montra jamais d'intérêt pour la préparation des forces armées, seulement pour leur utilisation. Ce travail préparatoire était étroitement lié à la politique intérieure, à la lutte contre les survivances féodales, à une nouvelle répartition des forces de classe entre la noblesse et la bourgeoisie dans les questions militaires ; toutes ces questions suscitaient vivement l'intérêt de Scharnhorst, mais laissaient Clausewitz indifférent, qui faisait preuve d'une extrême modération dans ses vues politiques et était complètement étranger à tout radicalisme. Si dans le domaine des plans stratégiques Clausewitz représentait les vues les plus résolues et novatrices, dans le travail de réforme de l'armée il se révélait le

plus modéré et conservateur de tout le cercle, ce qui donna à Mme Béghin l'occasion de reconnaître sa sagesse.

Lorsque Clausewitz est passé du service d'adjudant au service de Scharnhorst, il écrivait à Maria : « Le travail me semble maintenant si facile ! C'est comme si je sortais d'une tombe froide et que je retournais à la vie par un beau jour de printemps ! » Les relations cordiales avec Scharnhorst ne furent pas perturbées. Ce dernier reconnaissait que les conseils de Clausewitz étaient pour lui un moment de repos. Clausewitz devinait déjà, à l'expressions du visage de Scharnhorst, sa résolution et savait aussitôt traduire exactement ses intentions en expressions appropriées. La communication avec Scharnhorst insufflait de nouvelles forces à Clausewitz et éveillait dans son humeur sombre des éclats de lumière.

Voici comment il décrit l'un d'eux dans une lettre à Marie du 25 avril 1808 : « Hier, je me tenais sur le pont qui enjambe le majestueux Pregel, là où se termine le port de Königsberg. Perdu dans mes pensées, je regardais le cours de l'eau. Soudain, je me suis senti éveillé par un flot d'impressions diverses, qui se pressaient en moi de tous côtés, et mon cerveau quelque peu excité fut submergé par une multitude de phénomènes différents qui, sans que j'en aie conscience, glissaient devant moi. Je me trouvais dans la partie la plus animée et la plus riche de Königsberg. C'était dimanche, et l'air du soir se remplit pour la première fois du parfum du printemps. Tout bougeait. Des voitures avec des femmes élégantes allaient sur le pont vers une célébration quelconque. Passaient des marchands, parlant vivement de leurs capitaux confiés aux vagues incertaines de la mer. Un fonctionnaire préoccupé traversait la foule en voiture, sans remarquer ni la bousculade autour de lui, ni les décorations brillantes sur sa poitrine qui attiraient tous les regards. Sur le pont, une mendiante s'asseyait et versait, en chantonnant à mi-voix, ses chagrins à l'oreille inattentive des passants. La mélodie satisfaisante d'une flûte solitaire descendait vers l'eau depuis le balcon. Une autorité considérablement plus grande se fait sentir dans le retentissement de la corne, qui, depuis la tour du château, résonne dans tout Königsberg. Je ne sais pas s'il est possible, avec ces traits, de reconstituer la scène, mais une personne qui perçoit simultanément ces impressions si différentes sent comment elles se composent en une humeur merveilleuse ».

Mais, en substance, le travail organisationnel ne satisfaisait pas Clausewitz. Les changements sociaux les plus importants de cette époque lui étaient étrangers. Lorsque Scharnhorst abolit les châtiments corporels dans l'armée, il fut confié à Clausewitz la tâche de soutenir cette mesure très importante dans la presse. « Tu peux l'imaginer, » écrivait-il à Marie, « sur le troisième article j'en avais déjà assez de cette loi jusqu'à la gorge. » Ce manque d'enthousiasme de Clausewitz pour les réformes apparaît particulièrement clairement si on le compare à Gneisenau, qui avait rédigé un long article intitulé « Liberté du dos ». Gneisenau se souvient du mot « liberté », qui résonne déjà depuis vingt ans à travers l'Europe. Maintenant, il s'agit de liberté dans un sens étroit — la liberté du soldat contre les coups de bâton. Cette liberté est un annonciateur des changements de classe dans la composition de l'armée, et son établissement constitue une préparation nécessaire à la mise en place du service militaire universel.

Les divergences sur les questions de politique intérieure au sein du cercle de la réforme étaient atténuées par le fait que de nombreux membres du cercle, comme Gneisenau, considéraient tous les gouvernements des États ayant encore conservé l'ancien ordre comme condamnés. Mais ils cherchaient à éviter de grands bouleversements et exhortaient les rois à la nécessité d'une « révolution d'en haut ». À la fin de 1809, Clausewitz, préoccupé par la révolution, écrivait : « Je pense que le matériau pour le trouble se trouve partout très profondément et en grande quantité et entraînera encore des manifestations d'un ordre complètement différent de celles que nous avons vues. L'Europe ne pourra échapper à une grande révolution générale... Seuls les rois qui comprendront le véritable sens de la transformation à venir et tenteront eux-mêmes de la prévenir pourront se maintenir... Cependant, il existe en petit nombre des lâches qui cherchent à retenir ce flux, dont les

premières gouttes ont déjà mouillé leurs vêtements. Les phénomènes provoqués par la poussée irrésistible d'une époque, ils ont tendance à les attribuer aux intrigues d'un parti, d'une société secrète ou même de certaines personnes ».

L'entourage des réformateurs libéraux, assez modérées, était considéré par les cercles réactionnaires de propriétaires terriens et de junkers comme le parti d'où provenait toute l'infection révolutionnaire. Le plus dangereux était, bien sûr, Scharnhorst, qu'ils considéraient comme un espion anglais. Les «bien intentionnés» avaient mis sa personne sous surveillance et avaient effectivement découvert les communications secrètes de Scharnhorst avec le gouvernement anglais par l'intermédiaire d'un capitaine de navire marchand. Mais ici, les «bien intentionnés» se trompèrent : ils oublièrent que le principal hypocrite était le roi de Prusse, un allié évident de Napoléon, défenseur du système continental, mais qui, par l'intermédiaire de Scharnhorst, entretenait également des liens avec l'Angleterre ennemie. Les «bien intentionnés» durent s'excuser et étouffer le scandale.

Malgré leur faible nombre et l'absence d'une organisation formelle, le cercle de la réforme constituait un véritable parti politique, uni autour d'une plateforme de politique étrangère visant à libérer l'Allemagne de la domination de Napoléon. Et comme ce parti plaçait au-dessus de tout la tâche de l'unification de l'Allemagne, il s'y développait une attitude critique envers la Prusse et le roi de Prusse, qui cherchaient à assurer leurs petits intérêts égoïstes. Ce parti passa brusquement dans l'opposition en 1809, lorsque le roi de Prusse refusa de soutenir l'Autriche, entrée en guerre contre Napoléon sous des slogans pangermaniques. « À mes yeux, » écrivait Stein, « toutes les dynasties sont les mêmes, elles ne représentent qu'un instrument. » Clausewitz nota : « Les plaintes constantes de Frédéric II au sujet de la prétendue ambition de l'Autriche à la domination universelle ne sont rien d'autre qu'une manifestation d'égoïsme. » Dans une lettre du 23 avril 1809, il condamne sévèrement les officiers prussiens qui, craignant de perdre leur position confortable et préférant la place d'entraînement au champ de bataille, ne songent pas à quitter le service du roi de Prusse et crient leur loyauté : « Ils ont constamment sur la langue le mot 'Prussiens', afin que le mot 'Allemands' ne leur rappelle pas un devoir plus difficile et sacré. » Le chauvinisme prussien chez Clausewitz cède alors la place au nationalisme allemand.

En 1809, la tâche immédiate du parti militaire était d'aider l'Autriche, qui avait déclaré la guerre à Napoléon. Le plus proche collaborateur de Gneisenau pour la défense de Kolberg, le major Schill, qui commandait un régiment de hussards à Berlin, entreprit à ses risques et périls avec son régiment la guerre contre Napoléon. Le roi de Prusse qualifia l'acte de Schill de désertion collective d'un régiment entier. À la demande de Napoléon, le tribunal militaire prussien jugea Schill et ses plus proches aides capturés et les condamna à la fusillade. Clausewitz et ses amis admiraient Schill, bien qu'ils critiquassent le manque d'organisation de son action. « La mort de Schill me chagrine autant que la perte de mon frère le plus cher », écrivait Clausewitz.

Le membre le plus doué militairement et le plus tempéré du cercle, le futur chef de l'état-major général prussien Grolman, est passé au service autrichien. La demande de Grolman au roi de Prusse pour sa démission a été formulée ainsi : « Quel bénéfice votre majesté tirera-t-elle de me retenir par la force ? Vous détruirez un homme libre qui combat pour votre cause, et vous conserverez un esclave écrasé, qui nourrira une rancune intérieure envers l'État, ayant empêché l'accomplissement de son devoir sacré. » Lorsque l'Autriche signa la paix avec Napoléon, Grolman partit combattre la France en Espagne, y fut fait prisonnier, mais s'échappa de France pour rejoindre la Prusse.

Clausewitz soutenait pleinement Grolman et avait l'intention de suivre la même voie. Son projet fut retardé par une tentative infructueuse qu'il avait faite conjointement avec 115 8* Gneisenau, visant à organiser un départ collectif de l'armée prussienne sous la forme de la création d'une légion allemande spéciale, prise en charge par l'Angleterre et qui combattrait aux côtés de l'armée autrichienne sur les secteurs les plus critiques. La demande de

Clausewitz auprès du représentant militaire autrichien à Königsberg pour un transfert dans les troupes autrichiennes était déjà trop tardive.

Il est curieux de constater l'attitude de Maria face à la proposition de Clausewitz de passer au service autrichien, ce qui aurait dû éloigner ou même remettre en question leur mariage. Maria écrivait courageusement à Clausewitz : « Dans tes projets pour l'avenir, ne laisse pas mes pensées t'influencer dans tes décisions. Tout ce que j'ai, c'est ton amour, mais je ne me pardonnerais jamais si tu faisais un quelconque sacrifice pour moi en raison de mes opinions ou de mes désirs et que tu le regrettes ensuite. Pense à toi et à ton destin, pas au mien... Agis, je tiendrai. »

La traduction prévue de Clausewitz dans l'armée autrichienne en 1809 n'a pas eu lieu à cause de la bataille de Wagram, après laquelle un armistice a été conclu ; cela a conduit à un nouveau triomphe de Napoléon. Voici comment Maria a réagi à ces événements, prête à tous les sacrifices personnels : « Tu comprends, cher ami, qu'à la réception de ce message, je n'étais même pas capable de prendre la plume, et encore maintenant, elle tremble dans mes mains. J'étais prête pour de nouvelles défaites, à la répétition d'erreurs et d'abus, mais pas pour une fin aussi lamentable, lorsque la flamme brillante, censée éclairer et réchauffer toute l'Allemagne, s'est éteinte comme un tas de paille enflammé. Il est vrai que les humeurs des dirigeants ont changé si rapidement, mais pas celles de la nation, mais que peut une nation gouvernée par de tels dirigeants ! Ma conscience se perd dans ce chaos de malheurs et d'humiliations, et mon cœur se déchire à l'idée de ton chagrin, qui se dessine si clairement devant moi. Si seulement je pouvais, cher et tendre ami, t'assurer une existence digne au prix des jours les plus heureux de ma vie, combien volontiers je le ferais pour toi ! »

L'amour de Marie était pour Clausewitz «une récompense préventive pour une vie riche en exploits». Sous l'influence de son charme, chez Clausewitz «les branches de l'arbre de la vie reverdissent». Sans accomplissement d'exploit, l'amour de Marie se présentait à Clausewitz comme «un vol des cieux». Elle était «une vestale soutenant le feu de la vie en lui».

Clausewitz a souffert profondément de la situation catastrophique de la Prusse, et lorsque qu'il se sentait inutile, Maria luttait contre son pessimisme : « les efforts ne sont pas vains : tu gagnes malgré tout en force intérieure et en perfection ». « En général, je suis fermement persuadée que la vie d'une personne honnête ne se passe jamais en vain, même si elle n'a pas l'occasion de rendre un certain service à la société. Sa simple existence est déjà une œuvre de bien pour la société, et jamais il n'y a eu autant besoin de ce bienfait qu'à notre époque, où la véritable vertu se rencontre si rarement. Sous l'influence des difficultés de l'époque et de l'omnipotence de l'égoïsme, de l'insouciance et de l'ambition, la vertu aurait complètement pu disparaître si quelques caractères honnêtes, incorruptibles et constants n'avaient continué d'exister, conservant pour l'avenir des étincelles d'où un jour s'allumera une flamme lumineuse ». Il faut probablement rappeler, pour bien comprendre les émotions de Clausewitz et ce texte datant de la fin de 1808, que c'était la première période de l'essor du mouvement national de libération.

Les positions du parti de la réforme étaient particulièrement fortes en 1809, lorsque la principale masse des troupes prussiennes, concentrée en Poméranie, était commandée par Blücher, autour duquel se créaient des légendes, sur lequel les amis de Scharnhorst pouvaient compter en toute confiance. L'ensemble de l'appareil du ministère de la guerre était entre les mains de Scharnhorst. « Le roi n'ose encore nous appeler autrement que le bon parti », écrivait Clausewitz. L'homme d'action du parti était Gneisenau, avec qui Clausewitz s'était lié d'amitié de très près à l'été 1808. L'amitié entre eux joua un rôle exceptionnel jusqu'à la fin de la vie de Clausewitz. C'est pourquoi nous ferons ici une petite digression pour nous familiariser davantage avec l'image éclatante de ce héros de la guerre de libération.

Gneisenau

Le père de Gneisenau était un technicien joyeux, dissipé et sans lignage, qui voyageait en temps de paix de ville en ville à la recherche de travaux d'architecture, n'ayant jamais un sou en poche, et qui, lors de la guerre de Sept Ans, avait obtenu le poste d'officier d'artillerie dans les troupes impériales recrutées sans distinction. Son vrai nom était Neithardt. Ayant appris qu'il existait en Autriche des Neithardt fortunés possédant le très beau domaine de Gneisenau, il décida que, pour un officier d'artillerie, il serait plus prestigieux d'ajouter « von Gneisenau » à son nom de famille.

En passant par Wurtzbourg, Neithardt embrasa le cœur d'une jeune fille. Les parents riches, et de surcroît fervents catholiques, ne voulaient pas entendre parler du mariage de leur fille avec un homme quelconque, pauvre et en plus luthérien. La jeune fille fuyait ses parents et, sans autre refuge, suivait le char de l'unité d'artillerie où servait son mari. Dans ce char, deux jours avant la bataille de Torgau, en 1760, notre héros est né. La manœuvre enveloppante de Frédéric II força les convois à un retrait nocturne rapide. Le char de la jeune mère se brisa. Souffrant de fièvre et tenant son enfant dans ses bras, elle monta sur le plancher d'un camion militaire, laissant derrière elle ses maigres biens. La nuit, elle laissa tomber l'enfant sur la route et, au matin, elle mourut. Le nouveau-né fut recueilli par un soldat du convoi. Le père, ne trouvant pas sa femme dans le convoi, confia le nourrisson à élever à la première famille paysanne qu'il rencontra et l'oublia pendant de longues années.

Gneisenau, se remémorant son enfance, disait qu'il n'avait jamais connu la faim — il avait toujours un morceau de pain noir, mais ses pieds n'avaient jamais de chaussures. Son occupation principale était de garder les oies. Environ dix ans plus tard, il fut retrouvé et recueilli par son grand-père et sa grand-mère maternels. Soudain, il fut plongé dans un milieu bourgeois prospère. Il fut éduqué dans une école jésuite à Wurtzbourg, constamment réprimandé pour avoir été baptisé selon le rite luthérien. Jusqu'à la fin de sa vie, Gneisenau avait du mal à déterminer s'il était catholique ou protestant, ce qui n'altérait en rien son indifférence.

Il hérita de sa grand-mère un petit héritage, qu'il dépensa en une seule année joyeuse, en entrant à l'université d'Erfurt. Joyeux, ingénieux, beau, très éloquent, Gneisenau jouissait toujours et partout d'une grande popularité. Les jeunes filles étaient folles de Gneisenau, les hommes se battaient avec lui en duel : dans sa vie, Gneisenau a participé à jusqu'à sept duels, sans compter les duels étudiants à moitié sérieux. L'argent fondait rapidement. Après seulement une année d'université, Gneisenau fut contraint de chercher une profession.

À 19 ans, il entra dans le régiment de hussards autrichien en tant que « cadet », comme on appelait en Autriche les junkers, espérant faire rapidement carrière, car l'Autriche était alors en guerre avec la Prusse pour l'héritage bavarois. Mais la guerre se termina presque immédiatement après l'entrée de Gneisenau en service. Pendant qu'il était en congé, Gneisenau participa à un duel au résultat tragique, pour lequel il aurait pu être puni par ses supérieurs militaires. À cette époque, sans respecter toutes les formalités requises, Gneisenau prit congé de l'armée autrichienne et offrit ses services, déjà en tant que jeune officier expérimenté dans les affaires militaires, au margrave de Ansbach-Bayreuth, l'un de ces petits princes allemands pour lesquels la guerre d'indépendance des États-Unis avait ouvert de nouvelles sources de revenus — la fourniture de chair à canon pour l'Angleterre.

Gneisenau est admis au service dans un bataillon de chasseurs et travaille à son éducation militaire. On peut en déduire qu'il n'était pas un jeune homme ordinaire et dissipé et qu'il avait des intérêts plus larges, d'après son poème assez réussi conservé de 1781 : « Sur la mort de Lessing ». L'ordre de départ pour l'Amérique ne lui parvient qu'en 1782, à la toute

fin ; il n'a pas eu à combattre, car les revers subis par l'armée anglaise ont contraint l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des États-Unis.

De retour en 1783, Gneisenau sert pendant quelques années à Bayreuth dans un régiment d'infanterie et se gagne l'affection générale dans cette petite ville. Selon le témoignage d'Alexander von Humboldt, qui visita Bayreuth en 1796, les habitants se souvenaient encore de lui avec intérêt, dix ans après son départ.

Mais le service dans un petit garnison ne satisfait pas Gneisenau, infiniment plus instruit que ses camarades ; il étudie les sciences nécessaires pour un ingénieur militaire et un officier d'état-major général, et s'adresse à Frédéric II, qui venait de commencer à former la suite royale dans la section du quartier-maître général, pour lui proposer ses services. Frédéric II accepte et lui propose de se rendre à Berlin. Mais Gneisenau, après avoir quitté les troupes d'Anspach, ne plaît pas à Frédéric II lors d'une présentation en personne ; Frédéric II possédait une étonnante capacité à rejeter toute personne même un peu talentueuse. Le roi de Prusse trompe Gneisenau et l'accepte dans l'armée prussienne, mais non dans l'état-major général, mais comme officier subalterne dans un régiment d'infanterie stationné dans une garnison reculée de Silésie.

Depuis 1786, Gneisenau s'empêtrait pendant vingt ans dans la vie modeste d'une petite garnison. En Silésie, Gneisenau se maria — aussi rapidement qu'il faisait tout dans sa vie. Son ami, fiancé de la « mignonne Kotwitz », la vive fille d'un propriétaire terrien, fut tué lors d'un duel, et Gneisenau, qui était son second, dû annoncer à la fiancée cette triste nouvelle. La « mignonne Kotwitz » fut tellement désespérée que Gneisenau sentit la nécessité de la reconforter et, ne connaissant aucune limite, lui offrit alors sa main et son cœur.

Au moment de la catastrophe de l'État prussien, le Prussien de 46 ans, Gneisenau, avait déjà atteint le grade de capitaine, commandait un bataillon, avait cinq enfants et attendait la naissance du sixième, lisait des traités d'agronomie et gérait activement la petite propriété de sa femme.

C'est à partir de ce moment que commence un tournant marqué dans le développement de Gneisenau. Ses jugements au début de la campagne de 1806, contrairement aux déclarations de Clausewitz, se distinguaient par une grande maturité. À l'été 1806, il écrivit : « Un grand mécontentement à l'égard de la paix règne parmi nous. Est-ce juste ? C'est une grande question. Qui pourrait dire quel cours auraient pris les événements si une politique opposée avait été adoptée ? » La mobilisation suscita chez lui cette remarque : « Tard, peut-être, mais peut-être pas trop tard. » Juste avant la catastrophe, il écrivait : « De l'extérieur, je soupire. Trop de temps a été perdu à s'occuper de bagatelles, à donner des représentations au public, et une affaire très sérieuse — la préparation à la guerre — a été oubliée. L'esprit des officiers est excellent, cela permet de nourrir de grands espoirs, mais... Que feront les Français ensuite, je le sais. Mais ce que je ferai moi-même, je l'ignore. Je vois clairement l'avance des Français le long de la rivière Saale. Mais je suis dans les rangs inférieurs, et ma parole n'a pas de valeur. Mon cœur se serre en imaginant les conséquences. Patrie, la patrie que j'ai choisie ! Je suis oublié dans ma petite garnison et je ne peux personnellement que combattre, mais non conseiller ».

Gneisenau participa au premier combat de cette campagne, à Saalfeld. Lors de la retraite, en couvrant l'artillerie, le bataillon de Gneisenau combattit d'une manière non conventionnelle — pas en formation serrée ou déployée, mais d'une nouvelle façon — entièrement dispersé en ligne contre les tireurs français. Cela témoigne que le voyage de Gneisenau en Amérique n'a pas été vain, et qu'il a non seulement assimilé les idées avancées américaines sur la tactique du combat d'infanterie, mais a aussi préparé son bataillon en conséquence, en avançant de façon totalement autonome bien au-delà de ce que prescrit le règlement.

Lors de la bataille de Saalfeld, Gneisenau a été blessé et a dû abandonner le commandement du bataillon. Il n'a pas pu partir pour l'arrière afin de se faire soigner — la

catastrophe l'a rattrapé avant. Blessé, Gneisenau, le jour de la bataille de Iéna et pendant la retraite, remplit les fonctions d'un officier d'état-major général au quartier général de l'armée. Finalement, envoyé pour assurer la liaison d'une colonne à l'autre, il arrive au moment où cette colonne s'est déjà rendue aux Français. Il retourne en arrière — là aussi, l'armée se rend. Gneisenau reste seul et sans ressources sur un territoire occupé par les Français. Pendant ce temps, en Prusse orientale, la résistance continue avec l'aide des alliés — les troupes russes. Gneisenau tente de se rendre à Königsberg par la Poméranie suédoise, mais la garde frontière suédoise a reçu l'ordre de ne laisser passer personne. Apprenant que les garde-frontières suédois arrêtent les espions français, Gneisenau recourt au dernier moyen : il s'approche des garde-frontières suédois et joue de manière si convaincante le rôle d'espion français que les Suédois l'arrêtent immédiatement et le livrent à leur commandement supérieur. Lors de l'interrogatoire par un général suédois, Gneisenau avoue qu'il a sciemment trompé les garde-frontières, et les Suédois lui permettent de se rendre à Königsberg par la mer.

À Königsberg, les exploits et aventures de Gneisenau furent récompensés par le grade de major, mais il ne plut pas au roi de Prusse. Dans le petit corps, le seul survivant de toute l'armée prussienne, tous les postes étaient occupés, et Gneisenau fut nommé pour commander un bataillon de réserve. Sa demande de pouvoir former un détachement de partisans fut rejetée. Mais le destin, qui avait systématiquement contrarié Clausewitz, choisit Gneisenau comme son favori.

La bourgeoisie d'une petite ville prussienne — la forteresse de Kolberg, qui avait résisté de nombreuses fois au siège des Suédois et des Russes au XVIII^e siècle — était la plus patriote de Prusse. La reddition de six grandes forteresses prussiennes par leurs commandants obligeait les dirigeants de la bourgeoisie de Kolberg à faire preuve d'une vigilance particulière à l'égard de leur commandant, le vieux colonel von Luckadu, qui ne jouissait pas de confiance. Lorsque le commandant de la forteresse eut un affrontement avec le capitaine Schill, qui avait organisé depuis Kolberg des actions de partisans contre l'arrière des Français, et que le commandant ordonna l'arrestation de Schill, la nouvelle se répandit en ville que le commandant préparait une trahison : une révolte commença. Une délégation de citoyens exigea du roi de Prusse qu'il leur donne un autre commandant fiable. La nécessité de satisfaire les bourgeois récalcitrants obligea le roi à discuter de cette question avec ses ministres. Beyme, l'un des secrétaires d'État civils influents, déclara qu'il avait rencontré à l'escalier un major inconnu, qui lui semblait parfaitement approprié pour le poste crucial de commandant de Kolberg. C'est ainsi qu'eut lieu la nomination de Gneisenau.

Après s'être infiltré le 26 avril 1807 par la mer dans la forteresse assiégée, Gneisenau devint rapidement l'idole des patriotes locaux. Napoléon avait affecté au siège de la forteresse le corps de Mortier, composé de contingents italiens et sud-allemands, représentant les troupes de la deuxième levée. Gneisenau, disposant d'une garnison assez nombreuse, menait une défense acharnée sur des positions avancées situées loin sur la colline du Loup. Dans son tout premier ordre, donné pour une contre-attaque sur la colline du Loup occupée par les Français, se faisait sentir le commandant et chef né d'instinct. Les dernières paroles étaient : « Je m'occuperai moi-même de fournir le petit-déjeuner aux grenadiers sur les fortifications de la colline du Loup ».

Malgré le renforcement continu des forces de Mortier et de son artillerie de siège, Gneisenau défendait courageusement la forteresse. Le 23 juin, Mortier a planifié une nouvelle attaque et l'a engagée, bien qu'il ait déjà reçu la nouvelle de la conclusion du traité de Tilsit. Lorsque l'échec de cette dernière attaque a été confirmé, des drapeaux blancs ont été hissés sur les batteries françaises et les opérations militaires ont été arrêtées.

Sur fond des tristes catastrophes de 1806-1807, la brillante défense de Kolberg représentait le seul point lumineux, et Gneisenau devint immédiatement un héros national. Il fut inclus dans la commission pour la réorganisation de l'armée sous la présidence de Scharnhorst, et dès l'arrivée de Clausewitz à Königsberg, il se lia rapidement d'amitié avec lui.

Gneisenau avait vingt ans de plus que Clausewitz, mais il reconnut immédiatement sa supériorité en termes de profondeur et de clarté de pensée. Ils partageaient un profond respect mutuel, et la différence de leurs caractères ne faisait que renforcer leur amitié.

Gneisenau était le membre du cercle chargé de convaincre le roi d'adopter une ligne de conduite hostile envers la France. À la fin de l'année 1808, Gneisenau remit au roi une note dans laquelle il expliquait que le roi se trouvait face à une alternative : soit une soumission totale à Napoléon, soit une lutte armée contre lui. Clausewitz démontrait à Gneisenau qu'une telle présentation objective, laissant la décision au jugement du roi, constituait une erreur politique et psychologique ; au contraire, il fallait concentrer tous les efforts pour prouver qu'aucun choix n'était laissé au roi et qu'il n'y avait qu'une seule voie : la résistance jusqu'au dernier extrême. « Je veux, » écrivait Clausewitz, « que vous vous présentiez comme un prophète inflexible, comme un fils du destin impénétrable, avec lequel on ne transige ni ne négocie. » Les propositions de Gneisenau échouèrent finalement non pas à cause de « l'approche », mais en raison de la peur du roi d'une guerre populaire, que Gneisenau cherchait à déclencher.

La complaisance du roi envers les Français a contraint Gneisenau à démissionner en 1809 ; au lieu d'une pension méritée, il reçut deux mille ducats — le règlement complet. Avec cet argent, Gneisenau ne retourna pas auprès de sa famille qu'il n'avait pas vue depuis presque trois ans, mais entreprit un voyage à travers la Suède pour se rendre en Angleterre, et rentra ensuite chez lui après un passage par Saint-Petersbourg. À Londres, Gneisenau fut reçu avec honneur et entra en relations étroites avec le Premier ministre Canning, le Prince de Galles, le comte de Münster et d'autres personnalités influentes. Cependant, le principal objectif que Gneisenau s'était fixé, l'organisation d'une légion allemande financée par l'Angleterre et qui serait débarquée en Allemagne pour déclencher un soulèvement contre Napoléon en Hanovre, échoua ; les Anglais reportaient l'exécution de ce plan à un moment plus opportun.

Saint-Petersbourg a impressionné Gneisenau par ses splendides demeures et preuves de richesse. Selon son grade de colonel, Gneisenau devait se déplacer dans une calèche attelée à quatre chevaux afin de ne pas diminuer sa dignité. La multitude de cours, la diffusion insignifiante des livres, le luxe et la misère, et toutes les autres contradictions... Tous les aspects des négociations de Gneisenau en Angleterre ne nous apparaissent pas suffisamment éclairés. En 1815, lorsque Gneisenau, lors de l'occupation de Paris, entra en vif conflit avec Wellington, le commandant en chef anglais, défendant les revendications pan-allemandes, et que l'Angleterre trouva avantageux de compromettre Gneisenau, une rumeur fut lancée en Angleterre selon laquelle Gneisenau serait en réalité général-major au service anglais et percevrait une pension de l'Angleterre. Gneisenau répondit que le grade de général-major qu'il avait reçu en Angleterre était purement formel, qu'il n'avait jamais touché d'argent et n'avait reçu qu'un seul cadeau du prince de Galles à son retour en hiver d'un second voyage en Angleterre, à savoir un manteau. La Russie servile de l'époque d'Alexandre Ier laissa sur Gneisenau une impression extrêmement négative et le conduisit à une faible estimation de la puissance militaire du tsarisme. L'expression connue « La Russie est un colosse aux pieds d'argile » apparaît pour la première fois dans une lettre de Gneisenau datant de 1810. Les lettres de Gneisenau à sa famille, décrivant ce voyage, sont très colorées et caractérisent l'auteur comme une personne très observatrice, adversaire des vestiges féodaux et désireux d'éduquer ses enfants selon des principes bourgeois-démocratiques.

Le retour de Gneisenau dans son pays natal n'était pas joyeux. Le roi et le gouvernement déménagèrent de Königsberg à Berlin en décembre 1809, à portée de Napoléon, ce qui signifiait une nouvelle étape de la soumission du roi de Prusse aux exigences de la France. L'épouse de Gneisenau, qui ne dépassait pas la vision restreinte d'une dame de régiment, était absorbée par des querelles domestiques et lamentait que son mari, autrefois colonel, soit maintenant à la retraite sans pension à cause de ses extravagances. L'éducation des enfants était négligée. Le domaine était déficitaire, la misère menaçait.

Le roi de Prusse, se référant aux exigences de Napoléon, a retiré Scharnhorst de la direction directe du département militaire ; cependant, son successeur avait pour instruction de consulter Scharnhorst sur les questions les plus importantes, ce dernier conservant son poste d'inspecteur des forteresses. Clausewitz fut séparé de Scharnhorst et nommé professeur. La police secrète napoléonienne était active, et Gneisenau risquait l'arrestation en cas de visite à Berlin. Or, il était nécessaire pour lui d'aller dans la capitale. Clausewitz lui loua une chambre cachée chez des personnes de confiance dans le petit village de Panow, le plus proche de Berlin. Le chancelier Hardenberg, lors d'une rencontre confidentielle, promit à Gneisenau d'avertir sa famille à temps en cas de demande d'arrestation par Napoléon afin qu'elle puisse se réfugier à travers la frontière autrichienne. Le cercle de réforme opérait sous des noms fictifs ; le surnom de Gneisenau dans le groupe était Knoot, celui de Blücher Poupe. Le chancelier Hardenberg, occupant une position double, demanda à être nommé Hauk.

Telle était l'amie proche de Clausewitz, chez qui ce dernier fut chef d'état-major en 1815–1816 et en 1830–1831. L'amie de Gneisenau, Mme Begelen, a noté dans son journal que Gneisenau lutte contre Bonaparte, mais qu'à certaines conditions, il pourrait lui-même devenir un Bonaparte allemand.

Les premiers travaux

En décembre 1809, Clausewitz a déménagé avec le gouvernement de Königsberg à Berlin. À l'été 1810, prenant ses distances avec les affaires, Scharnhorst a nommé son chef de cabinet, Clausewitz, professeur à l'école militaire générale de Berlin, qui représentait la continuation de la même école d'officiers que Clausewitz avait terminée en 1803, ainsi que professeur de sciences militaires auprès du prince héritier, futur roi Frédéric-Guillaume IV.

Cette nouvelle situation et une certaine perspective de carrière militaire devaient enfin satisfaire la mère exigeante de Maria, qui avait vainement dissuadé sa fille pendant cinq ans de se marier avec Clausewitz. Le 17 décembre 1810, le mariage fut célébré. Maria écrivit ensuite à Élise Bernstorff, sa meilleure amie : « L'amour, qui nous aurait plutôt menées à notre but et aurait rencontré moins d'obstacles externes et internes, nous aurait épargné certains griefs, mais n'aurait pas été aussi riche de bonheur et de satisfaction... Il me semble impossible de souhaiter que cette longue période d'épreuves, que nous avons dû traverser, soit effacée de ma vie. Sans elle, il me manquerait une part importante des sensations heureuses qui remplissent maintenant mon cœur. Malgré mon calme extérieur, qui contrastait souvent fortement avec l'ardeur de Karl, il aurait évidemment été beaucoup plus difficile de lui prouver toute la force et la sincérité de mon amour, si je n'avais pas tant eu à me battre pour lui et à endurer ».

La situation matérielle de Maria, après son mariage, était des plus modestes. La nièce de l'épouse de Clausewitz, Rohova, écrit : « Lorsque, après une longue romance, Maria Brühl, presque sans moyens, épousa Clausewitz, c'était l'enthousiasme pour le cadre, partiellement fourni en commun : tout le mobilier se composait d'un canapé et de six chaises recouvertes de coton, ainsi que de deux ou trois autres meubles ; Maria était très heureuse si elle parvenait à offrir un morceau d'agneau à quelques parents ou bons amis réunis chez elle.

Les vues de Maria sur le mariage sont intéressantes, considérées comme avant-gardistes pour la famille bourgeoise de l'époque. Le mariage ne doit pas être une entreprise commerciale : « Pour atteindre les meilleurs résultats dans le mariage, à mon avis, la femme ne doit pas être moins mature et cultivée que son mari. Elle doit avoir préalablement parcouru tout le chemin qu'elle peut accomplir seule ». Maria était tout à fait préparée pour le rôle de « chef d'état-major » familial qu'elle décrivait ainsi : « Nous discuterons et réfléchirons ensemble à tout ce qui concerne nous deux, mais tu prendras les décisions seul et je me soumettrai à tout ce que tu juges être le meilleur ». Comme Maria se sentait, selon Clausewitz, « en harmonie avec elle-même et avec le monde extérieur », on peut supposer que ses rapports étaient généralement approuvés.

Rohova caractérise de manière si ordinaire le mariage à cette époque : « Chez Clausewitz, il y avait une apparence extérieure clairement peu avantageuse ; de l'extérieur, son discours froid et presque méprisant attirait l'attention. S'il parlait peu, c'était généralement de manière à ce que ses interlocuteurs et l'environnement ne soient pas suffisamment bons pour lui. Mais à l'intérieur, il vivait une passion poétique, de la sentimentalité, un amour idéal pour une épouse belle, gentille, cultivée et persévérante... cet amour s'exprimait dans des poèmes (le carnet de Maria conservait 14 poèmes médiocres de Clausewitz dans l'esprit de Schiller.— A. S.) et dans certaines expressions. En même temps, il était rempli d'une ambition ardente et d'un désir de s'auto-sacrifier à l'antique plutôt que de chercher des divertissements et des plaisirs à la mode contemporaine. Ils avaient peu d'amis, mais ceux-ci étaient des amis fiables et sincèrement dévoués, qui espéraient et attendaient de Clausewitz plus que ce qu'il avait réussi à faire par la volonté du destin ou en raison de sa réserve intérieure ».

Maria s'était préparée à être une compagne fidèle de Clausewitz et à l'accompagner dans son travail scientifique. En dot de Maria, Clausewitz reçut le style goethéen et l'ampleur de vues goethéennes.

Clausewitz a enseigné dans l'école militaire pendant une année scolaire complète et une grande partie de la deuxième. Bien que la charge de travail de Clausewitz ait été importante — 4 heures par jour à l'école, 3 heures avec le prince héritier — il a tout de même eu à sa disposition un an et demi pour développer méthodiquement pour la première fois ses idées sur la tactique et la stratégie. De plus, Clausewitz a participé de manière très productive à la rédaction du règlement d'infanterie prussien de 1811, simplifiant considérablement la formation des fantassins.

À cette époque, l'attention principale de Clausewitz était attirée par les questions de stratégie, de politique étrangère et militaire, et l'enseignement ne l'inspirait guère. Avant le début de la deuxième année scolaire, à l'été 1811, il écrivait à Gneisenau : « Le temps approche où l'école militaire de Berlin rouvrira ses portes et où je devrai à nouveau invoquer, comme un spectre surgissant des volutes de fumée, ma sagesse abstraite et la montrer aux auditeurs dans une pâle lueur et des contours flous et indéfinis ».

Lorsque Frédéric II envoya au général Winterfeld son ouvrage militaire « Pensées et règles générales », ce général lui écrivit les lignes suivantes, dans lesquelles, outre la flatterie de cour, résonne très clairement une limitation, écartant tout doute et servant de base non seulement à l'assurance et à l'autorité de terrain, mais parfois aussi à l'arrogance et au prestige professoral : « Avec cette précieuse pharmacie de campagne, je me sentirai toujours si solide qu'aucun poison ennemi ne pourra m'affecter. »

Chez Clausewitz, bien sûr, il n'y avait pas de telle pharmacie, et il mettait toutes ses forces à démontrer que la mise à disposition de tels remèdes tout prêts constitue un pur charlatanisme, que l'art militaire ne connaît pas de panacée — de médicaments aidant dans tous les cas. Les exigences que Clausewitz se fixait étaient très élevées. Sa pensée ne se contentait pas de remarques et de points de vue épars sur l'art militaire, comme s'il s'agissait de quelque chose d'amorphe, dispersé, sans structure. Il avait le besoin intellectuel d'examiner l'art militaire dialectiquement, dans ses liens internes, comme un tout organique.

À cet égard, la pensée de Clausewitz différait radicalement des vues mécanistes du XVIII^e siècle. Cela est clairement visible dans l'exemple de la définition de la tactique et de la stratégie. La définition mécaniste de Bülow — « la stratégie est la science des mouvements militaires hors de la vue de l'ennemi, et la tactique — dans le champ de sa vue » — a ressurgi dans les armées bourgeoises cent ans plus tard sous différentes définitions tout aussi mécanistes : stratégie — conduite des armées, tactique — conduite des troupes ; ou : stratégie — conduite des troupes sur le théâtre de la guerre, tactique — sur le champ de bataille ; ou : tactique — art militaire dans le cadre d'actions des commandants de divisions et de niveaux inférieurs, stratégie et art opérationnel — art militaire des commandants de corps et des niveaux supérieurs. En 1811, Clausewitz a opposé à ces vues mécanistes sa propre définition très profonde et philosophique : « La tactique est l'emploi des forces armées au combat, et la stratégie est l'emploi des combats pour atteindre l'objectif ultime de la guerre ».

La définition de Clausewitz non seulement distingue la tactique et la stratégie, mais les relie également, en soulignant qu'il s'agit de différents niveaux de réflexion concernant la même structure, et que la stratégie constitue une superstructure par rapport à la tactique. Selon cette définition, on peut déjà deviner qu'il y aura un niveau supérieur à la stratégie — la politique, et que si la tactique n'est qu'un instrument de la stratégie, cette dernière ne sera à son tour qu'un instrument de la politique.

En demandant l'avis de Gneisenau sur sa définition en 1811, Clausewitz commente dans sa lettre : « Le combat est de l'argent et des biens, et la stratégie est la comptabilité des effets ; ce n'est qu'à travers le premier que le second acquiert son importance. Et celui qui néglige les valeurs matérielles (celui qui ne sait pas bien se battre) doit complètement renoncer aussi aux opérations sur effet, — elles le mèneront très vite à la faillite. » Cette idée, sous sa forme consolidée, est également entrée dans son œuvre majeure et a suscité un commentaire très approuvateur d'Engels dans une lettre à Marx du 7 janvier 1858 : « J'ai lu

maintenant, entre autres, Clausewitz « De la guerre ». Manière de philosopher étrange, mais en essence très bonne. La bataille dans la guerre — c'est comme le paiement en espèces dans le commerce ; en réalité, elle se produit très rarement, mais tout tend vers elle, et finalement elle doit avoir lieu et décider de l'affaire ».

Clausewitz est parvenu à cette définition de la tactique et de la stratégie seulement six ans après avoir reconnu l'insuffisance de la définition mécaniste de Bülow, et quinze ans plus tard, il l'a complétée par la définition selon laquelle « la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens », que Lénine considérait comme « la base théorique » de la vision de l'importance de chaque guerre donnée (Lénine, t. XVIII, p. 197).

Une analyse spéciale de la première partie de l'œuvre de Clausewitz nous semble nécessaire, car l'année 1812 constitue le tournant de la vie de ce grand théoricien. Avant son émigration en Russie, Clausewitz était principalement un homme d'action, animé d'un nationalisme passionné, aveuglé par sa haine pour la France napoléonienne et tourné dos à la philosophie. Il se libéra de tous ces défauts pendant la période relativement calme de son service en Russie, et dans la seconde moitié de sa vie il devint un homme complètement différent — un philosophe enfermé dans son cabinet, devenu fondamentalement étranger à la Prusse réactionnaire, bien qu'influencé par la réaction européenne de cette époque.

Ces transformations et la croissance théorique de Clausewitz nécessitent d'éclairer la question essentielle de l'influence de Hegel sur l'œuvre de Clausewitz. Lénine (t. XVIII, p. 249) désigne Clausewitz comme « l'un des grands écrivains sur les questions d'histoire militaire, dont les idées ont été fécondées par Hegel ».

Clausewitz n'a jamais rencontré Hegel et, autant qu'on le sait, ne mentionne jamais son nom dans aucune correspondance. Cependant, dès le début de son œuvre, Clausewitz fut fortement influencé par les idées de Hegel.

Hegel a commencé son travail philosophique en tant que maître de conférence à la chaire de Schelling, son ami et camarade de l'école. Au cours de ces premières années, il existait une grande proximité d'idées entre Hegel et Schelling. L'ouvrage composé par Clausewitz en 1810-1811, « Manuel d'enseignement de la tactique », se caractérise par une application extrêmement large du concept de polarisation, spécialement choisi par Schelling. Les formations de combat profondes et subtiles sont étudiées par Clausewitz du point de vue de la polarité entre l'utilisation successive et simultanée des forces. La terminologie de Clausewitz comprend des points d'indifférence (synthèse) et de différence. La polarité (division) est empruntée à la philosophie de la nature de Schelling de cette période, lorsqu'il travaillait avec Hegel.

Mais il existe également des preuves de l'influence directe de Hegel sur Clausewitz pendant cette période précoce. Voici un extrait d'une lettre de Clausewitz à Marie datée du 5 octobre 1807.

« Dans chaque établissement humain, dès sa genèse, un principe qui le nie est déjà inclus. Tout est éphémère, destiné à la destruction. Les meilleures lois et religions ne peuvent exister éternellement. L'influence bienfaisante du bien sur la société humaine reste toujours la même, mais cet esprit universel dans son ampleur ne permet pas de s'enchaîner dans les limites étroites du code civil et, après plus ou moins d'années, en brise l'enveloppe dès que le cours du temps efface, emporte ou réorganise l'environnement sur lequel il avait été construit... Les prêtres de l'art peuvent travailler avec une conscience apaisée et élevée, sachant que leurs objectifs dépassent de loin les conventions du temps et se perdent dans l'éternité et l'infini... L'homme d'État, au contraire, doit rester dans des limites étroites, dans lesquelles il ne peut poser que les fondations de l'édifice (politique). Il doit prudemment étendre la clôture dans le temps et l'espace et donner à sa création une mesure modeste, limitée par lui-même, de durée et de perfection. Partout, il doit différencier, diviser, subdiviser, choisir et exclure, et ainsi s'introduire audacieusement dans l'unité sacrée, qui constitue la seule partie reconnue des hauteurs de notre raison et des fins de la création, sans savoir, par

là, s'il sert bien ou mal cet objectif... Et quiconque, dans le monde politique (que je conçois toujours comme l'opposé du poétique), méprise ces aspects et veut s'élever aux hauteurs poétiques, découvrira une incompréhension totale de l'histoire et n'atteindra absolument pas son but. Le monde le qualifiera de fantaisiste...»

Quel est ce sol meuble, facilement érodable, dans lequel chaque homme politique doit poser les fondations de son édifice, le commencement de la négation inscrit dans toutes les institutions humaines, le flux du temps qui tout emporte et qui ne permet pas de se contraindre à des cadres rigides, et qui explose tout l'esprit pacifique ? Ce sont en effet les bases les plus authentiques de la dialectique idéaliste de Hegel. Cette lettre est sans aucun doute dictée par la célèbre introduction à la « Phénoménologie de l'esprit », dont l'impression fut achevée le 1er mai 1807, lorsque Hegel envoya un exemplaire à son ami Schelling de Iéna à Munich.

Certains mots de Hegel dans la « Phénoménologie de l'esprit », par exemple « la séparation du métal pur de la scorie », appliqués au domaine du travail intellectuel, se retrouvent également dans l'introduction à l'ouvrage majeur de Clausewitz. Ces termes bien connus des contemporains compensent chez Clausewitz l'absence de références aux sources.

Mais nous ne pouvons pas rejeter catégoriquement et complètement la théorie de la coïncidence fortuite des pensées de Clausewitz et de Hegel, comme deux compagnons de route. Les notes historiques faites par Clausewitz en 1803-1805, après la lecture des travaux de Mallet du Pan, Robertson, Ancillon, Johann von Müller — des historiens allemands de cette époque — sur Richelieu, sur Machiavel, sur la fragmentation de l'Italie et de l'Allemagne, sur la formation des États européens, sur Gustave-Adolphe — cela rappelle goutte pour goutte le travail de Hegel de 1802 « La Constitution allemande », écrit apparemment sous l'influence des mêmes travaux historiques. Ces œuvres de Clausewitz et de Hegel, reflétant principalement le désir d'unifier l'Allemagne, n'ont été publiées que de nombreuses années après la mort des deux auteurs. L'esprit de Clausewitz était sans aucun doute apparenté à celui de Hegel.

Ainsi, le jeune Clausewitz était déjà familier avec la philosophie de Schelling et de Hegel et possédait une grande culture philosophique.

À l'époque où Clausewitz était directeur de l'école militaire générale, le capitaine Grichsheim était l'un des auditeurs les plus assidus des cours de philosophie de Hegel à l'Université de Berlin pendant les années 1824-1826. Les notes que tenait Grichsheim se sont révélées si complètes, claires et exhaustives qu'elles sont devenues l'une des sources importantes pour les éditions ultérieures des travaux de Hegel. Grichsheim et Clausewitz ne pouvaient pas ne pas se rencontrer et se renaient à peine de discuter des principales questions de la philosophie de Hegel. Ainsi, au milieu des années vingt, Hegel, dont la philosophie régnait à Berlin, semblait frapper à la porte de Clausewitz, et il est impossible d'imaginer que Clausewitz n'ait pas pris connaissance de ses travaux les plus importants.

Si ses premiers travaux sont relativement peu imprégnés de dialectique, cela s'explique avant tout par la méfiance avec laquelle Clausewitz considérait à cette époque toute la philosophie allemande, afin de ne pas diminuer l'attention accordée au moment présent.

La moindre profondeur du premier ouvrage théorique complet de Clausewitz, « Les Principes essentiels de la guerre », fut précisément la qualité qui assura à ce travail une large diffusion tant en Allemagne qu'à l'étranger. Depuis un siècle, la familiarité avec Clausewitz en tant que théoricien militaire génial est, dans toutes les armées, un signe de bon goût. Mais parmi une centaine d'admirateurs de Clausewitz, à peine un seul a lu son ouvrage majeur, tandis que quatre-vingt-dix-neuf se contentaient, grâce à la brièveté et à la simplicité de l'exposition, d'un ouvrage plus ancien — « Les Principes essentiels de la guerre », qui constitue un complément au cours de conférences données au prince héritier.

Parmi les idées principales des « Principes fondamentaux », il faut souligner le rôle du sentiment (et non du devoir kantien) dans la prise de décisions majeures : « il est nécessaire

qu'un certain sentiment anime les grandes forces du chef — que ce soit l'ambition de César, la haine de l'ennemi de Hannibal, la détermination fière de Frédéric II à mourir avec gloire ».

La distinction entre la défense et l'attaque chez Clausewitz se fait à travers la tactique, la stratégie et la politique. Lénine a souligné (« La guerre défensive en politique et en stratégie... «Correct») la définition de Clausewitz de la guerre défensive comme celle menée pour protéger son indépendance, et la stratégie de guerre défensive comme celle d'une campagne conduite dans les limites d'un théâtre de guerre préalablement préparé, quel que soit le caractère — défensif ou offensif — des batailles. Alors que de mauvaises traductions entravaient la diffusion de son ouvrage fondamental à l'étranger, les « Principes essentiels » plus accessibles furent traduits en russe par Dragomirov. La traduction de Dragomirov, avec ses commentaires, fut ensuite traduite du russe en français et connut une large diffusion dans l'armée française. Ce travail de Clausewitz fut incorporé dans la traduction russe de son œuvre « De la guerre ». Ici, nous rencontrons également l'idée que la défense stratégique est plus forte que l'attaque. Cette idée, née dans les conditions particulières de la défaite de la Prusse, sous l'influence de l'étude des chances de succès dans l'affrontement imminent de Napoléon avec la Russie, fut rejetée par toute une série d'adeptes allemands de Clausewitz — Bernhardt, Scherff, Blume, Falkenhausen, et en France — par Foch, qui ne comprenaient pas la dialectique de Clausewitz dans l'analyse du rapport entre attaque et défense en stratégie, dans un contexte politique et stratégique donné.

Dès la première période de sa création, Clausewitz a développé le concept de friction — un terme que Bismarck a par la suite beaucoup aimé utiliser. Par friction, Clausewitz entendait l'ensemble des difficultés imprévues qui distinguent la véritable guerre des manœuvres menées sur des plans, la pratique réelle de la représentation en cabinet. La friction réduit tous les succès sur le champ de bataille, et l'homme se retrouve loin de l'objectif fixé.

À la guerre, tout est simple, mais cette simplicité, en raison du frottement et des actions dans un environnement contradictoire, présente de grandes difficultés. La prise en compte du frottement témoigne du réalisme de Clausewitz, de sa compréhension des conditions concrètes du véritable combat, de son effort pour ne pas se détacher de la vie et pour ne pas créer une théorie « de bureau ».

«Les Principes fondamentaux» ont été terminés par Clausewitz sur la route de Vilnius, en allant rejoindre l'armée russe. Les pensées sur la lutte de l'armée russe contre l'invasion de Napoléon commencent déjà à ce moment-là à chasser dans l'esprit de Clausewitz l'idée obsessionnelle d'un plan de lutte désespérée de la petite Prusse contre des forces françaises dix fois supérieures. Par conséquent, par le contenu, elles représentent la combinaison des deux plans : le russe — un retrait profond avec des actions sur les communications, et le prussien — un risque désespéré : « il faut souvent entreprendre quelque chose sans tenir compte de la probabilité de succès, précisément quand il n'y a rien de mieux à faire ».

À cette époque, Clausewitz travaillait également sur l'histoire militaire. Dans l'édition posthume de ses œuvres (t. IX) sont incluses les « Remarques sur les campagnes de Gustave-Adolphe en 1630-1632 ». De plus, dans l'archive familiale se conserve le manuscrit « Regards sur l'histoire de la guerre de Trente Ans », et dans les papiers et lettres de Clausewitz se trouvent dispersées de nombreuses notes historiques.

Le plus grand réalisme de Clausewitz s'est manifesté dans sa critique des théories existantes de l'art militaire. L'ignorance totale des facteurs moraux et la couverture incomplète des questions de l'art militaire, le refus ou l'incompréhension du lien entre la guerre et la politique ont conduit avant Clausewitz à la création de systèmes unilatéraux, qui divergeaient de la guerre réelle à l'époque révolutionnaire, lorsque celle-ci, entre les mains d'un grand commandant comme Napoléon, atteignait une tension extrême. La divergence d'un système logiquement construit par rapport à la réalité historique était parfois expliquée par les théoriciens par le fait que le génie se place au-dessus des règles. « Tout ce qui s'avérerait inaccessible à la sagesse limitée de l'étude unilatérale se situait au-delà de la clôture de la

science et représentait le domaine du génie, supposément élevé au-dessus des règles générales. » Chez Clausewitz, dès 1811, s'écriait : « Le génie, excellences, ne fonctionne jamais contre les règles. » La théorie ne peut rien faire de mieux que de révéler de quelle manière et sous quelles conditions les règles du génie se sont élaborées. Mais pour cela, elle doit acquérir une telle largeur et profondeur que les théoriciens n'avaient même pas rêvé.

Habituellement, les écrivains militaires, comme par exemple Bülow, n'hésitaient pas à affirmer que même les généraux ayant vécu des siècles plus tôt, comme Gustav-Adolphe, agissaient selon son système et suivaient les vérités éternelles qu'il avait énoncées, Bülow. Clausewitz, au contraire, avançait la position selon laquelle les différentes grandes guerres représentent chacune une époque particulière de l'art militaire, nécessitant une approche individuelle. En raison des différences entre les pays et les peuples, des mœurs et des méthodes, de la situation politique et de « l'esprit des peuples », il serait erroné d'aborder les différentes époques avec une mesure de jugement unique. Mener des guerres sous l'ancien régime, si différent des méthodes de Napoléon, n'était ni mauvais ni erroné, comme beaucoup cherchent à le présenter, mais portait l'empreinte de son temps et reposait sur des bases réelles.

Clausewitz ne comprenait pas encore que l'art militaire dépend des conditions économiques de l'époque. Il se représentait l'évolution de l'art militaire de la manière suivante : la nature immuable de l'homme et la spécificité des moyens utilisés dans la guerre constituent la partie constante de l'art militaire, tandis que les particularités de l'époque représentent la variable : « Comme un gaz extrêmement volatil, qu'il est impossible d'imaginer à l'état pur car il se combine facilement avec d'autres substances, ainsi les lois de l'art militaire se combinent instantanément avec les circonstances avec lesquelles elles entrent en le moindre contact ». La représentation vague que Clausewitz avait des forces motrices du développement de l'art militaire ne diminue en rien ses mérites en tant qu'élève de Scharnhorst, dans la révélation de la régularité historique de ce développement et sa prise en compte lors de la présentation critique de l'histoire militaire.

Le plus grand danger pour Clausewitz, en tant que théoricien fortement impressionné par les campagnes napoléoniennes, était la transformation en dogme des méthodes appliquées par Napoléon. Clausewitz a partiellement, sinon complètement, évité ce danger en étudiant soigneusement l'histoire militaire des époques précédentes. Bien sûr, cela a également contribué à une compréhension plus profonde des guerres napoléoniennes, car l'homme apprend en distinguant. Clausewitz lui-même justifiait ainsi la nécessité d'étudier les époques passées : « Celui qui se perd exclusivement dans les vues de son époque tend à considérer le plus récent comme toujours le meilleur, et les réalisations exceptionnelles lui deviennent inaccessibles. » Sans étude de l'histoire, nous perdons la capacité d'apporter une contribution nouvelle à l'art militaire, telle est la pensée de Clausewitz.

Le rôle de la personnalité n'est jamais négligé par Clausewitz.

Mais il ne comprend pas qu'une grande personnalité est le produit d'une certaine époque historique, et non quelque chose de fortuit. Ainsi, la mort de Gustave-Adolphe amène Clausewitz à remarquer que ce qui était encore plus important que sa personnalité, c'était la perception de son génie par ses contemporains : « Il menait une affaire qui dépassait largement ses capacités, comme un marchand gérant d'importantes opérations à crédit. À la mort de Gustave-Adolphe, ce crédit prit fin, et bien que tout restât apparemment comme avant, le fonctionnement de toute la machine s'arrêta soudain ».

Clausewitz se plongeait dans le passé non pas pour fuir la modernité, mais pour mieux comprendre les problèmes contemporains. « Nous sommes très éloignés de l'idée que la guerre de Trente Ans a duré si longtemps parce que les généraux ne savaient pas comment la terminer. Au contraire, nous sommes convaincus que les guerres contemporaines prennent fin si rapidement parce qu'il manque le courage de se défendre jusqu'à l'extrême limite ».

Une caractéristique des guerres les plus récentes, c'est-à-dire de l'époque des guerres de libération nationale, selon Clausewitz, était le rôle croissant des masses, diminuant l'importance des individus. À l'avenir, seules des guerres nationales seront possibles. « Ce n'est pas le roi qui combat le roi, et une armée qui se bat contre une autre armée, mais un peuple contre un autre peuple. » « La domination appartiendra à une cause commune, et le talent, la force, la grandeur d'un individu se briseront comme une frêle barque dans les vagues déchaînées de la mer. » La diminution de l'importance de l'individu a été nécessaire à Clausewitz en tant qu'adversaire de Napoléon : il était impossible d'opposer un commandant équivalent à Napoléon en Allemagne. Bien sûr, cette opposition métaphysique entre l'individu et les masses est erronée. Avec le rôle croissant des masses, l'importance du commandant n'est pas diminuée. Selon la définition d'Engels, « le mérite de Napoléon qui marque l'époque dans l'art militaire réside dans le fait que pour des armées déjà colossales, il a trouvé la seule application stratégique et tactique correcte ».

Clausewitz accordait une grande attention, dans ses notes historiques, à la question des alliés dans la guerre de coalition. Clausewitz avait une vision tout à fait réaliste : pour lutter contre la puissance de Napoléon, qui surpassait chaque ennemi isolément, il n'existait aucune autre possibilité que de conclure des alliances. Ce n'est pas l'échec des coalitions dans les guerres contre Frédéric II, la Révolution française et Napoléon qui a créé dans l'opinion publique européenne un regard très pessimiste sur toutes les alliances en général. Scharnhorst pensait que la nature de toute alliance comporte la possibilité de nuire aux intérêts communs et de privilégier des intérêts égoïstes. Mais la loi de la conservation oblige aussi à recourir à des armes douteuses. Il suffit simplement de prendre fermement en compte et de ne pas perdre de vue les qualités positives et négatives des alliances et de les utiliser en conséquence. Certes, il existe des alliances dans lesquelles l'un des participants pense autant à affaiblir l'ennemi qu'à soutenir son allié. Mais néanmoins, les Pays-Bas, les États italiens et allemands, comme le montre l'histoire, n'ont pu défendre leur indépendance face aux agressions de la France qu'avec l'aide d'alliances.

Habituellement, les références à Frédéric II de Prusse visaient à flatter la fierté nationale en soulignant ses victoires et sa lutte héroïque. Clausewitz, en revanche, le présente comme un exemple de conquérant soumis à l'ordre de la coalition : « La conséquence de sa lutte contre la coalition fut qu'après avoir remporté des victoires, il dut, impuissant, tendre la jambe. Il perdit pour la vie le goût d'user des armes pour des conquêtes. Il est difficile d'admettre que sans la guerre de Sept Ans, Frédéric II aurait permis à son armée victorieuse de rester inactive pendant trente ans. La Silésie resta à lui, mais dans cette lutte il perdit le courage audacieux de continuer à étendre ses possessions au détriment de l'Autriche ». À ces excursions historiques de Clausewitz, qui manquent d'une profonde caractérisation historique de l'époque, on ne peut pas nier un examen lucide du rapport des forces et des conditions de lutte.

Il convient de préférer les travaux historiques et les notes de Clausewitz à ses premiers travaux, qui manquaient encore d'équilibre et de profondeur philosophique et qui portent l'empreinte du chauvinisme prussien. Il faut en même temps tenir compte d'une formation plus efficace en histoire militaire que Clausewitz a reçue de Scharnhorst, de sa certaine collaboration avec Maria Brühl sur des questions historiques, ainsi que des exigences plus importantes de maturité de pensée posées par la refonte fondamentale de la théorie de l'art militaire à laquelle il s'est consacré.

Émigration

Bien que Napoléon fût au sommet de sa gloire et que le roi de Prusse se soumettait de plus en plus docilement à sa politique, le cercle des réformateurs ne perdait pas espoir. Les succès de l'insurrection populaire en Espagne poussaient Gneisenau et Clausewitz à élaborer un plan de guerre contre Napoléon, dans lequel le centre de gravité était transféré à l'insurrection populaire.

L'armée prussienne, réduite à 42 000 hommes à la demande de Napoléon, pouvait, par divers stratagèmes — en accumulant des soldats formés ayant servi seulement 5 à 6 mois dans l'armée et en effectuant de nouvelles levées — atteindre 150 000 hommes ; toutefois, une partie de l'infanterie ne pouvait être armée que de piques et de faux. Cette armée pouvait défendre avec acharnement 8 forteresses prussiennes et 4 camps fortifiés en attendant l'aide de l'Angleterre et de la Russie. À l'approche de l'armée russe, l'armée prussienne avait la possibilité de se joindre à elle avec 80 000 bons soldats.

Le principal atout du plan était l'assaut terrestre de 500 000 hommes, dont la disposition avait été élaborée par Clausewitz. Dans toutes les localités occupées par les Français, tous les fonctionnaires civils, sous peine de mort, devaient cesser d'exercer leurs fonctions, et la zone d'occupation française devait devenir le théâtre d'un soulèvement. Toutes les personnes capables de porter des armes étaient armées de fusils de chasse, de piques ou de ko sami. Deux ou trois communautés se sont regroupées pour former une compagnie qui a élu ses commandants. La discipline devait être maintenue par des mesures draconiennes. Les paysans se rassemblèrent au son des cloches et empêchèrent la collecte des fonds locaux, attaquèrent les transports ennemis, exterminèrent tous les soldats qui s'étaient séparés de l'armée ennemie, aidèrent au ravitaillement de leurs troupes et terrorisèrent tous ceux qui, sous la menace des Français, leur apporteraient la moindre aide. De l'avis de Clausewitz, l'ennemi se tournera sans aucun doute vers les mêmes exécutions. Le Landsturm a dû répondre à la cruauté par la même cruauté implacable.

En 1813, après le début de la guerre de libération, le règlement sur la landsturm, sous la pression de Scharnhorst, Gneisenau et Clausewitz, fut promulgué par un décret royal. Il rencontra une résistance farouche de toutes les classes aisées de la population. La perspective de l'anarchie et des répressions françaises, qui devaient d'abord s'abattre sur les riches, déplut vivement à ces derniers. Pour certains, la landsturm apparaissait comme un retour à la barbarie d'Attila, pour d'autres, comme un jacobinisme révolutionnaire. À ce sujet, Gneisenau échangea le dernier défi en duel avec l'assistant du chancelier, Scharnweber.

Clausewitz contestait ainsi les objections des personnes des classes privilégiées qui réclamaient des exemptions pour elles-mêmes : « Si des exceptions sont permises, il est plus utile de libérer du service dans la Landsturm un seul cordonnier que dix fonctionnaires... Que valent les injustices et les préjudices qui seront causés dans une zone occupée par l'ennemi en comparaison du salut de l'État ? »

Comme les affaires de la Prusse en 1813 ne se passaient pas mal, il n'a pas été nécessaire de recourir à ce moyen extrême, et le landsturm de Clausewitz, conçu sur le modèle de la Vendée et n'ayant rien à voir avec le véritable landsturm régulier des époques ultérieures, a été presque jamais mis en œuvre.

En 1811, lorsque l'inévitabilité d'un prochain affrontement entre la France et la Russie fut définitivement claire, il devint évident pour le roi de Prusse qu'il était impossible de rester neutre dans la guerre à venir. Il fallait choisir entre s'allier avec l'un ou l'autre adversaire. Au début, le roi pencha du côté de la Russie. Gneisenau fut de nouveau appelé dans l'armée prussienne. Les préparatifs militaires commencèrent. Gneisenau présenta un plan de guerre qu'il avait élaboré conjointement avec Clausewitz, incluant un soulèvement populaire à

l'arrière des Français. Clausewitz encouragea vivement Gneisenau lui-même : « Je ne surestime pas vos talents... Je me trompe rarement sur les hommes... Croyez-moi. Dans l'armée, en dehors de vous, personne ne jouit d'une confiance générale. » Cependant, Clausewitz tenta de tempérer son enthousiasme : « Les Allemands ont trop tendance à considérer toute idée audacieuse comme des paroles en l'air et un manque de discipline dans le jugement. » Néanmoins, Gneisenau ajouta beaucoup de traits saisissants dans l'organisation du soulèvement populaire. Le clergé, dans les églises, devait commencer à prêcher contre la soumission à la France, en s'inspirant du thème de la guerre des Maccabées contre Rome. Le roi, dont Clausewitz avait compris la psychologie, imposa une résolution piquante : « Comme la poésie — c'est bien ».

Dans sa réponse, Gneisenau a vivement souligné que la fidélité au roi n'était pas plus importante que la poésie.

Le faible Frédéric-Guillaume III attendait la décision d'une alternative difficile qui se présentait à lui et a envoyé Scharnhorst sous un faux nom pour sonder Saint-Petersbourg et Vienne. Alexandre Ier a répondu qu'il voyait la possibilité de soutenir la Prusse uniquement sur la rive droite de l'Oder. La province de Brandebourg et sa capitale, Berlin, devront être temporairement sacrifiées. Scharnhorst rapportait que la préparation à la guerre en Russie avançait lentement. Les troupes étaient encore en grande partie incomplètes. Il fallait en outre prendre en compte les défauts de la tactique russe : la préférence pour des formations denses, le manque d'art dans le choix des positions, la mauvaise utilisation du terrain, la tendance des unités à agir isolément au combat et l'inaction après une victoire obtenue.

Des nouvelles encore moins rassurantes furent apportées par Scharnhorst de Vienne. L'ambassadeur autrichien à Berlin, le magnat hongrois Stephan Zichy, avertit Metternich que le chef d'une secte dangereuse, le Tugenbund — Scharnhorst — se rendait auprès de lui en tant que représentant prussien. Or, Metternich, comme on le sait, craignait beaucoup plus les organisations clandestines et les mouvements populaires que la domination de Napoléon. Metternich répondit avec horreur à Zichy de retarder le voyage de Scharnhorst, car une rencontre avec lui pourrait le compromettre aux yeux de Napoléon. « Le choix de Scharnhorst prouve que le chancelier prussien Hardenberg est lui aussi pris dans les filets de cette secte ». Bien que Scharnhorst ait obtenu des entretiens personnels avec Metternich, il dut se rendre à l'évidence qu'il ne fallait guère compter sur l'Autriche.

Mais le roi a également dû hésiter entre l'enthousiasme des masses populaires et l'égoïsme froid des classes dirigeantes. Concernant la suppression, sur l'insistance de Stein et de Scharnhorst, des privilèges féodaux des propriétaires fonciers, le réactionnaire, junker de Prusse orientale, le général Yorck, a déclaré d'une manière très impressionnante au roi : « Vous avez anéanti nos droits historiques d'un seul coup de plume. Mais dans ce cas, sur quoi vos droits royaux se fondent-ils réellement ? »

En fin de compte, Frédéric-Guillaume III fit un tournant brusque vers Napoléon. Blücher fut relevé de son commandement, et à temps. Ompteda, chargé officieux de l'Angleterre, avec laquelle la Prusse, en tant que membre du bloc continental, n'entretenait aucune relation officielle, s'adressa à Gneisenau et Scharnhorst avec la question suivante : ne serait-il pas possible, par une action de la base, de contraindre la Prusse à entrer en guerre ? L'armée prussienne peut-elle, de manière autonome, déclencher des actions militaires pour arracher la décision des mains du roi, comme le disait Gneisenau lors de ses conversations en Angleterre ? Après réflexion, Scharnhorst et Gneisenau donnèrent une réponse négative. Le renversement auquel Ompteda pensait était possible en 1809. Il aurait même pu être réalisé à l'été 1811. Mais maintenant, leur parti avait perdu la direction directe du ministère de la guerre, et Blücher a été écarté, à qui cette affaire incombait en grande partie. Le commandement de l'armée dans les postes à responsabilité se trouve entre les mains de généraux d'orientation française, ennemis de la réforme — Gravert, Yorck, Borschtel. Il y a

beaucoup d'officiers indifférents, et il y en a aussi qui ne dédaignent pas se venger des Russes pour le soutien insuffisant en 1807.

Si la révolte de l'armée prussienne s'avérait impossible, Ompteda et le parti de la réforme ne restaient pas pour autant les bras croisés. En plus de créer une organisation souterraine largement étendue, destinée à apporter de l'aide aux déserteurs de l'armée napoléonienne sur le territoire prussien, leur tâche consistait à freiner le ravitaillement de l'armée vers l'est, à maintenir des liens avec la Russie et à mener une propagande antifrançaise dans la partie allemande. La question de la possibilité de poursuivre le service dans l'armée prussienne se posait pour les membres du parti de la réforme, farouches opposants au travail sur deux fronts. « Le monde se divise en deux parties : ceux qui, de bonne volonté ou sous la contrainte, servent les ambitieux desseins de Bonaparte, et ceux qui combattent contre eux. Ce ne sont pas les terres ni les frontières qui nous séparent, mais les principes », déclara Gneisenau, et il fut le premier à démissionner.

Le roi de Prusse était très heureux de se débarrasser du patriote qui ne lui était pas sympathique et qui compromettait l'armée. Le licenciement suivit immédiatement. Cependant, le roi de Prusse hypocrite, qui avait maintenu tout au long de l'année 1812 à Saint-Pétersbourg son agent auprès d'Alexandre Ier, le colonel von Scheller, officiellement à la retraite, se souvint de la popularité de Gneisenau et « jugea bon » d'ordonner au chancelier de continuer, de manière strictement confidentielle, à verser le salaire de Gneisenau et de lui accorder des avantages pour une propriété menacée de vente aux enchères.

Après avoir obtenu un congé illimité, Scharnhorst se retira de Berlin en Silésie pour éviter d'être capturé par les troupes françaises qui marchaient vers la Russie. Vingt des officiers prussiens les plus principaux et éminents, parmi lesquels se trouvait Clausewitz, démissionnèrent, passèrent au service de la Russie et lièrent temporairement leur destin à la Russie impériale.

Ompteda et le prince russe Livens ont proposé leurs services aux officiers prussiens désireux de passer dans l'armée russe pour continuer la lutte contre Napoléon : passeports, argent pour le déplacement, brevet pour le grade correspondant dans l'armée russe. Le major Clausewitz, qui recevait en Prusse 1300 thalers avant même de soumettre sa demande de démission, a reçu une promotion. Il avait déjà dans sa poche un brevet de lieutenant-colonel au service russe, avec un salaire de 1900 thalers.

Le roi de Prusse n'avait rien contre la démission des officiers prussiens les plus fervents. Mais l'apparition de ces officiers dans l'armée russe, leur participation à la lutte contre le corps prussien, intégré à l'armée de Napoléon, leurs actions visant à désorganiser ce corps, devaient bien sûr provoquer le mécontentement du roi de Prusse. On pouvait s'attendre à ce que le chemin de retour en Prusse leur soit définitivement fermé, et que toutes les autorités officielles les traitent comme des traîtres à la patrie. Et, en effet, le roi de Prusse non seulement cherchait à se faire valoir auprès de Napoléon, mais il se vengeait aussi d'un affront personnel qu'il percevait dans la violation de la fidélité féodale, en édictant le 2 juin 1812 un décret contre les émigrés prussiens ayant pris du service dans l'armée russe : un procès grandiose était prévu, tous les biens des émigrés étaient confisqués, ils étaient privés de leurs fonctions et de leurs décorations, et dans des circonstances aggravantes, ils risquaient la peine de mort.

Prévoyant cela, Clausewitz proposa, avant son départ, de rédiger et de diffuser un programme du parti des réformes et écrivit trois déclarations approuvées par Gneisenau. La première déclaration expose le point de vue politique fondamental, la deuxième présente des considérations politico-économiques indiquant que la Prusse devait se ranger du côté de la Russie, la troisième expose le plan de guerre de 1811 de Clausewitz et Gneisenau, démontrant la possibilité de résister à Napoléon. Le parti des réformes devint un parti militaire.

La première déclaration contenait une « promesse patriotique » du parti militaire.

«Je confie ces feuilles légères à l'autel sacré de l'histoire avec la ferme conviction que, lorsque la tempête du temps sera passée, un prêtre digne de ce temple les incorporera soigneusement aux chroniques des épreuves de la vie des peuples. Lorsque le jugement des générations viendra, que soient écartés de la sentence d'accusation ceux qui ont courageusement résisté au flot de la corruption et ont fidèlement, comme un trésor sacré, conservé dans leur cœur le sens du devoir.»

«Je renonce : à l'espoir léger d'être sauvé par la main du hasard ;
des attentes incertaines dans l'avenir, que la stupidité ne veut pas défaire ;
d'adoucir la colère du tyran en déposant volontairement les armes par des calculs puérils, et de gagner sa confiance par l'adulation et la flatterie ;
de la fausse humilité et de la dépression spirituelle ;
d'une méfiance déraisonnable à l'égard des pouvoirs que Dieu nous a donnés ;
de l'oubli pécheur de tous les devoirs relatifs au bien commun ;
du sacrifice honteux de tout l'honneur de l'État et du peuple, de toute dignité personnelle et humaine.

Je crois et j'admets que les gens ne peuvent rien lire de plus élevé que la dignité et la liberté de leur existence ;

qu'il doit les protéger jusqu'à la dernière goutte de sang ;
qu'il n'y a plus de devoir sacré et de loi supérieure pour lui ;
que la tache honteuse de la soumission lâche ne pourra jamais être effacée ;
que cette goutte de poison dans le sang du peuple passe dans le sang et sape la force des générations suivantes ;

que l'honneur ne peut être perdu qu'une seule fois ;
que l'honneur du roi et du gouvernement est inséparable du peuple et qu'il est le seul visage de la nation ;

que le peuple, dans la plupart des cas, est invincible dans la grande lutte pour sa liberté ;

que même la destruction de cette liberté dans une lutte sanglante et honorable assure la renaissance du peuple et sera le germe de la vie, qui donnera les puissantes racines d'un nouvel arbre.

Je déclare et témoigne devant mes contemporains et la postérité que je considère la chose la plus fatale à laquelle l'horreur et la peur puissent conduire, une fausse sagesse qui cherche à éviter le danger, et que je considérerai le désespoir le plus sauvage comme plus raisonnable si nous ne sommes pas destinés à affronter courageusement le danger, c'est-à-dire avec calme et fermeté résolution et conscience claire ;

que, dans la frénésie de la peur de nos jours, je n'oublie pas les exemples de précaution de l'ancien et du nouveau, les sages leçons de siècles entiers et les nobles peuples de personnages célèbres, et que je ne change pas l'histoire du monde en une feuille de faux journal ;

que je me sens pur de toute pensée égoïste et que je suis prêt à confesser toutes mes pensées et tous mes sentiments en fronçant les sourcils devant mes concitoyens, et que je serai heureux de trouver une mort glorieuse dans la lutte majestueuse pour la liberté et la dignité de ma patrie !

Cette foi, la mienne et celle de mes semblables, mérite-t-elle le mépris et la moquerie de mes concitoyens ?

La décision sera prise par la postérité ! »

Les considérations économiques du parti dans la deuxième déclaration ont été exposées de manière assez sobre et convaincante. Clausewitz décrivait la crise de l'économie prussienne et démontrait l'impossibilité d'en sortir sous la domination de Napoléon. La soumission à Napoléon ne sauverait en aucun cas la Prusse de la ruine, car la Prusse devra de toute façon prendre en charge 400 000 soldats que Napoléon rassemble sur la Vistule. La

première concession à Napoléon en entraînera d'autres, car il serait dommage de perdre la récompense pour ce qui a déjà été accompli. On ne peut pas dire que la Prusse n'avait pas d'argent pour se battre contre la France. La Révolution française ne nous donne-t-elle pas un exemple de lutte réussie d'un État dont les finances sont complètement désorganisées? De plus, on peut raisonnablement compter sur des subventions anglaises. L'idée principale était fortement soulignée : la décision doit découler de la nécessité de sauver la patrie et non de la facilité de mise en œuvre.

L'opinion publique déclarait les partisans de la guerre fous, dangereux révolutionnaires ou, à tout le moins, bavards et intrigants.

Mais les patriotes allemands n'étaient pas des enthousiastes fous. Dans la panique générale, ils proposaient en réalité un programme d'action sobre. Clausewitz terminait son appel par les mots de Frédéric II : « Bien sûr, j'aime la paix, les plaisirs de la société et les joies de la vie ; comme chaque homme dans ce monde, je veux être heureux, mais je refuse d'acheter ces biens au prix de la bassesse et du déshonneur ».

Pour la première fois, ces déclarations ont été publiées 157 ans plus tard, mais elles ont connu une certaine diffusion en Allemagne, et à en juger par l'attitude ultérieure du roi de Prusse envers Clausewitz, elles sont passées entre ses mains.

Pour Maria, l'émigration de son mari était un drame lourd. Le retour de Clausewitz en Prusse n'était envisageable qu'en cas de défaite totale de Napoléon, ce à quoi on n'osait encore espérer au début de 1812. L'avenir se dessinait pour Maria sous la forme d'un déménagement, dans un ou deux ans, vers une Russie lointaine et étrangère, une fois que son mari y serait installé. Clausewitz compromettait clairement sa carrière établie et devait tenter de reconstruire sa vie. Néanmoins, Maria ne fit aucune tentative pour retenir son mari bien-aimé et approuva sa décision sans verser une larme.

Il serait grandement erroné de penser que Clausewitz, après avoir rédigé ses déclarations, est parti en émigration dans un état déprimé. Jusqu'en 1812, sous l'influence du choc moral reçu en 1806 lors de la catastrophe de la Prusse, Clausewitz a assujéti sa pensée au service de l'État prussien, cultivant en lui une idéologie nationaliste, écartant les questions théoriques et philosophiques, et rétrécissant artificiellement ses intérêts.

Les œillères commençaient à tomber, et un calme s'installa à partir du moment où Clausewitz se rendit compte que le roi de Prusse s'était transformé en laquais de Napoléon. La Prusse était tombée au plus bas. Pire qu'on ne pouvait imaginer. Tout changement ne pouvait être que pour le mieux. Tous les comptes de Clausewitz avec la Prusse, qui refusait de résister à Napoléon et lui avait rendu ses forteresses, étaient réglés. Clausewitz émigra sérieusement et pour longtemps, si ce n'est pour toujours. En enlevant l'uniforme prussien, Clausewitz se sentit libre. Ses intérêts, totalement extérieurs à sa spécialité militaire, se réveillèrent ; des questions d'esthétique se posèrent à lui, et ses puissantes dispositions philosophiques naturelles reçurent un fort élan. Un moine qui enlève sa robe éprouve probablement un sentiment proche de ce que ressentait Clausewitz au printemps 1812.

En route pour la Russie, Clausewitz fit un détour pour dire au revoir et rendre visite à Scharnhorst en Silésie. Ce dernier partageait en grande partie les sentiments de Clausewitz. Scharnhorst résumait ses vues ainsi : « face aux circonstances établies, on peut tenter de réciter la prière du 'Notre Père', et si cela ne fonctionne pas, il ne reste plus qu'à croiser les bras sur la poitrine et attendre ». Les amis discutaient avec passion d'architecture. Ils ne parlaient pas de l'avenir. « Un général, le plus aimable de tous les hommes qui aient jamais existé, parlait avec chaleur et plaisir de ses impressions architecturales et des constructions anciennes », écrivait Clausewitz à Marie le 2 avril 1812.

Au service de la Russie

Clauzewitz partit pour la Russie le 2 mai 1812. Il choisit la route directe à travers la Prusse orientale via Graudenz, Gumbinnen et Tilsit. À Tauragé, il mit le pied sur le sol russe. Il fut reçu et accueilli par le colonel cosaque qui gardait la frontière. La femme en bonne santé et gracieuse du colonel, originaire de Novoherkassk, d'après Clauzewitz, ne savait que cuisiner, laver, nettoyer et donner naissance à des enfants. Bien que Clauzewitz ne comprît pas un mot de russe, les hôtes s'efforçaient de le divertir en parlant continuellement. Pour ne pas rester totalement passif face à cet accueil chaleureux, Clauzewitz montra aux hôtes un petit portrait de sa femme. Ils louèrent vivement la beauté de Maria, et lorsque Clauzewitz se prépara à continuer son voyage, la femme du colonel se leva et, devant son mari, à la grande surprise de Clauzewitz, l'embrassa « simplement » sur les deux joues. Ce n'est que plus tard que Clauzewitz dut se rendre compte qu'en Russie, tous les gens n'étaient pas aussi directs que les premiers cosaques qu'il avait rencontrés et qu'il entraînait dans une arène politique où il n'y aurait pas forcément de place pour lui.

Les biographes allemands et français de Clausewitz commettent une grave erreur en passant complètement sous silence les deux années que Clausewitz a passées au service russe. C'était presque la seule période de sa vie où il pouvait observer directement une grande guerre. Sa théorie stratégique s'est définitivement formée lors de la campagne de 1812. Son ouvrage majeur sur les questions fondamentales représente un traitement philosophique des principaux problèmes soulevés par cette guerre. À cet égard, nous sommes beaucoup mieux informés sur la participation de Clausewitz à la guerre de 1812 que sur ses activités dans d'autres actions militaires. Nous disposons surtout des mémoires de Clausewitz sur cette guerre, publiés dans le tome VII de l'édition posthume ; deux cents pages de ces mémoires, rédigées trois à quatre ans après les événements, présentent un immense intérêt. Leur traduction n'a jamais été publiée dans la Russie impériale, car elles contenaient des descriptions trop colorées des principaux acteurs.

En plus de ces mémoires, il existe une dizaine et demie de lettres de Clausewitz à Marie depuis le théâtre des opérations militaires et trois lettres à Gneisenau. Aussi étrange que cela puisse paraître, par le biais du renseignement russe, les lettres de Clausewitz arrivaient parfaitement à Berlin — la capitale de la Prusse en guerre avec la Russie — et il recevait les réponses de Marie qui ne nous étaient pas parvenues ; pendant toute la guerre, seulement trois lettres ont disparu de la correspondance de Clausewitz avec sa femme. Les lettres de Clausewitz sont rédigées dans un ton irréprochable pour un officier du service russe, excluant toute possibilité de divulguer un secret militaire.

Le 20 mai, Clausewitz arriva à Vilnius et séjourna dans une chambre où Gneisenau avait déjà logé. Ce dernier, évitant les régions où il pourrait être arrêté par les troupes françaises, était parti plus tôt, par un itinéraire détourné à travers l'Autriche. À Vilnius, Gneisenau recommanda vivement Clausewitz à Alexandre Ier, qui « avait rédigé des instructions pour les généraux afin d'extirper les faux principes qui s'étaient infiltrés dans l'art militaire grâce aux systématismes académiques ou à l'ignorance ou aux excès dans la discipline des sous-officiers ».

Au cours de longues conversations avec Alexandre Ier, Gneisenau, conscient de la préparation insuffisante de la Russie à la guerre, exprima son point de vue sur la méthode de conduite de la guerre à venir : toutes les campagnes de Napoléon étaient conçues pour une courte période. Prolonger la guerre, c'est vaincre Napoléon. Il est nécessaire de le priver de la possibilité de vivre par des moyens locaux, et pour cela de détruire impitoyablement les moulins, les étables et de voler le bétail pendant la retraite. Il serait très dangereux de s'enliser dans une entreprise sérieuse. Il faut rendre difficile l'approvisionnement de Napoléon et faire

traîner l'affaire jusqu'à la campagne d'hiver. Le retrait doit être organisé en liaison étroite avec l'ennemi. Dans tous les cas, les Français doivent être exterminés comme des bêtes sauvages. Nous devons organiser une guerre populaire et exercer toutes les forces physiques et morales.

L'entrée de la Prusse dans l'alliance avec Napoléon a suscité en Russie une méfiance envers les Allemands. Gneisenau, qui avait de l'expérience dans la conspiration, remarqua immédiatement la surveillance qui lui était imposée, en dépit de la bonne relation qu'il entretenait avec le tsar russe. L'impression générale de la Russie selon Gneisenau était peu réjouissante. Alexandre Ier ne consentait pas à l'organisation d'une guerre populaire par crainte d'un soulèvement des serfs. En Russie, on redoute également un recul profond. L'évaluation pessimiste de la situation intérieure explique l'existence du parti en faveur d'actions militaires offensives, pour lequel la force et les moyens étaient totalement insuffisants. Depuis 1807, peu de changements sont constatés en Russie. Dominant faiblesse, analphabétisme, folie et absence de tempérament. Le courage des troupes, la chance et la pauvreté du pays peuvent cependant conduire à un résultat heureux. Ainsi, Gneisenau informa le chancelier prussien Hardenberg des perspectives de la future guerre par une lettre codée ; cela témoigne que la surveillance de Gneisenau n'était pas injustifiée.

Quelqu'un qui ne connaissait pas le russe, comme Gneisenau, n'avait rien à faire dans l'armée russe. Alexandre I proposa à Gneisenau de passer au service russe, mais il ne pouvait pas occuper un poste à responsabilités, et il ne voulait pas être attaché à l'état-major principal. « Et il y a déjà beaucoup de gens qui se promènent ici sans faire grand-chose ».

Gneisenau est parti pour l'Angleterre via Riga et la Suède afin de demander de l'aide pour organiser une révolte en Allemagne occidentale. Clausewitz, resté dans l'armée russe, devait le tenir informé de l'évolution de la guerre par ses correspondances.

En général, les officiers allemands entrant au service russe disposaient d'une année pour apprendre à parler russe, et ce n'est qu'ensuite qu'ils recevaient leurs affectations. Clausewitz se mit activement à l'étude de la langue russe, mais il n'eut qu'un mois à sa disposition : il n'assimila que les phrases les plus élémentaires au moment du début de la guerre. Par sa tendance au pessimisme, Clausewitz pensait qu'il ne pourrait devenir utile aux Russes que si la guerre se prolongeait d'une année supplémentaire. Pour l'instant, il se présente seulement à lui une magnifique occasion d'observer et d'étudier la grande guerre.

Clausewitz ressentait très vivement sa fausse position lorsqu'il se trouvait en poste en tant que chef d'état-major de l'arrière-garde ou d'une division et n'avait pas la possibilité de lire ou d'écouter le rapport lui-même ; c'est pourquoi il s'éloignait de toutes les responsabilités. « Je suis sourd et muet. Il m'est impossible de me distinguer. Si seulement je pouvais mettre les pieds sur le sol allemand ».

Il regardait avec envie Tideman, son camarade de la première promotion de l'école de Sharngorst, qui avait été nommé à Riga chef d'état-major du corps d'Essens, où tout l'état-major travaillait en allemand, ou encore Lutsov, ce courageux bonhomme, qui avait quitté l'armée prussienne en 1809, combattu dans les rangs des Autrichiens, puis était passé en Espagne, avait été fait prisonnier là-bas, s'était échappé de France pour la Russie à travers toute l'Allemagne, s'était battu dans les rangs de la cavalerie russe et ensuite, grâce à quatre années de pratique variée, remplissait parfaitement sa fonction de chef d'état-major du corps de Dohtourov, malgré le fait qu'il connaisse presque aussi peu le russe que Clausewitz.

La renommée de Clausewitz en tant que théoricien éminent de la stratégie l'a conduit au début à une nomination très désagréable pour lui — celle de chef de cabinet (au singulier) auprès du général Pfuel. Pfuel avait rejoint le service russe dès 1806 et était conseiller militaire auprès d'Alexandre Ier.

Le tsar imaginait diriger la guerre de la manière suivante : chacune des deux armées aurait un état-major normal, il serait lui-même le commandant en chef, le rôle de l'état-major technique serait joué par sa suite, et Pfuel se présenterait à ses côtés comme une source de

sagesse stratégique abstraite. Pfuel et son assistant Wolzogen étaient également responsables du plan de guerre contre la Russie en 1812, approuvé par le tsar.

En 1811, sur ordre du tsar, Wolzogen effectua une reconnaissance de tout l'espace frontalier occidental et choisit, près de la ville de Drissa sur le Dvina occidental, un emplacement pour installer un camp fortifié. La 1^{re} armée devait se retirer de Vilna en direction des environs de Drissa, entraînant avec elle la masse principale de l'armée napoléonienne, tandis que la 2^e armée, venant de la région de Polésie, devait frapper les communications de Napoléon.

Le projet n'aurait pas été mauvais si les forces des troupes russes avaient seulement été légèrement inférieures à celles de Napoléon, comme l'avait supposé Alexandre I^{er} lorsqu'il confia la mission à Pfuel en 1811. Dans ce cas, un retrait d'une douzaine de passages depuis la frontière jusqu'à la Dvina occidentale aurait probablement déjà égalisé les forces des deux côtés. Mais la préparation à la guerre de la Russie tsariste avait pris du retard en raison de causes si justement indiquées par Gneisenau, ainsi que du retard de la conclusion de la paix avec la Turquie, et la 1^{re} armée russe ne comptait que 90 000 hommes, tandis que la 2^e en comptait 50 000 ; en outre, il y avait 10 000 cosaques. Napoléon avait quant à lui déployé à la frontière une supériorité triple — 450 000, bien plus que ce qu'Alexandre avait prévu. Ce n'est qu'après deux mois que les forces russes pouvaient atteindre 330 000 hommes. Dans ces conditions, on ne pouvait espérer égaler les forces qu'à travers un recul très profond, de mille kilomètres, et se retenir à la Drissa signifiait condamner l'armée.

La première mission de Clausewitz était de visiter le camp de Drissa et de rendre compte au tsar des progrès des travaux de fortification. Sur les 7 ponts qui devaient être construits sur la Dvina, Clausewitz n'en trouva aucun. Sur la rive droite de la Dvina, il n'y avait aucune fortification. Le terrain semblait très désavantageux. Les fortifications en terre du tête-de-pont étaient érigées, mais aucun obstacle artificiel ne les précédait. La préparation principale consistait en des hangars où étaient stockées de grandes quantités de farine de seigle.

Clausewitz s'aperçut immédiatement du caractère désastreux du plan de Pflug. Partant de Vilnius le 23 juin, il rencontra en revenant le quartier général en retraite le 28 juin à Swentziany. Clausewitz souffrait beaucoup avant de faire son rapport à Alexandre I^{er}. Contre Pflug, une vaste intrigue se développait de la part d'un parti puissant qui se méfiait justement de lui. Mais Pflug, homme au cœur très généreux, éloigné de tout égoïsme, accueillit si cordialement la nomination de Clausewitz à sa disposition que ce dernier n'osa pas lui porter directement un coup mortel par son rapport à Alexandre I^{er}. Cependant, en tant qu'officier au service de la Russie, il portait la lourde responsabilité envers l'armée russe.

Clausewitz a décidé de se retirer diplomatiquement de la situation : son rapport à Alexandre I^{er} en présence de Pfuel était consacré uniquement à l'état des fortifications, dans les limites strictes de la mission qui lui avait été confiée. Le tsar remarqua que Clausewitz omettait certaines choses et informa le duc d'Oldenbourg qu'il avait l'intention de parler à Clausewitz en tête-à-tête. Cela n'était pas nécessaire, car Clausewitz avait déjà exposé au prince Liven, ambassadeur russe arrivé à l'état-major depuis Berlin, sa critique du plan de Pfuel, en vue de la transmettre au tsar ; Liven avait facilité le passage de Clausewitz dans l'armée russe. Liven était préparé à ce rôle, car Scharnhorst à Berlin lui avait déjà indiqué que la manœuvre de retraite large constituait l'atout principal de la Russie dans la guerre à venir et que « le premier coup de pistolet ne devait être tiré qu'à Smolensk ».

Pfuhl s'est compromis à chaque étape. Son autorité est tombée. L'idée de défendre le camp de Dri est abandonnée, le tsar a quitté l'armée. Le commandement est passé à Barclay de Tolly, mais il avait un caractère temporaire, car Alexandre I^{er} doutait que Barclay de Tolly puisse assumer son rôle et laissait ouverte la question de la nomination du commandant en chef. Comme on le sait, l'opposition du parti russe contre les Allemands a ensuite conduit à la nomination de Kouzov.

Il est impressionnant de constater l'objectivité avec laquelle Clausewitz caractérise les principales figures dans la confrontation entre les Russes et les Allemands, qui constituait le contenu principal de la vie des états-majors supérieurs pendant cette guerre. Les sympathies de Clausewitz se trouvent finalement du côté du « parti russe ». Son chef était Yermolov, un général de quarante ans, ambitieux, à fort caractère, qui soutenait l'ordre dans l'armée et assurait l'énergie de l'exécution. Il fut nommé au poste de chef d'état-major de l'armée. Son défaut était l'absence de formation en histoire militaire et de connaissances en stratégie. Mais qui, à cette époque, réfléchissait vraiment à la stratégie ? Ainsi, Yermolov s'efforçait de conserver la direction générale, tout en confiant le développement des questions tactiques et opérationnelles à son général-Quartier-maître Tolia. On ne peut comparer l'ordre dans l'armée sous Yermolov à celui qui existait sous son prédécesseur, le maladroit marquis Paulucci.

Le portrait de Pfuhl, tel que tracé par Clausewitz, est inoubliable. C'est un homme largement éduqué, mais dépourvu de connaissances dans sa spécialité, vivant en ermite, sans notions des événements du jour ni de la généralité avec laquelle il devait traiter. Pendant ses six années au service russe, il ne s'est jamais mis à apprendre le russe ni les particularités de l'organisation de l'armée russe. Il a étudié très en détail les campagnes de Jules César et de Frédéric le Grand, mais cette érudition n'était pas fertilisée par une compréhension de l'évolution et du changement des époques historiques. Étant lui-même un homme superficiel, il s'est construit une bonne réputation, prenant la parole à toute occasion pour dénoncer avec fracas le philistinisme, la superficialité, la fausseté et la faiblesse, et pour proclamer la nécessité d'ouvrir son horizon et de prendre des décisions fermes. En temps de paix, « comme la plupart de l'état-major général, il s'adonnait à une activité illusoire ». La défaite à Auerstedt en 1806 lui provoqua une crise d'ironie. Il quitta le champ de bataille en s'exclamant : « Adieu, monarchie prussienne », et ria nerveusement pendant toute la retraite.

Envoyé par le roi de Prusse avec une mission à Saint-Pétersbourg, Pfuhl passa au service russe. Passer d'une armée à l'autre pendant une mission était considéré comme inapproprié. Traitant les questions de stratégie au quartier général russe, Pfuhl n'avait aucun état-major, pas même un secrétaire ou un officier ; le premier et seul collaborateur qu'il eut fut Clausewitz. Il ne recevait aucune information sur les actions de ses troupes ni sur celles de l'ennemi, sauf ce que le tsar lui communiquait. Dans toute situation imprévue, Pfuhl perdait son sang-froid. Il se plaignait de la lenteur de la marche de Barclay jusqu'à la Drissa.

Lorsque le quartier général se trouvait à Vidzy, une rumeur circula selon laquelle les Français avaient enveloppé le flanc gauche de l'armée russe. Pfuhl et Clausewitz demandèrent audience auprès du tsar. Dans le salon d'attente se trouvaient, au moment où ils entrèrent, Volkonsky avec son aide de camp Orlov, Arakcheev et Toll, le représentant le plus compétent de l'état-major général russe. On informa Pfuhl et Clausewitz de la situation et on leur demanda de préparer une décision à soumettre au tsar, qui pouvait à tout moment sortir de la pièce voisine. Pfuhl commença par des lamentations : tout était la faute de la désobéissance de Barclay. Volkonsky lui rétorqua que la question n'était pas de savoir qui était responsable, mais plutôt ce qu'il fallait faire dans les conditions existantes. Pfuhl répondit : « Si l'on ne m'a pas écouté auparavant, qu'on se débrouille sans moi maintenant aussi ».

Clausewitz rougissait, pensant que tous les présents le prenaient pour un élève et un sympathisant de Pfuhl. Clausewitz, Toll et Orlov se sont approchés de la carte. Orlov, totalement non préparé sur le plan opérationnel, proposa quelque chose d'absurde, immédiatement réfuté par Toll. Toll proposa de modifier légèrement les itinéraires des colonnes de l'armée russe. Clausewitz suggéra de tout laisser en l'état, pour éviter toute confusion, car la menace d'encerclement était manifestement insignifiante. Toll acquiesça. Les portes du cabinet voisin s'ouvrirent et le tsar invita Toll et Pfuhl à faire leur rapport. Le lendemain, l'absurdité des rumeurs sur l'encerclement fut établie. Clausewitz persuada en vain Pfuhl de renoncer à son rôle compromettant, tant que l'affaire n'était pas encore arrivée à la ruine totale.

Un autre représentant du parti allemand était Barclay. Il était un natif russe — fils d'un pauvre pasteur de Livonie, engagé comme chasseur dans l'armée russe et ayant servi pendant 11 ans en tant que sous-officier. Néanmoins, Barclay parlait mal le russe. Son ancien assistant Pfuel, l'adjudant de cour d'Alexandre Ier, Voltzogen, qui inspirait la haine générale des Russes et qui s'était installé chez Barclay après la chute de Pfuhl, le compromettait fortement. Un officier russe, revenu du quartier général de Barclay, racontait d'une voix tremblante à Clausewitz qu'il avait vu Voltzogen assis dans un coin de la pièce, tel une araignée jaune mortelle. Certains soupçonnaient Voltzogen de trahison et avaient même élaboré un complot pour l'éliminer, tandis que d'autres croyaient superstitieusement que Voltzogen était un esprit maléfique qui apportait malheur. La montée de la méfiance envers Voltzogen atteignit son paroxysme lorsque ses doutes sur les manœuvres possibles de Napoléon arrêtaient une offensive russe commencée avec succès de Smolensk vers Rudnya.

Clausewitz donne une magnifique caractérisation de Voltzogen : « Voltzogen surpasse tout le monde par sa connaissance et aurait été le meilleur candidat au poste de général quartier-maître, si la célèbre érudition de l'état-major général n'avait pas empêché d'exploiter pleinement sa pensée innée. Celui qui veut agir dans l'élément de la guerre peut éduquer son esprit par des moyens livresques, mais ne doit pas partir en campagne avec un enseignement préétabli. Si l'on arrive à la guerre avec des idées toutes faites, qui ne découlent pas de l'impulsion du moment et qui ne sont pas ancrées dans notre chair et notre sang, le flot des événements renversera la construction commencée avant qu'elle ne soit prête. Dans ce cas, on restera toujours incompris des autres personnes naturellement pensantes et on gagnera le moins la confiance des meilleurs parmi eux, qui savent ce qu'ils cherchent... Le caractère de Voltzogen avait une grande tendance à la politique. Il était trop intelligent pour croire qu'un étranger avec des idées étrangères pourrait gagner la confiance et l'autorité nécessaires à des interventions ouvertes. Mais il comptait sur la faiblesse et l'incohérence de la majorité des gens et pensait qu'une personne intelligente et déterminée pouvait les manipuler à sa guise. Du côté russe, ces ambitions se révélèrent comme du mystère et de l'esprit d'intrigue, ce qui suscitait la méfiance. Pour diriger les gens discrètement, il faut une personnalité inspirant confiance et séduisante, et Voltzogen a toujours été sec et sérieux ».

Le portrait de Clausewitz est généralement confirmé. En lisant les mémoires de Voltzogen, se présente à nous l'image d'une personne très intelligente et instruite, ayant une compréhension claire du lien entre la politique et la stratégie.

Sur le champ de bataille de Borodino, Wöltzogen et Barclay passèrent toute la journée sous un feu intense. Les pertes étaient terribles ; les armées n'avaient plus rien pour se défendre ; Voltzogen voyait des régiments dont il ne restait que deux dizaines de soldats avec un officier. Le retrait était inévitable. Lorsque le combat se calma, Voltzogen, sur ordre de Barclay, se rendit auprès de Koutouzov pour faire un rapport sur la situation exacte au front, afin de demander des instructions pour la retraite. Koutouzov passa toute la journée loin du combat, à l'arrière. Lorsque Voltzogen, l'adjudant impérial, termina son rapport, Koutouzov, s'avancant hors du groupe d'officiers qui l'entouraient, cria grossièrement et de manière ostensible : « Chez quelle maudite marchande de vin vous êtes-vous saoulé pour venir me faire un rapport aussi ignoble ? Je sais parfaitement moi-même comment se déroulent les combats. Les attaques françaises ont été repoussées victorieusement partout, et demain moi-même, à la tête de l'armée, j'attaquerai pour chasser immédiatement l'ennemi du sol sacré de la Russie. » Voltzogen, offensé, repartit chez Barclay, et la nuit, l'ordre de retraite de Koutouzov arriva... Alexandre Ier était extrêmement mécontent de cette incartade de Koutouzov.

Nous trouvons une évaluation détaillée des contradictions entre Voltzogen, Barclay et Koulzov chez Clausewitz. Koulzov est un disciple de Souvorov, dans sa jeunesse un jeune homme fougueux, rusé, intelligent et astucieux. Par ses capacités, il est nettement supérieur à Barclay, mais il est plus âgé de 15 ans. Physiquement et spirituellement, Koulzov était déjà vieilli. La gloire et la renommée de Koulzov dans l'armée étaient modestes. Personne ne le

considérait comme un commandant exceptionnel. La défaite à Austerlitz a eu sur lui une impression indélébile.

La direction de la guerre dans son ensemble a été prise en charge directement par Alexandre I, qui se trouvait à Saint-Pétersbourg et n'avait déjà plus recours aux conseils de Pfuhl. Cependant, Koutouzov avait la tâche responsable de diriger de manière autonome le centre avec 120 000 Russes (dont 25 % de miliciens) contre 130 000 des meilleurs Français de Napoléon. En général, l'activité de Koutouzov s'est révélée en dessous des attentes. Lors de la bataille de Borodino, Clausewitz a pu observer Koutouzov seulement pendant un court moment le matin, mais il affirme néanmoins avec conviction qu'aucune influence de Koutouzov sur le déroulement de la bataille n'a eu lieu. Koutouzov n'a pas montré de vigueur intérieure ni de créativité autonome, il ne donnait pas d'évaluation claire de la situation, laissait chacun faire son travail sans intervenir de manière énergique et se comportait comme une autorité abstraite. En raison de son âge avancé, Koutouzov ne pouvait pas manifester la part d'activité et d'énergie qui étaient propres à Barclay.

Cependant, la position de Napoléon dans son ensemble, l'habile Koutouzov l'engloba beaucoup plus largement que le limité Barclay. Si au début, le succès de la campagne ne pouvait être prévu que par des personnes dotées d'une vision exceptionnellement large, d'une pensée claire et d'une compréhension de l'histoire militaire, à la fin du mois d'août, ce succès s'était déjà tellement rapproché que l'esprit rusé de Koutouzov l'avait saisi : Napoléon s'était embrouillé, les choses commencèrent d'elles-mêmes à se dérouler en faveur des Russes, et la fin heureuse tombait entre les mains sans grands efforts. « Koutouzov, bien sûr, n'aurait pas donné la bataille de Borodino, dans laquelle il n'attendait pas la victoire », écrivait Clausewitz. « Il la considérait comme un mal inévitable, comme une concession nécessaire aux exigences du tsar, de l'armée et de toute la Russie ».

«Koutouzov savait comment traiter les Russes. Avec une audace incroyable, il se proclama vainqueur, cria à tous la prochaine défaite de l'armée ennemie, et jusqu'à la dernière minute il conserva l'apparence qu'il donnerait une seconde bataille près de Moscou. Il n'y eut aucun manque de vantardise. Il flattait la vanité dans l'armée et parmi le peuple, influençait l'humeur par des proclamations et en encourageant l'élan religieux, et créa une sorte de confiance nouvelle, un peu artificielle, mais proche de la vérité, puisque la situation des Français était vraiment mauvaise».

«La tête rusée de Koutouzov s'est avérée plus utile que l'honnêteté de Barclay. Ce dernier avait complètement désespéré du succès de la guerre ; même en octobre, quand beaucoup avaient des espoirs, Barclay continuait à désespérer. Pauvre en créativité, incapable d'accepter les idées et les conseils des autres, Barclay était même contre le passage de l'armée russe par la route de Kalouga. Sur son visage funèbre et profondément préoccupé, chaque soldat pouvait lire que la situation de l'armée et de l'État était désespérée.»

«Simple, honnête, sensé, mais mentalement limité, Barclay était incapable de voir la situation dans son ensemble et était accablé par la puissance morale des victoires françaises, tandis que le léger et insouciant Koutouzov leur opposa audace et orgueil, et suivit heureusement son chemin vers le gigantesque abîme dans lequel l'armée française s'empilait déjà.»

Dans les caractéristiques de Pflug, Voltzogen, Koutouzov, telles que données par Clausewitz, le lecteur peut facilement percevoir une contradiction, mais aussi certains traits communs avec les descriptions habiles que donne Léon Tolstoï dans « Guerre et Paix » : la même attitude sceptique envers la sagesse des livres, la mise en avant de l'élément moral incarné par Koutouzov, l'inutilité des savants excentriques allemands. Cette coïncidence n'est nullement fortuite. Tolstoï, en élaborant des montagnes de matériel pour son roman, accorda une attention particulière aux ouvrages de Clausewitz, et Andreï Bolkonski développe sans aucun doute dans ses nombreuses évaluations militaires les vues de Clausewitz.

Clausewitz, dans sa description de Barclay, diverge fortement de Pouchkine, qui avait donné une image très loin de la réalité, idéalisée, de Barclay dans le poème «Le Commandant». L'excuse de Pouchkine réside dans le fait qu'il connaissait Barclay exclusivement par le portrait de Dow, sur lequel la médiocrité intellectuelle de Barclay était habilement cachée derrière un « front élevé ». Nous ne pouvons douter que la vérité soit du côté du réaliste Clausewitz. Pendant les années de réaction, même Paskievitch, futur collaborateur de Nicolas Ier, était horrifié par Barclay, qui formait les soldats : « Que pouvons-nous dire, nous, généraux de division, lorsque le feld-maréchal incline sa haute stature jusqu'au sol pour aligner les orteils des grenadiers ? Et quelle autre absurdité peut-on attendre ensuite d'un major de l'armée ? » Les vastes pensées ne pouvaient certainement pas s'installer dans la tête médiocre de Barclay.

Le service de Clausewitz en 1812 dans l'armée russe s'est déroulé après la faillite de Pfuhl comme suit. Clausewitz fut nommé chef d'état-major du général de cavalerie Palen, qui commandait l'arrière-garde de la 1^{re} armée, et participa aux combats aux abords de Vitebsk. Lorsque Palen tomba malade, Clausewitz resta un certain temps à disposition et accompagna le général-Quartier-maître russe Tolya. Ce dernier avait été nommé à la place de Moukhin, qui avait été avancé au poste de général-quartier-maître uniquement en raison de son talent exceptionnel de dessinateur, capable d'illustrer toute relation par un schéma de combat joliment exécuté. Dans un pays arriéré et peu instruit, — écrivit Clausewitz, — la familiarité avec la topographie semble facilement se confondre avec la compréhension de l'art militaire...

Ensuite, Clausewitz est nommé chef d'état-major du corps de cavalerie d'Uvarov et participe avec lui à la bataille de Borodino. Toute la pensée de Clausewitz était adaptée à la résolution des problèmes les plus importants et centraux, tandis qu'un destin peu prévoyant le jetait toute sa vie sur des tâches secondaires. Il assiste en 175 au rapport de Koutouzov indiquant que le corps (cavalerie légère de la garde) avec les cosaques de Platov serait bien placé pour envelopper le flanc gauche de Napoléon. Koutouzov écoute toutes les propositions sans trop d'attention, « comme un homme pas tout à fait sûr de son esprit », et donne l'ordre concernant ce corps : « Très bien, prenez-le ».

Le corps d'Uvarov n'a presque rien fait et a peu aidé les cosaques de Platov, qui ont semé une grande inquiétude chez les Français ; Clausewitz ne sympathisait pas avec ce sabotage et remerciait le destin que toutes les questions sur le champ de bataille se résolvaient sans lui.

Le matin, le déploiement des Russes à Borodino était extrêmement dense et contraint. Sans aucune nécessité, la cavalerie avait été placée à 300 pas derrière l'infanterie, et la réserve générale à 1000 pas, ce qui entraînait de lourdes pertes totalement inutiles. Dès 6 heures du matin, près de 2000 canons tonnaient des deux côtés. Vers 15 heures, Clausewitz remarqua le caractère de fatigue et d'épuisement que les combats avaient pris des deux côtés. Les masses d'infanterie s'étaient amincies — il y avait de nombreux morts et blessés, certains soldats transportaient les blessés et restaient ensuite en arrière.

Dans l'ordre de bataille des Russes et des Français, des espaces non occupés apparaissaient partout. Sur presque tout le front, la cavalerie avait remplacé l'infanterie des deux côtés. Fatiguées, les unités de cavalerie faisaient des attaques au pas de trot, avançaient puis étaient repoussées à leur position initiale. Le rythme de la bataille ralentissait. Même le feu de l'artillerie commençait à faiblir : depuis le matin régnait un tonnerre continu, et maintenant on distinguait déjà des coups isolés. L'oreille s'était tellement habituée au tir des canons qu'il semblait que même les canons sonnaient de façon sourde et terne. La bataille s'immobilisait. Vers 16 heures, les actions militaires cessèrent. L'issue de la bataille dépendait de celui des adversaires qui conservait les derniers atouts — des réserves fraîches et plus fortes.

Malgré les paroles lancées à Wolzogen au sujet de la victoire obtenue, Koutouzov ne doutait pas de l'issue : la supériorité des forces françaises s'était estompée au fil de la bataille ;

poursuivre le combat le lendemain ne promettait rien de bon. Koutouzov décida de se retirer, et Napoléon ne reprit pas l'attaque le soir. Les intérêts des commandants des deux camps étaient totalement opposés seulement par rapport à l'objectif qu'ils poursuivaient, mais pas en ce qui concerne le choix des moyens, — et pour les deux camps, l'arrêt des hostilités apparaissait avantageux.

Cette caractéristique d'une grande bataille, qui couve comme du bois humide et conduit au succès ou au retrait selon celui qui a mené le combat de manière la plus économe et a conservé le plus de forces fraîches, a été conservée par Clausewitz dans son ouvrage majeur. Cette généralisation de l'expérience de Borodino résiste à peine à la critique. Napoléon était déjà à la fin de sa marche victorieuse sous Borodino ; le sol sous les pieds de l'armée française tremblait déjà. Napoléon ne pouvait recourir ni à une manœuvre audacieuse ni à l'épuisement de sa dernière réserve — la garde — car, autrement, la possibilité de parvenir à la paix avec la prise de Moscou lui aurait définitivement échappé.

Cependant, il serait peu judicieux de minimiser l'importance de la manœuvre au combat, qui dans d'autres conditions pouvait produire des résultats décisifs. L'expérience des batailles du XIXe siècle montre que, dans des conditions de manœuvre, le combat ressemblait bien souvent à autre chose qu'à la combustion du bois vert : il s'enflammait d'un feu vif et dévorant, prenant un développement vivant et dramatique, changeant radicalement en quelques heures toute la situation (Königgrätz, Sedan). Les actions du commandant qui a pris l'initiative ne portent pas toujours la marque de l'impuissance stratégique et de la fatigue, qui caractérisait les actions de Napoléon lors de son approche de Moscou.

Après Borodino, le corps d'Uvarov, ainsi que Clausewitz avec lui, entra dans la composition de l'arrière-garde du général Miloradovitch. Clausewitz traversa Moscou parmi les derniers.

Juste derrière lui, deux régiments de cavalerie prussiens sont arrivés à l'extrémité opposée de Moscou, constituant l'avant-garde de la « grande armée ». Miloradovich a convoqué le chef de l'avant-garde française pour des négociations. Clausewitz a profité de ce moment pour s'approcher des cavaliers prussiens, où il connaissait des gens. Il a demandé à transmettre à Marie à Berlin qu'il était vivant et en bonne santé. Pour une agitation énergique, le moment n'était pas très approprié...

Les cosaques de l'arrière-garde étaient encore dans la banlieue lorsqu'ils ont commencé à s'élever des nuages de fumée : le feu brûlait à Moscou. L'éclat des incendies était visible tout au long de la marche de l'armée russe de la route de Riazan à Kalouga ; le vent transportait la cendre et l'odeur de fumée jusqu'à 50 kilomètres de distance. La première impression de Clausewitz fut que l'incendie était dû aux pillages des cosaques, habitués en chemin à incendier tous les villages déjà abandonnés par les habitants ; il est probable que les cosaques ont été rejoints par une population déclassée, ce qui frappa Clausewitz par sa présence dans les rues de Moscou lors du passage de l'arrière-garde russe. Par la suite, Clausewitz en est venu à la conviction que l'incendie reflétait également l'initiative du gouverneur Raspoutine.

Selon Clausewitz, l'incendie n'était pas provoqué par une nécessité militaire. Pour Napoléon, il ne constituait un coup que dans la mesure où il compromettait les espoirs de conclure la paix. Et en cas de résistance continue de la Russie, la catastrophe de l'armée française était inévitable même si l'ordre était maintenu à Moscou. Dans les rues de Moscou, des dizaines de milliers de blessés ont été laissés par les Russes, dont la majorité devait brûler pendant l'incendie. Clausewitz a observé cette scène tragique lors de la retraite à travers Moscou.

Clausewitz souligne que, jusqu'au tout début de la retraite française, l'état-major de l'armée russe n'avait pas pris conscience que la campagne avait déjà été gagnée par les Russes. Un strict « système logique », dans lequel se sont transformés les derniers actes de retraite, s'est formé presque inconsciemment. Koutouzov et Tol après Borodino faisaient exception, tâtonnant vaguement dans la complexité de la situation de Napoléon. Tol, encore en route vers

Moscou, parlait à Clausewitz de la nécessité de continuer la retraite non pas vers l'est, mais vers le sud, afin de prendre une position flanquante et de commencer à exercer une pression sur les communications de Napoléon ; mais il n'a pas réussi à mettre cette idée en œuvre immédiatement. Clausewitz soutenait Tol, soulignant la possibilité de jouer au chat et à la souris avec les Français, grâce à l'immensité du territoire russe : si l'armée russe se dirigeait maintenant vers la frontière occidentale, Napoléon n'aurait d'autre choix que de la suivre vers l'ouest, comme il l'avait fait jusqu'ici vers l'est.

Mais une grande partie du personnel militaire était prête à pleurer en regardant l'incendie de Moscou et considérait la campagne comme perdue. L'humeur dans l'armée était de deuil. À Saint-Petersbourg, c'était le contraire : on n'y voyait pas de villages et de villes détruits, on n'avait pas devant les yeux des milliers de réfugiés malheureux, on ne subissait pas directement les lourdes attaques des troupes françaises, et on jugeait plus justement, en évaluant clairement la situation catastrophique de Napoléon et en projetant l'encerclement du reste de son armée sur les rives de la Bérézina.

Telles sont les observations de Clausewitz dans ses souvenirs. Les lettres à Marie et à Gneisenau, reflétant fidèlement les impressions de Clausewitz à certains moments des événements, permettent d'affirmer que lui-même, durant la retraite, ne possédait encore aucune clarté complète quant à l'évolution de la situation stratégique en faveur des Russes. Depuis Dorogobouj, il écrivait que la situation n'était pas encore mauvaise, mais qu'une bataille était à venir et, dans le cas d'un résultat défavorable, la situation pourrait changer considérablement pour le pire. Cependant, les doutes ne peuvent provenir que d'une seule bataille, et non de toute la guerre, sauf si la détermination des Russes à combattre venait à faiblir. Immédiatement après l'abandon de Moscou, Clausewitz estimait que la situation de l'armée russe était tout à fait satisfaisante. Il est impossible de contraindre la Russie à la paix.

Cependant, Clausewitz lui-même avait du mal : neuf semaines de marches, dont cinq semaines de sous-alimentation et de sommeil uniquement à la belle étoile. Un jour, il souffrait d'une blessure par balle. Ses dents faisaient mal sans arrêt, ses cheveux commençaient à tomber, ses derniers gants avaient disparu, ses mains étaient devenues rugueuses. Ne connaissant pas la langue, on se fatigue trois fois plus, on devient triste, car, n'étant pas au courant des affaires, on perd tout intérêt pour elles. « On ne peut qu'espérer que Gneisenau me sortira du trou dans lequel je me suis trouvé... Mais il n'y a aucune nouvelle de Gneisenau. » Au début du mois de novembre, Clausewitz reconnaît dans une lettre à Gneisenau que les Russes ont réussi à « crucifier » l'armée française. Mais même ici, Clausewitz laisse entendre des notes sceptiques, fondées sur la sous-estimation des Russes et la surestimation de Napoléon : « Il ne faut pas attendre trop de nous et trop peu de notre adversaire. Bien sûr, on peut penser sans exagération à l'anéantissement complet de l'armée française, mais je n'y compte pas... L'Empereur Napoléon, en tant que grand chef militaire, peut apparemment, par toute la force coercitive propre à son énergie et sa volonté, à peu près sauver l'appareil. » Il est possible que Napoléon parvienne à rassembler pour occuper la ligne de la Vistule une armée de 155 000 hommes. Ainsi, les notes pessimistes persistent chez Clausewitz presque jusqu'à la catastrophe de la Bérézina.

Les officiers russes ont toujours été très aimables avec Clausewitz — il ne peut se plaindre d'aucun incident d'impolitesse. Cela s'explique par la retenue de Clausewitz. Après la retraite de Moscou, Clausewitz et ses compagnons allemands devaient même dissimuler leurs espoirs peu éclatants d'un succès rapide, afin de ne pas offenser le sentiment de deuil des Russes : « nous voyions mieux depuis l'extérieur, car nous ne ressentions pas, comme les Russes, une douleur immédiate, nous étions étrangers par rapport à cette patrie souffrante et menacée au plus profond de ses fondements. Et cela influence la force du jugement. Nous ne tremblions que devant l'idée de la paix. Nous considérions les difficultés du moment comme un moyen décisif de salut. Mais si nous en avions parlé à haute voix, nous n'aurions suscité que des soupçons. » C'est Alexandre Ier qui a tiré Clausewitz du « trou », et non Gneisenau, en se

souvenant de lui et en le nommant chef d'état-major du corps d'Essen à Riga, à la place de Tideman, tué en août. Après avoir quitté Moscou, Clausewitz apprit que le document portant sa nomination était resté un mois dans le quartier général, dont l'attention était absorbée par de grands événements.

Le 24 septembre, Clausewitz quitta l'armée ; mais au passage de l'Oka près de Serpoukhov, des miliciens l'arrêtèrent comme espion, malgré le fait que tous les documents de Clausewitz étaient en ordre, et le ramenèrent au quartier général de l'armée. Quelques jours plus tard, Clausewitz repartit, cette fois en compagnie de deux autres officiers non allemands et sous la protection d'un courrier de l'armée. Le trajet se dirigeait vers Toula, Riazan, Iaroslavl, Novgorod — puis Saint-Pétersbourg, en contournant Moscou occupée par les Français. En route, il fallait s'arrêter en raison de la maladie des compagnons — se séparer était dangereux. Ce n'est qu'à la fin du mois d'octobre que Clausewitz arriva à Saint-Pétersbourg.

Jusqu'à ce moment, Clausewitz comptait s'implanter dans l'armée russe et s'établir avec sa famille à Saint-Pétersbourg. Mais sa découverte de la vie et de la société pétersbourgeoises l'a amené à renoncer à ce projet. Il serait incorrect d'attribuer cette décision uniquement au caractère aristocratique ou au coût élevé de la vie à Saint-Pétersbourg, qui empêchaient de maintenir pour la famille de Clausewitz le rang relativement notable qu'elle occupait à Berlin avec des moyens extrêmement limités. Parmi ces deux dizaines d'officiers prussiens, partisans de Clausewitz, qui étaient venus avec lui en 1812, aucun ne s'est installé en Russie, malgré leur réputation militaire exceptionnelle et le soutien important qu'ils recevaient d'Alexandre. Cependant, les officiers allemands savaient généralement très bien s'adapter dans l'armée impériale.

À l'arrivée à Saint-Pétersbourg, Clausewitz avait, apparemment, déjà identifié les racines du désaccord entre le parti allemand et le parti russe dans l'armée. Le parti russe reflétait les aspirations libérales des couches avancées de la noblesse et de la bourgeoisie. Du point de vue du tsar, il était peu fiable. En effet, c'était la première cellule des futurs décembristes. Dans les programmes de l'école de l'état-major général (des colonels), organisée de manière informelle par N. N. Mouraviev à Moscou, figuraient des questions d'histoire telles que : quels souverains les plus sanglants connaissez-vous ? Quels papes ont été les plus méprisables ? Quel scélérat a institué la sainte inquisition ? Une telle formulation des questions, même si elle ne témoigne pas d'un académisme dans l'enseignement de l'histoire, révèle néanmoins une tendance politique radicale. L'activité francophile de Speranski, les campagnes en Europe occidentale, le séjour en captivité dans la France révolutionnaire — n'étaient pas sans effet pour les officiers russes. Ils copiaient le Tugendbund, mais donnaient à leurs cercles un contenu beaucoup plus radical.

Ce n'était pas seulement le nationalisme naissant qui guidait Ermolov et ses amis dans leurs actions contre les Allemands. Les généraux et officiers allemands de l'armée russe étaient des réactionnaires et des partisans du tsar, n'ayant rien en commun avec les aspirations des cercles avancés de la société russe. Alexandre Ier n'épargnait pas ses louanges à ses fidèles Allemands et, même en 1814, il exprima l'idée que l'armée russe avait accompli de tels exploits remarquables seulement parce que ses rangs comptaient de nombreux officiers allemands.

Dans ces conditions, la lutte contre le parti allemand, reflétée dans la demande ironique d'Ermolov que l'École de Mouraviev ait existé de 1815 à 1823. Pour sa participation au mouvement de décembre 1825, N. N. Mouraviev, l'un des héros de 1812 et l'officier russe le plus instruit, fut exilé au Caucase. En 1855, il prit possession de la forteresse de Kars. Sa promotion dans les rangs des Allemands ouvrait une large possibilité de détacher de larges cercles d'officiers du tsarisme. Les sympathies de Clausewitz étaient clairement du côté du parti russe. Mais il ne pouvait pas en faire partie. En Russie, lui et ses amis ne pouvaient s'intégrer que dans les rangs de l'Opération tsariste, travaillant pour cette même réaction

féodale contre laquelle ils s'étaient battus en Prusse et dont le triomphe les avait forcés à émigrer en Russie. Cependant, la catastrophe imminent pour Napoléon offrait la possibilité d'un retour triomphal en Allemagne.

Après s'en être convaincu, Clausewitz est arrivé à la décision de considérer son émigration en Russie comme temporaire et a commencé à demander son transfert de l'armée russe au Légion russo-allemand, une formation principalement composée de déserteurs allemands et de prisonniers de l'armée napoléonienne. Comme le corps d'Essen n'existait plus et que la menace sur Riga avait disparu, Clausewitz a demandé, jusqu'à la formation définitive du Légion russo-allemand, à être affecté à l'armée de Wittgenstein, qui s'était séparée de la 1^{re} armée pour couvrir Saint-Pétersbourg, dont l'état-major était presque exclusivement allemand : le chef d'état-major était saxon, le général d'Ouvrey, le général-quartier-maître Dibitch — ancien officier prussien et ancien élève du corps de cadets de Berlin. Le 15 novembre 1812, Clausewitz quitta Saint-Pétersbourg via Pskov et Polotsk pour Chachniki.

Dans l'armée de Wittgenstein, Clausewitz se sentit chez lui parmi ses pairs. Wittgenstein était dans la fleur de l'âge — il avait tout juste dépassé la quarantaine ; c'était un général vif et entreprenant ; cependant, il manquait de clarté dans la pensée et de force de caractère. D'Avrey était un général cultivé, âgé de plus de cinquante ans, mais essentiellement pas un soldat. Le principal moteur qui faisait avancer le corps était Dibitch, cinq ans plus jeune que Clausewitz, ayant déjà fait carrière en Russie à l'âge de 27 ans et promu général, appliqué et passionné, mais ambitieux, arrogant, dépassant souvent les bornes. Cependant, à la Berezina, à Dibitch manqua l'audace de barrer la route à Napoléon — il ne voulait pas risquer les lauriers obtenus dans les batailles réussies contre les maréchaux napoléoniens et se tint à l'écart.

Clausewitz, dans les jours décisifs de l'opération de la Berezina, n'était pas au quartier général pour encourager Dibitch — il avait été détaché avec une petite unité qui protégeait le flanc gauche de l'armée de Wittgenstein.

Dans la lettre de Marie du 29 novembre, Clausewitz rapporte qu'il n'est revenu au quartier général qu'au moment du dénouement. Il est presque aussi satisfait de sa hiérarchie que de Scharnhorst, ce qui, dans la bouche de Clausewitz, signifiait la plus haute louange pour Dibitch. Bien sûr, il aurait fallu agir de manière encore plus décisive, mais même ainsi, cela a constitué l'une des pages les plus sombres et sanglantes de l'histoire. Quelles scènes fallait-il observer ! Clausewitz serait resté paralysé de peur et d'horreur si ses nerfs n'avaient pas déjà été trempés par la campagne. « J'écris au milieu des cadavres et des mourants, dans des ruines fumantes; des milliers de personnes, semblables à des fantômes, passent devant moi en pleurant et en gémissant et demandent du pain. Vivement que cette vision change. » Et que vaut, en comparaison avec cette catastrophe de Napoléon, la pitoyable frasque du roi de Prusse concernant la condamnation à distance de Clausewitz pour son action envers l'armée russe hostile à Napoléon et à son allié — la Prusse ! « Qui a vu ici des scènes de malheur et de détresse, auxquelles le gouvernement prussien a pris peu part, ne sera pas ébranlé dans sa fierté par sa condamnation. »

Des milliers de Français se sont noyés dans les eaux glacées de la Bérézina. Mais c'est aussi là que la majeure partie de cette haine que Clausewitz nourrissait à l'égard du peuple français s'est noyée, que son exaltation passionnée s'est calmée et que l'admiration pour l'art militaire de Napoléon, qui se fait sentir à chaque page de son ouvrage majeur, est née.

Victoire

Clausewitz, avec l'armée de Wittgenstein, a accompli trois traversées de la Berezina — par Zembin, Kamen, Dolginov — le long de la grande route sur laquelle l'armée française s'effondra complètement. La route était un enchevêtrement d'horreurs que Clausewitz n'avait jamais vues de sa vie et qu'il espérait ne plus jamais voir. Mais Clausewitz n'oublie pas que le soldat russe devait surmonter les mêmes difficultés que les Français : une marche de 840 kilomètres en hiver, avec du repos uniquement dans des bivouacs à ciel ouvert, supportant une faim intense, car l'approvisionnement en vivres était en retard. La route était encombrée des cadavres des soldats russes. En un mois, l'armée de Wittgenstein, relativement épargnée, perdit un tiers de son effectif.

Wittgenstein reçut la mission de couper le corps de Macdonald, qui opérait sur le front de Riga. Deux tiers de ce corps étaient composés du contingent prussien allié sous le commandement de York. Ce général réactionnaire, ennemi acharné de Scharnhorst et des réformes, amer, secret, dissimulant son audace sous une hypocrisie de franchise, bon tacticien, se révélait surtout un subordonné très difficile, toujours prêt à travailler contre sa hiérarchie. Ce dernier fait conduisit Scharnhorst, avant de quitter le service, à recommander avec insistance au roi de Prusse de nommer York adjoint du vieux général Gravert, partisan des Français, chargé de commander le contingent prussien de vingt mille hommes de l'armée de Napoléon. On pouvait prévoir que York ne permettrait pas aux troupes prussiennes de se fondre dans l'armée française et se brouillerait avec tout le commandement français lorsque le vieux Gravert lui remettrait les rênes du commandement. Le pari de Scharnhorst se révéla pleinement justifié, et en décembre 1812, les relations entre York et Macdonald s'aggravèrent jusqu'à l'extrême. Des coursiers portaient des plaintes au roi de Prusse et au représentant prussien à Vilnius.

Lors de la retraite de l'armée française, un tel chaos régnait dans les quartiers généraux que le quartier général a oublié d'informer Macdonald de la catastrophe et de la nécessité de se replier. Ce n'est que le 10 décembre que le chef d'état-major de Napoléon, Berthier, envoya depuis Vilna à Mitau l'ordre et l'orientation pour Macdonald. Mais pour transmettre ces documents opérationnels importants, le quartier général français ne trouva aucun ordonnance. Les documents furent remis à un officier prussien, le major Schenck, revenant d'une mission, un officier paresseux et lâche. Comme sur le chemin direct Schenck pouvait rencontrer des cosaques, il passa par Tilsit, séjournant deux jours chez sa fiancée, et ce n'est que le 18 décembre qu'il remit l'ordre à Macdonald.

Macdonald a commencé sa retraite le 19 décembre avec les troupes françaises ; vingt-quatre heures plus tard, son "allié" York a également avancé avec dix mille soldats prussiens.

Wittgenstein lança en avant sa cavalerie, composée de trois régiments de dragons — 1200 cavaliers — et d'un régiment de chasseurs du 188^e régiment, comprenant 120 hommes, sous le commandement de Dibitch. Clausewitz se trouvait également dans cette colonne volante.

Près du village de Koltynyany, Dibitch a bloqué le 25 décembre la retraite de York, qui s'était éloigné de deux traversées de Macdonald. York avait sans doute la possibilité de se frayer un chemin en abandonnant ses bagages. Mais la situation lui était incertaine. Des cosaques se rencontraient sur toutes les routes. D'autres détachements russes approchaient. Dans les troupes de York se trouvaient les deux frères de Clausewitz, et ce dernier éprouvait un sentiment très désagréable à l'idée de devoir combattre contre les siens.

Mais il n'en est pas venu au combat : Dibitch a entamé des négociations sur la conclusion d'une convention selon laquelle le contingent prussien déclarait sa neutralité et s'engageait à ne pas combattre les Russes.

Dibitch et York tentaient de se tromper mutuellement : York voulait passer à Tilsit sans combat, tandis que Dibitch le trompait avec de faux ordres à l'armée russe, selon lesquels d'importantes forces russes s'étaient déjà profondément infiltrées en Prusse-Orientale et lui avaient coupé toute voie de retraite.

Clausewitz s'abstint d'abord de participer aux négociations, mais York exigea que Dibitch envoie Clausewitz auprès de lui, car il aurait plus de confiance en un officier ayant récemment quitté le service prussien. Finalement, Dibitch usa de ruse : après cinq jours de négociations, York était déjà tellement compromis par ses contacts avec les Russes qu'il n'avait d'autre choix que de passer de l'armée française à l'armée russe. Le soir du 29 décembre, Clausewitz acheva brillamment sa mission. York serra la main de Clausewitz et déclara : « Je suis à vous. Dites à Dibitch que demain à 8 heures du matin nous nous rencontrerons au moulin, et que j'ai résolument décidé de me séparer des Français ».

Ainsi fut conclue, avec la participation de Clausewitz, la célèbre convention de Tauru, en conséquence de laquelle le roi de Prusse, qui continuait à rester fidèle à Napoléon, perdit la moitié de son armée.

Clausewitz pouvait se réjouir : le pire ennemi de la garnison et des réformes, York, qui avait ordonné l'exécution des officiers prussiens émigrés, se trouvait contraint de suivre leurs traces.

Il est intéressant de suivre comment l'état d'esprit des officiers dans les troupes prussiennes, agissant contre la Russie, a évolué en 1812. Les lettres du commandant de bataillon Rudolphi, typique officier prussien, appellent les Russes « des bêtes » en août. La dernière fois que ce terme, appliqué cette fois aux cosaques, apparaît chez Rudolphi, c'est au début octobre. Fin juillet, Rudolphi est convaincu que la retraite désorganisée de l'armée russe mène la Russie à la ruine et renforce la domination de Napoléon. En août, les Russes sont appelés « des ânes », car ils sont eux-mêmes responsables du fait que les troupes prussiennes doivent combattre pour Napoléon. Tideman insulte en termes obscènes, car lui et d'autres officiers prussiens émigrés au service des Russes ne se contentent pas de couvrir les troupes prussiennes de proclamations, mais à chaque occasion ils se rendent prétendument pour négocier et, devant les troupes prussiennes, les appellent à passer du côté des Russes. L'ordre de York — tirer sur ces parlementaires dès qu'ils ouvrent la bouche — suscite une approbation totale.

Cependant, la situation ne plaisait plus aux soldats prussiens. En octobre, on se réjouit encore des succès des escarmouches avancées contre les Russes. Le feu de Moscou a scandalisé les Russes devant toute l'Europe, et les Russes eux-mêmes n'étaient guère affectés, pourvu de sauver leur misérable vie. L'espoir d'une paix rapide ! Les lundis, les Prussiens organisaient des beuveries, car le lundi est considéré comme un jour difficile pour les Russes et ils n'entreprennent pas d'actions actives. La retraite de Napoléon de Moscou provoque beaucoup de commentaires. « Une partie de notre armée est tellement stupide qu'elle s'en réjouit. » Se réjouir maintenant des malheurs des Français est tout aussi stupide que cela avait été de se réjouir des malheurs de l'Autriche en 1800, d'après les mémoires de la guerre de sept ans. En décembre, le maréchal Macdonald, auquel sont subordonnés les Prussiens, est encore loué, bien qu'il soit en vif désaccord avec York. Le 1er décembre, Rudolphi s'intéresse déjà au bon traitement de ses soldats envers les prisonniers russes, ce qui n'avait pas été observé auparavant. Seuls les Bavares continuent à piller les prisonniers. Ompteda, représentant des intérêts anglo-russes à Berlin, est un idiot. L'exemple des officiers ayant émigré en Russie ne semble pas louable — ils n'auraient pu provoquer en Prusse qu'une faible révolution.

Au moment de la conclusion de la convention de Tauragė, Rudolphi se trouve à Tilsit, avec Macdonald, à la tête de six bataillons prussiens détachés de York. L'ambiance à Tilsit est du côté des Russes. Rudolphi est chargé de la liaison auprès de Macdonald et change de tenue. Un petit complot — et les six bataillons prussiens fuient de Macdonald vers York. Ils rencontrent les Russes, qui les accueillent avec joie. Rudolphi n'aurait pas, dit-il, fait le

transfert à la place de York, mais si le transfert est effectué, pourquoi York n'attaque-t-il pas Macdonald immédiatement ? Et pourquoi les vieilles femmes restées à Berlin ne déchirent-elles pas en morceaux les maréchaux passant de Russie en France ? Rudolphi ne dégainera plus jamais son sabre contre les Russes. Chers cosaques ! Ils parcourent les routes si calmement et transpercent si impitoyablement, de leurs piques, tout Français en retard aux extrémités gelées, comme s'ils détruisaient un vil insecte. Des gens naïfs et simples ! « J'ai un amour particulier pour ces gens, qui expriment si directement leur amitié ou leur hostilité. » Rudolphi fait en sorte que son épouse couse dès que possible pour ses plus jeunes fils des petits costumes à la chèvre — précisément selon une gravure populaire. Et ainsi de suite... Vêtus de petites « bêtes », les fils de Rudolphi ont, au fil du temps, sans aucun doute grandi et laissé une grande descendance.

Quelle pitoyable est cette volte-face, ces applaudissements à l'armée prussienne après la catastrophe qui a frappé Napoléon en Russie ! Clausewitz, ayant adopté cette ligne un an plus tôt, lorsque Napoléon était au sommet de sa grandeur, avait le droit, en foulant le sol prussien, de regarder un peu de haut ses compatriotes.

Clausewitz, avec Stein, participe activement à la mobilisation des forces de la Prusse-Orientale, dans une province qui, suivant l'exemple de Yorck, a mené une petite révolution, concluant seule une alliance avec la Russie et commençant à s'armer contre son roi. Clausewitz, familier des idées de Scharnhorst, esquisse pour les provinces de la Prusse-Orientale et de la Prusse-Occidentale un règlement sur le Landwehr — une milice organisée par la province aux frais des moyens dont elle dispose.

Ainsi, les concepts de Landwehr et de Landsturm ont été mis en œuvre pour la première fois par Clausewitz. Toutes les 192 portraits de Barclay de Tolly, de Dow, de l'officier prussien de l'état-major général et des ordonnateurs de différentes unités en 1815 de l'armée alliée. Caricature contemporaine des restes de l'armée française, battant en retraite de Russie en 1812, esquisse d'après nature de Geissler. 100 habitants doivent fournir 2 Landwehristes. L'armement du Landwehr consistait en des fusils et, en cas de pénurie, des piques ; l'équipement comprenait une cartouchière et une hache ; l'uniforme comportait le signe distinctif de son bataillon sur le couvre-chef. Le Landwehr est organisé en bataillons de 1000 hommes et fait partie de l'armée active. Tous les autres hommes aptes au service entrent dans le Landsturm, destiné à des actions de guérilla ou à des services de garde dans leur région. Le projet de Clausewitz a été adopté et approuvé en février par l'assemblée provinciale, qui y a cependant ajouté la modification concernant le droit de désigner un remplaçant à sa place. Clausewitz considérait que le Landwehr devait représenter uniquement l'infanterie. Plus tard, Scharnhorst a introduit un amendement au règlement sur le Landwehr : le Landwehr devait également inclure de la cavalerie, même de type irrégulier ou cosaque, et pouvait être appelé non seulement pour la défense de sa province, mais aussi pour des opérations sur n'importe quel théâtre de guerre.

En 1812, Maria menait la vie d'une épouse rejetée par la société en tant qu'épouse d'un émigré politique. Mais lorsque, le 20 février 1813, les premiers cosaques de l'avant-garde russe entrèrent à Berlin, Maria, avec sa nièce, courait comme une folle dans les rues, s'adressant aux cosaques dans une langue qu'ils ne comprenaient pas pour leur poser des questions sur son mari. Le commandant de la ville a dû lui proposer de rentrer chez elle. La Prusse était officiellement encore en guerre avec la Russie.

Gneisenau, qui était parti en Angleterre, y a été accueilli avec beaucoup de courtoisie. Son audience auprès du prince régent a duré neuf heures.

Mais des nouvelles venues de Russie faisaient état de l'avancée victorieuse de Napoléon, et l'intérêt des Anglais pour les propositions de Gneisenau a diminué. De plus, en Angleterre, il y avait des élections au Parlement, et à ce moment-là, tout intérêt pour les événements mondiaux était annulé.

L'incendie de Moscou éveilla de nouveaux espoirs chez Gneisenau, déjà désespéré de succès et parti en cure. Les gens qui brûlaient leur capitale, comme l'affirmait le bulletin français, étaient capables de toutes les extrémités et pouvaient facilement devenir victorieux sur Napoléon. Ignorant que le gouvernement russe n'était pour rien dans cette affaire, Gneisenau s'exclama : « Le petit Alexandre et une décision si grande ! » Gneisenau continua à frapper à toutes les portes pour obtenir une intervention anglaise en Allemagne afin de provoquer un soulèvement. L'Angleterre avait déjà pris à sa charge l'entretien du légion russo-allemand (composé de déserteurs allemands de l'armée napoléonienne), mais n'était pas allée plus loin. En apprenant en janvier le passage du contingent prussien de York du côté des Russes, Gneisenau ne pouvait plus attendre en Angleterre et demanda à être transféré sur un navire militaire à Kolberg pour soulever les troupes prussiennes qu'il commandait lors du siège de 1807 et sur lesquelles il pouvait compter fermement. Rapidement, un frégate fut mis à la disposition de Gneisenau. Le 25 février 1813, la population de Kolberg fit à Gneisenau une réception solennelle.

Très bientôt, la nouvelle arriva au roi de Prusse que la garnison de Kolberg, malgré son général réactionnaire Borstel à sa tête, s'était dirigée vers Berlin. Frédéric-Guillaume III devina immédiatement : « C'est sûrement Gneisenau qui est apparu à Kolberg ! » Quelques jours plus tard, le roi de Prusse signa un traité d'alliance avec la Russie et déclara la guerre à Napoléon.

La guerre contre la France a commencé. Les partisans de la France, sur lesquels le roi de Prusse s'appuyait en 1812, étaient complètement compromis après le désastreux déroulement de la campagne de Napoléon en Russie. Le roi, rompant avec Napoléon, devait avant tout appeler au pouvoir un cercle de réforme. À la tête de l'armée prussienne fut placé le candidat Scharnhorst et Gneisenau — Blücher, à qui ils créèrent la gloire de héros populaire, tandis que Scharnhorst fut nommé chef d'état-major. Le roi tenta d'écarter Gneisenau en le nommant commandant de la « deuxième armée prussienne », qui n'a jamais été formée. Mais Gneisenau se mit immédiatement au travail, comme assistant de Scharnhorst, avec le modeste titre de « deuxième général quartier-maître » de l'armée de Blücher. Puisque Scharnhorst était chargé également de la direction de tout l'énorme travail de mobilisation de toutes les forces de la Prusse, Gneisenau prit en fait la direction opérationnelle de l'armée prussienne.

Scharnhorst s'efforça immédiatement de s'assurer de la coopération de Clausewitz, et à sa demande, Clausewitz fut envoyé de l'armée prussienne à Dresde « pour liaison » auprès de l'état-major de Blücher. Scharnhorst et Gneisenau plaidèrent trois fois auprès du roi de Prusse pour le retour de Clausewitz dans les rangs de l'armée prussienne, mais ils ne reçurent pas de réponse. Clausewitz aidait énergiquement Scharnhorst, en lui transmettant pratiquement tous les documents et en rédigeant des notes essentielles. Il se sentait ainsi l'homme le plus heureux.

La guerre contre Napoléon se poursuivait. La campagne de printemps de 1813 commençait. Les collines et les champs de Saxe se déployaient dans toute leur splendeur, et le moral des soldats était excellent. Bientôt, Clausewitz s'attendait à l'intervention de l'Autriche. « Nous aurions dû être fessés si, dans ces conditions, nous avions perdu la foi en la réussite. » Clausewitz se sentait parfaitement bien en compagnie de Scharnhorst et de Gneisenau ; depuis 1813, il détestait viscéralement les conseillers réactionnaires du roi — Ansillon et Kneesebeck, et il considérait la campagne dans son ensemble comme « l'idéal de l'existence terrestre ». À Lützen et Bautzen, le colonel russe Clausewitz, à la tête des escadrons prussiens, participe aux attaques contre les Français.

Cependant, la fin de cette idylle printanière arriva bientôt. Après la bataille de Bautzen, un armistice fut conclu. Les deux parties développaient activement leurs armements et se préparaient à une nouvelle campagne.

Clausewitz, sur commande de Gneisenau, écrivit pour l'armée une brochure de propagande : « La campagne de 1813 jusqu'à l'armistice ». Ce travail de Clausewitz fut

initialement attribué à Gneisenau en Prusse. Clausewitz y déploie le tableau des efforts militaires de la Prusse après la catastrophe de Iéna, l'effondrement auquel Napoléon fut confronté en Russie, la rapide mobilisation de 110 000 soldats prussiens et les succès remportés ; il explique que les batailles de Lützen et Bautzen, qui se sont terminées par une retraite organisée des Russes et des Prussiens, n'étaient en aucun cas un échec honteux, et il indique la perspective de victoire après la fin de l'armistice, lorsque l'Autriche rejoindra les alliés.

Qui aurait pu rêver d'un tel tournant du bonheur en décembre 1812 ? Bien sûr, la perfection est pratiquement inatteignable, et il faut se contenter de s'en approcher. Mais il n'y a plus de place pour le découragement et le désespoir. « Camarades, je vous dédie ces lignes. Si vos cœurs et vos esprits y trouvent satisfaction, mon objectif sera atteint, même si la tempête des événements disperse ces feuilles et n'en laisse aucune trace ».

Pendant la trêve, Clausewitz a subi un coup dur : blessé à la jambe près de Lutzen, Scharnhorst se rendit à Vienne pour hâter l'entrée de l'Autriche en guerre, mais en chemin sa blessure s'aggrava avec une infection sanguine, et à Prague, le 28 juin, Scharnhorst succomba.

« Je ne suis même pas capable de penser à ce qu'est cette perte irremplaçable pour l'armée, l'État et l'Europe. À ce moment-là, je perds le plus cher ami de ma vie, que personne ne pourra me remplacer et qui me manquera toujours... Bien sûr, il aurait eu du mal à quitter ce monde : il restait encore tant d'idées précieuses pour lui qu'il n'avait pas réalisées, et c'est particulièrement à cela que je pense avec tristesse... Je regrette profondément de ne pas avoir été parmi ceux qui lui ont rendu les derniers services et ont donné son corps à la terre : parmi des milliers de personnes qui lui devaient reconnaissance et amour, il n'y a pas de plus grand débiteur que moi », écrivait Clausewitz à Marie. — « Je ne trouve qu'un petit réconfort dans le fait qu'il est mort à la période la plus brillante de sa vie et que le destin oblige désormais même ses ennemis à se lamenter sur lui ». Ce regret, comme nous le verrons, fut très bref.

Scharnhorst a remplacé Gneisenau. La combinaison Blücher-Gneisenau est considérée comme un exemple de coordination des efforts entre le commandant de l'armée et le chef d'état-major de l'armée. Le concept de chef d'état-major, dans son sens large moderne allemand, est apparu pour la première fois dans l'armée russe sous Catherine II. Les circonstances de la naissance de ce concept ne sont pas très honorables pour le commandement russe. Après que l'armée russe se soit rebellée contre les officiers étrangers et le commandant en chef, le duc de Croÿ, qui a été contraint de fuir sous la protection des baïonnettes suédoises lors de la bataille de Narva, il a été établi dans l'armée russe du XVIII^e siècle, en particulier sous le règne de Catherine II, une certaine préférence pour un commandement « national ». À la tête de l'armée russe se trouvait généralement un noble, parfois un simple temporaire. Ainsi, par exemple, lors de la guerre contre les Turcs, Rumyantsev a été nommé commandant. Il était fils illégitime de Pierre I^{er}, très mondain et éclairé, mais qui n'avait jamais manié de ceintures de soldat et connaissait seulement superficiellement l'art militaire. Pour lui, Catherine n'a pas hésité à faire venir de l'étranger, pour une bonne somme, l'officier allemand le plus compétent et éclairé, avec la meilleure réputation de combat, et l'a placé auprès de lui comme conseiller de confiance et véritable administrateur auprès du noble. Dans une large mesure, Baour, fondateur de l'état-major général russe et premier chef d'état-major de la nouvelle histoire, peut revendiquer le titre d'organisateur des victoires de Rumyantsev.

Avec le développement des guerres révolutionnaires et la complexification des affaires militaires, l'ancien généralat allemand se retrouva également dans la position de grands seigneurs, ignorants des nouvelles exigences de la guerre, incapables d'évaluer rapidement les nouveaux phénomènes et nécessitant pour leur conduite des nourrices attentionnées, dotées d'une volonté ferme, d'une énergie débordante, formées autrement. Ce n'est qu'en confiant la direction effective aux forces choisies de la jeune génération que le commandement allemand vieillissant pouvait faire face à ces maréchaux-commandants d'un tout nouveau type, stimulés

par la révolution française. Le commandant devait représenter l'ancienneté, l'autorité féodale et diriger les forces jeunes, éliminant les obstacles à l'exploitation étendue de leur pensée et de leur énergie. Telles furent, lors de la guerre mondiale, les relations entre Hindenburg et Ludendorff.

L'attitude de Gneisenau envers Blücher était plus simple dans le sens où Gneisenau non seulement faisait entièrement confiance à tous les affaires opérationnelles et tactiques, mais veillait également à la dignité du comportement de l'ancien soldat mal instruit, élevé par la réforme à un poste de grande importance. Les relations de Blücher envers Gneisenau se distinguent très clairement dans l'épisode suivant, rapporté par Delbrück, comme un fait absolument fiable. En 1814, lors de l'avancée sur le territoire français, Blücher et son état-major s'installèrent dans un domaine riche appartenant à un général napoléonien. Le régisseur du domaine servit avec luxe le déjeuner de l'état-major. Les yeux de Blücher s'illuminèrent devant l'argenterie massive et artistique qui ornait la table et il dit que les généraux français, se promenant en Allemagne, n'hésitaient pas à emporter avec eux des objets précieux et que, par conséquent, chez eux, tout était si luxueux; tandis que lui, Blücher, commandait une armée excellente mais ne pouvait offrir une telle argenterie lors d'un accueil d'invités. Cela, en fin de compte, était si scandaleux que cela dépassait la limite de sa patience. Il ordonna donc à son adjudant après le déjeuner d'emballer immédiatement tout l'argenterie dans la maison et de l'ajouter à ses biens. Gneisenau, écoutant cette tirade, devenait progressivement rouge, mais se leva ensuite : « N'avez-vous pas honte, votre excellence, de donner un tel ordre ! » Blücher, ayant reçu une telle remarque devant tout l'état-major, s'inquiéta : « Bien, bien, je vous en prie, ne soyez pas grossier envers votre commandant d'armée ; mais enfin, si vous le prenez si à cœur, alors que tout l'argenterie reste ici, zut alors ».

Clausewitz n'a pas eu à rester dans l'état-major de Gneisenau, sur le théâtre où se décidait le sort de Napoléon. La formation du légion russo-allemande, dans les listes de laquelle figurait Clausewitz, était terminée. En 1799, Alexandre Ier rappela Clausewitz pour le poste de chef d'état-major du corps de Valmonden, dans lequel, avec d'autres contingents, se trouvait cette légion. Le corps de Valmonden avait pour tâche d'observer l'armée—il surveillait le puissant corps de Davout, concentré à Hambourg. Cette tâche secondaire n'était absolument pas au goût de Clausewitz. « Cette armée me semble un chien paresseux, faisant le pied de grue devant un groupe de perdrix. Si le chasseur ne vient pas, les perdrix peuvent être tranquilles. Il peut facilement arriver, comme le raconte Münchhausen, que le chien reste ainsi longtemps debout et que les perdrix restent assises, si bien que l'année suivante on ne pourra retrouver que leurs squelettes l'un contre l'autre ».

Au moment où se déroulaient les actions décisives de la campagne d'automne de 1813 à Dresde et Leipzig, Clausewitz devait « tenir tête » à Davout à Hambourg, et au moment de la marche des alliés sur Paris en 1814, il devait bloquer les forteresses aux Pays-Bas et en Belgique. Mentalement, Clausewitz était avec son ami Gneisenau sur le principal théâtre des opérations militaires.

Concernant les manœuvres prolongées avant la bataille de Leipzig, Clausewitz écrivait à Marie : « cette guerre doit se terminer comme une roue de feu de feux d'artifice tournante, par une forte explosion de l'intérieur, au cours de laquelle toutes les lumières s'éteindront en un seul instant ».

Avant l'invasion de la France, Clausewitz écrit à Gneisenau sur la nécessité de franchir le Rhin et de développer les opérations sans aucune interruption jusqu'à la paix, à Paris inclus. « Baron de Münchhausen est un type littéraire de fanfaron et de menteur sans bornes. Tout ce qui pouvait être objecté contre l'invasion de la France, jusqu'à Paris, sonne maintenant faux et ne correspond pas à la situation. Nos armées ne seront qu'à mi-chemin lorsque le complot à Paris éclatera, la mutinerie dans les troupes françaises, le soulèvement des provinces, et il ne

sera pas difficile d'assurer deux positions stables pour une paix durable — l'indépendance des Pays-Bas et de la Suisse ».

Ainsi, durant cette année décisive de guerre contre Napoléon, Clausewitz devait en réalité se contenter d'observer de loin. Il écrivait à Gneisenau : « Il m'est souvent arrivé de trembler pour le succès global. Je n'étais pas toujours suffisamment informé pour suivre les fils individuels de la trame opérationnelle et évaluer correctement les points faibles. Cependant, vous savez que je suis suffisamment expérimenté dans la sagesse étatique prussienne et les astuces berlinoises, et, bien sûr, vous ne supposez pas que je puisse être trompé par le tapage des journaux, comme un acheteur à qui l'on vend un produit brillant mais de mauvaise qualité ».

L'avenir préoccupait Clausewitz. Les dépenses du légion russo-allemande étaient couvertes par l'Angleterre, mais sa composition — des émigrés et des déserteurs des troupes des différents États allemands — se sentait sans foyer, comme des enfants orphelins. Que deviendraient-ils à la conclusion de la paix ? Est-ce que l'un des États allemands restaurés ou les Pays-Bas voudraient reconnaître cette légion comme le noyau de leur armée ? La question fut résolue lors de la conclusion de la paix par l'intégration de la légion russo-allemande dans l'armée prussienne, ce dont Gneisenau s'était activement fait l'avocat. Le passage automatique de Clausewitz de l'armée russe à l'armée prussienne fut confirmé par un ordre royal le 11 avril 1814.

Pendant les deux années de service en Russie, Clausewitz, contrairement à ses évaluations pessimistes, ne s'est pas avéré être un fardeau mort pour l'armée russe. Il a contribué à l'élévation du niveau des visions tactiques et stratégiques dans l'armée russe. Des variations à ses « Principes fondamentaux de la guerre », dans la traduction française, se retrouvaient aussi chez Barclay. Tol souvent s'appuyait dans ses jugements sur les remarques pertinentes de Clausewitz. Il a contribué à l'échec du camp tragique de Drissa. Au quartier général de l'arrière-garde, on devait à lui plusieurs indications tactiques fondamentales. Il fut l'un des premiers à percevoir les immenses avantages d'une vaste manœuvre de retraite, compte tenu du rapport de forces et de la menace pesant sur Napoléon à la fin de sa marche triomphale. Il a beaucoup travaillé également comme officier subalterne. En contribuant à la conclusion de la convention de Tauraugen, il a entraîné la Russie dans la poursuite de la guerre qui ne devait se terminer qu'en 1814 par la prise de Paris. Nous pouvons même affirmer que ce n'est qu'en 1812 que Clausewitz a déployé une grande activité pratique. Dans les rangs des troupes prussiennes, il n'était pas destiné à atteindre au cours de sa vie des résultats pratiques tangibles. Et toute l'expérience précieuse et directe du combat contre Napoléon a été absorbée par Clausewitz à l'époque où il était au service de la Russie.

Lors de la courte campagne de cinq jours de 1815, l'armée de Napoléon revenant de l'île d'Elbe, Clausewitz occupait le poste de chef d'état-major du corps de Thielmann, l'un des quatre corps de l'armée de Blücher. Mais alors que les trois autres corps décidaient du sort de Napoléon sur le champ de bataille de Waterloo, le corps de Thielmann se trouvait à Wavre en réserve sur un secteur secondaire contre le corps français de Grouchy. Et les actions sur un axe secondaire ne correspondaient en rien au caractère de Clausewitz : il n'y manifestait pas la retenue nécessaire.

Le jour suivant la bataille de Waterloo, lorsque Clausewitz savait déjà la défaite décisive de Napoléon, Grouchy attaqua Tilman à Wavre. Ce dernier — un général très médiocre — recula et rejeta ensuite la responsabilité de ce repli sur Clausewitz, comme si ce dernier lui avait conseillé de ne pas s'engager dans une résistance acharnée contre un ennemi beaucoup plus fort (18 000 contre 33 000 hommes) et de battre en retraite, car à chaque avance de Grouchy, les chances de sa destruction totale augmentaient. Et Grouchy a profité de ce recul pour entamer lui-même une retraite précipitée, qu'il a réussie malgré la situation critique. Ainsi, la bataille de Wavre représente un succès stratégique douteux.

Clausewitz ne s'est pas fait une réputation dans l'armée prussienne. Nous aurons une autre occasion de nous en convaincre dans le chapitre suivant.

Les années de réaction (1815-1830)

Il semblerait que le parti de la réforme, après avoir été dirigé par son chef Gneisenau, brillant lors des victoires dans la guerre de libération et lors de la reprise de Paris en 1814 et 1815, aurait pu célébrer. Mais la défaite des Français, au contraire, permit aux réactionnaires — ennemis de la réforme — de triompher. Les libéraux furent repoussés. Gneisenau et ses amis purent réellement se poser la question douloureuse : pour quoi avons-nous combattu ? La création de l'Union germanique, qui conserva la fragmentation de l'Allemagne en plusieurs États, vestiges du système féodal, provoqua une profonde déception parmi les larges masses qui soutenaient l'unification.

La « Sainte-Alliance » formée en 1815 regardait avec une grande méfiance tous les courants soutenus par les cercles progressistes. Le général réactionnaire prussien Knezebeck, par l'intermédiaire de l'ambassadeur russe Pozzo di Borgo, effrayait Alexandre I du spectre d'une révolte préparée par les amis de Gneisenau. Le roi de Prusse a pris connaissance de la phrase du tsar selon laquelle l'armée russe venait de sauver la Prusse des Français, et qu'il pourrait maintenant falloir la sauver de ses propres généraux et soldats. Metternich disait que l'armée autrichienne ne bouge et ne s'arrête qu'au signal de l'empereur, mais le roi prussien ne pouvait pas affirmer la même chose au sujet de ses troupes. Le soutien apporté par l'Angleterre au parti réformateur s'était interrompu avec la chute de Napoléon. Wellington informait son gouvernement que la Prusse était un État souffrant d'un mal plus sérieux que la France, et il s'efforçait de discréditer Gneisenau.

«À Berlin, la majorité de ce qu'on appelle la bonne société est composée d'anciens partisans de la soumission à la France, et ce sont ces derniers qui donnent le ton ici. Quant à nous et aux autres, nous sommes considérés ici comme des jacobins et des révolutionnaires. Ils disent qu'ils ont depuis longtemps découvert qui nous sommes, et c'est pourquoi ils ont travaillé si assidûment tout le temps contre nos plans», écrivait Clausewitz à Gneisenau en 1815.

Des conditions de paix très clémentes vis-à-vis de la France en 1815, imposées par Alexandre Ier, ont offensé l'armée prussienne, qui comptait sur un gros profit. Des mécontents en uniforme militaire sont apparus, ce qui effrayait particulièrement le roi de Prusse. Blücher a démissionné de manière ostentatoire pour montrer que les conditions de paix insatisfaisantes ne découlaient pas de raisons objectives, mais de la faiblesse du roi de Prusse.

Nommé pour commander les troupes dans la région rhénane récemment annexée à la Prusse, Gneisenau invita Clausewitz comme chef d'état-major. L'ensemble du personnel de l'état-major était composé de personnes ayant émigré en 1812 en Russie avec Clausewitz. La population, et en particulier la bourgeoisie libérale, accueillait solennellement Gneisenau lors de ses déplacements. Lorsque Gneisenau revenait de Trèves sur une barque par la Moselle jusqu'à Coblenche, des deux côtés de la Moselle, tous les habitants se précipitaient pour le saluer ; les Landwehr, habillés de leurs uniformes, se rassemblaient sans ordre particulier. Dans chaque village que Gneisenau traversait, une garde d'honneur était prête.

«La bourgeoisie prend trop le dessus», remarqua Clausewitz. Le roi recevait des rapports sur le «général-demi-goguenard», sur «l'étranger au service de la Prusse», sur «les offenses de la noblesse», sur «le chef du pronunciamiento» *, comme les réactionnaires surnommaient Gneisenau. Les édits indiquaient au roi que la Landwehr — instrument de la bourgeoisie, prêt à se dresser pour Gneisenau — était plus nombreuse que l'armée régulière et que la sécurité de l'État nécessitait des mesures spécifiques pour l'affaiblir et en réduire les effectifs. On fit circuler l'expression célèbre : « le camp de Wallenstein à Coblenche ». Gneisenau était accusé de donner trop de liberté aux libéraux. En 1816, la vie insouciance de Clausewitz à Coblenche prit fin : Gneisenau fut contraint de présenter sa démission.

Comment Clausewitz se sentait-il en revenant après son émigration dans le giron de l'État prussien ? Il rêvait de passer au service hollandais, lorsque, en plus de lui, une mutation l'emmena dans l'armée prussienne. Il dut encore tirer la charge en Prusse pendant 17 ans, mais il restait pour elle un homme étranger et se sentait ici, dans une moindre mesure, observateur extérieur, écarté de l'action et condamné à la contemplation, qu'en 1812 lors de la campagne en Russie. Il s'était séparé de la Prusse, et le concept d'Allemagne à cette époque n'était pas encore suffisamment matérialisé.

En 1807, le patriotisme ardent du captif Clausewitz suscita la remarque de Stahl, selon laquelle Clausewitz était le plus authentique des Allemands. Après 1814, il était à peine possible de répéter ce compliment. Le propre Clausewitz, dans une lettre à Gneisenau à la fin de 1814, reconnaît que « le flot de sang chaud de la vie, destiné à restaurer le lien avec l'ancienne Prusse, circule seulement par deux ou trois canaux d'anciennes connaissances et amitiés ». Il cessa de comprendre le patriotisme grande-prussien de Gneisenau, qui aspirait à obtenir l'hégémonie de la Prusse dans la Confédération allemande.

Gneisenau, désespéré par le cours du Congrès de Vienne, au cours duquel les prétentions de la Prusse se heurtèrent au front uni de l'Autriche et de la France, considérait probable une guerre de la Prusse sur deux ou même trois fronts et établit un plan de lutte contre la coalition. L'élément le plus important de ce plan était l'accord avec Napoléon, alors encore sur l'île d'Elbe. Le débarquement de Napoléon en France devait lever la bannière de la guerre civile et neutraliser la coalition des Bourbons, alliés de l'Autriche. Quant à l'Autriche elle-même, il fallait la délier par la menace de révolution parmi les peuples opprimés par elle — Italiens, Polonais, Tchèques. Ainsi, la Prusse se voyait libérée pour organiser ses affaires en Allemagne, et il ne restait qu'un seul adversaire sérieux : la Russie.

Gneisenau demanda l'avis de Clausewitz sur ce plan. Déjà en 1811, une telle tentative de solution fondamentale des questions nationales en Europe aurait probablement beaucoup plu à Clausewitz. Mais au printemps 1815, la situation critique de la Prusse laissait Clausewitz indifférent, et il répondit : « les moyens proposés dans votre dernier courrier pour un homme qui n'est pas le roi de Prusse semblent quelque peu trop peu cosmopolites ». En d'autres termes, vaut-il la peine de mener un tel combat de vaisselle à l'échelle européenne pour retarder en faveur du roi de Prusse quelques provinces que son avidité convoite ! Il est probable que le Congrès de Vienne aurait effectivement provoqué des querelles parmi les vainqueurs de Napoléon si ce dernier, sans le soutien de la bourgeoisie allemande qui se tenait derrière Gneisenau, n'était pas débarqué seul en France et n'avait pas renversé, comme un château de cartes, la monarchie restaurée des Bourbons.

Déjà en 1814, lorsque la coalition s'attaquait à la puissance militaire de Napoléon, Clausewitz, se trouvant sur le théâtre secondaire belge, s'intéressait non pas tant au déroulement des actions militaires qu'à la beauté du pays et à la splendeur architecturale de ses édifices. Les victoires de 1815 placèrent même Clausewitz en opposition avec son ami Gneisenau, qui, reflétant l'exubérance du chauvinisme prussien dans l'armée, donna l'ordre de faire sauter le pont de Paris sur la Seine, construit par Napoléon et appelé pont de Iéna en l'honneur de la défaite de l'armée prussienne. La première tentative de destruction échoua en raison d'une quantité insuffisante de poudre, et la deuxième tentative fut empêchée par l'arrivée à Paris d'Alexandre I.

Clausewitz admirait la vue de la vallée de la Seine à Sèvres, le palais de Compiègne, mais il n'admirait pas le comportement de l'armée prussienne, les pillages des soldats et des officiers ; les hommes qui se vengent d'une justice bafouée ne devraient pas se comporter ainsi : « Je pensais que nous jouerions un rôle plus noble ».

Clausewitz, presque unique en son genre, concernant 208 Le passage de l'armée russe sur le Rhin près de Mannheim le 1er janvier 1814 D'une gravure en couleur de Kunz d'après un dessin de Kobel (Musée d'État des beaux-arts) Le Congrès de Vienne de 1815 D'une gravure de Godefroy d'après le tableau d'Isabey Il fait preuve de respect envers les Français. «

Tous les malheurs qui se sont abattus sur les Français ne les ont pas forcés à s'humilier ou à faire semblant : ils nous regardent froidement, fièrement, presque sans cacher leur ressentiment. » « Il ne faut pas insister sur le désarmement de la France, car cela mènerait à un paroxysme de désespoir pour le peuple qui a pris les armes pour les mêmes raisons que nous tous, mais avec encore plus d'enthousiasme et de courage. » Clausewitz ne montrait toujours pas de sympathie politique envers la France, ce qui, cependant, ne l'empêchait pas de regarder avec dégoût l'occupation du territoire français. Le 12 juillet 1815, il écrivait à Marie : « Mon désir ardent est que cette épilogue se termine au plus vite : ma conscience proteste contre la situation dans laquelle nous piétons d'autres personnes. » Et aussi étrange que cela puisse paraître, depuis que la passion exaltée de Clausewitz pour l'État prussien s'était calmée, il a commencé à lui donner des conseils bien plus raisonnables.

Alors que Blücher, par ses exigences exagérées, rassemblait contre la Prusse tous ses alliés et ne pouvait que grogner à propos de la «disPo-tie dePloMatiques» (nous essayons de rendre l'orthographe originale russe de Blücher), Clausewitz mettait en garde contre l'arrogance : «nous nous asseyons entre deux chaises» — imposons les Bourbons au peuple français tout en nous querellant à la fois avec eux et avec le peuple et «nous ne savons pas nous-mêmes ce que nous voulons vraiment». Clausewitz s'opposait aux tendances conquérantes de la stratégie dans les relations avec la politique. Il est possible que les vrais Prussiens auraient qualifié les points de vue de Clausewitz de défaitistes si ce dernier n'avait pas montré de retenue.

De l'extérieur, la vie de Clausewitz se déroulait de telle sorte que son éloignement de l'armée prussienne et de la société ne cessait de croître. En 1816, Gneisenau, dont Clausewitz était chef d'état-major, fut remplacé par le général Hake, dont l'esprit était destiné à le supplanter, ce qui désespérait tout l'état-major par ses inspections des casernes et ses critiques minutieuses. Clausewitz ne pouvait le supporter, se retira dans sa coquille et obéit « comme un caniche dressé ». Le service à Coblenz se transforma en calvaire : « je me compare à un vieux chien de poste attelé à la voiture de l'état-major du corps, et la dernière ressemble aussi à un carrosse postal, dans lequel on transporte beaucoup de bric-à-brac, ne compensant pas par sa valeur les frais du transport ».

En septembre 1818, ce fut au tour de Clausewitz de devenir général de division. Pour faire plaisir à Alexandre Ier, arrivé pour deux mois au congrès d'Aix-la-Chapelle, Clausewitz fut nommé commandant militaire du congrès et chef de la garnison d'Aix-la-Chapelle. C'est à cette époque que Gneisenau fit valoir à Berlin l'importance de Clausewitz en tant que directeur de la « école militaire générale », où il avait enseigné la tactique sept ans plus tôt.

Mais Gneisenau se trompait en pensant qu'il ouvrait à Clausewitz un large champ d'action. Dans cette semi-académie, Clausewitz ne possédait que les droits d'administrateur ; la partie pédagogique était totalement indépendante de lui. Il devait diriger l'école seulement sur le plan disciplinaire et administratif. De plus, il incombait à ses fonctions d'annoncer les blâmes aux élèves fautifs, ce qui lui était extrêmement désagréable.

Clausewitz a occupé ce poste pendant douze ans. Au début, il a présenté une note concernant la réforme de l'enseignement. Selon Clausewitz, l'école ressemblait trop à une université militaire. Chaque auditeur-officier était laissé à lui-même et pouvait étudier selon ses goûts ; or, les officiers auditeurs étaient moins préparés au travail autonome que les étudiants universitaires. Par conséquent, Clausewitz proposait d'établir, dans cette ébauche d'académie militaire, un régime d'études à la manière d'un lycée, d'organiser la vérification des cahiers de notes de cours, d'élaborer des programmes solides et de remplacer l'approche scientifique générale de l'enseignement par une orientation professionnelle, en mettant l'accent sur les travaux pratiques et le développement des compétences pratiques chez les auditeurs. Le ministère de la Guerre n'a pas répondu aux propositions de Clausewitz, et il a par la suite dirigé l'école de manière purement formelle.

Dans l'armée, Clausewitz n'avait qu'un seul ami, Gneisenau, et encore celui-ci était hors service. Ce dernier tentait en vain de placer Clausewitz au poste d'ambassadeur prussien à Londres, en remplacement de Wilhelm Humboldt. Clausewitz avait aussi des chances d'obtenir ce poste. Pour lui, comme pour le constitutionnaliste Humboldt, ce serait une honorable mission d'exil. Cependant, les réactionnaires protestèrent unanimement lorsqu'ils apprirent l'initiative de Gneisenau, lequel avait toujours été suspecté de relations secrètes avec l'Angleterre.

Clausewitz se renferma de plus en plus dans sa solitude. Avec la soi-disant « société », représentée à Berlin principalement par de hauts fonctionnaires, Clausewitz entretenait presque aucune relation : « je n'ai jamais été ennemi des fonctionnaires civils, mais je sens que je le deviens : ces Philistins ont tant de vanité, d'arrogance et de mesquineries qu'il y a de quoi désespérer », écrivait-il à Gneisenau en 1824. Clausewitz et Maria entretenaient des relations étroites uniquement avec une famille très instruite et raffinée, les Bernstorff.

Elisa Bernstorff décrit ainsi Clausewitz à cette époque : « Qu'il parlât d'une question insignifiante ou importante, on l'écoutait toujours volontiers. Il savait, grâce à son esprit aigu, tout classer et mettre en ordre et en clarté ; tous les sujets qu'il abordait recevaient un éclairage vif. Si la structure ou certaines considérations ne l'en empêchaient pas, son discours coulait de manière fluide, et sa langue était noble, pure et précise ; sa voix était forte et agréable. L'édition posthume de ses œuvres montre qu'il pouvait certainement parler de manière exhaustive de la guerre et de l'art militaire. Il était également très averti en matière politique, mais s'exprimait de manière mesurée et prudente. Il était encore plus réservé sur le sujet de son passé. Si l'obstacle résidait seulement dans une noble modestie, ses amis auraient pu le surmonter. Cependant, toute attention portée aux malheurs qu'il avait vécus aurait blessé ses sentiments extrêmement délicats. Sa fierté ne lui permettait pas de parler des vicissitudes auxquelles il avait été confronté dans sa jeunesse ».

Clausewitz était particulièrement accablé par l'interdiction de parler, imposée par la réaction à l'égard de la figure principale de la guerre de libération — son maître Scharnhorst, décédé de ses blessures en 1813. Tous les généraux ayant participé aux victoires sur la France avaient été récompensés. Mais la famille de Scharnhorst avait été oubliée par le roi de Prusse. À partir de 1817, Clausewitz multipliait les démarches, essayant d'impliquer Blücher, afin que la famille de Scharnhorst reçoive au moins quelque attention, afin qu'on érige au moins un quelconque monument à Scharnhorst — mais tous ses efforts furent vains. La réaction ne voulait entendre parler de rien concernant cet organisateur des victoires prussiennes, qui avait débarrassé le chemin des survivances féodales. Clausewitz décida de commencer une campagne en faveur de Scharnhorst dans la presse anglaise et prépara déjà un article à ce sujet, mais Gneisenau lui conseilla de remettre ce projet à plus tard.

Par l'entremise de voyageurs, Clausewitz rassemblait des informations sur la petite butte funéraire de Scharnhorst au cimetière pragois, menacé de destruction, la soutenait et, finalement, organisa lui-même le transfert des cendres de Scharnhorst au cimetière de garnison de Berlin. Seul Boyen répondit à l'invitation de Clausewitz d'assister aux funérailles des cendres de Scharnhorst, les autres s'excusant, ne voulant pas se compromettre. À l'exception de quelques proches et des invalides servant au cimetière, Clausewitz réussit à inciter uniquement quelques officiers du bataillon, qui effectuaient par hasard des exercices à proximité du cimetière, à rendre le dernier hommage au créateur de la nouvelle armée prussienne. Maria posa sur le cercueil la seule couronne de laurier... Le mépris officiel envers Scharnhorst fit sur Clausewitz une impression telle qu'il se serait senti craché dessus par la Prusse de l'époque.

Si en Russie Clausewitz se sentait physiquement sourd et muet, en Prusse froide et hostile Clausewitz se sentait moralement sourd-muet, en raison de l'aliénation complète de ses compatriotes. Clausewitz était entouré de gens étrangers qu'il méprisait ; rien ne le liait à eux, pas même l'objectif de lutter contre un ennemi commun, qui liait Clausewitz à l'armée

russe en 1812, et Clausewitz se réfugiait de la vie dans son bureau et s'immergeait dans la contemplation des guerres napoléoniennes. Maria veillait sur sa tranquillité, l'aidait et cherchait à trouver un réconfort dans une revanche théorique contre les désillusions de la vie. Si la Prusse réactionnaire supportait à peine Clausewitz, lui aussi ne pouvait tolérer ce pays qu'en se repliant dans son bureau.

Maria fit tous les efforts possibles pour qu'il trouve un réconfort face à ses échecs dans le travail scientifique, dans le calme de son cabinet. Elle fut le seul témoin de la rédaction de son œuvre classique sur la guerre. L'orientation anglaise et l'exaltation nationaliste tombèrent, et la pensée puissante de Clausewitz se manifesta dans toute sa force. L'influence de Maria, avec qui Clausewitz discutait de nombreux sujets, laissa ici aussi d'importantes traces. Dans l'œuvre majeure de Clausewitz, nous rencontrons le style et les notions goethéens, par exemple « manière », pour désigner un style profondément individuel par opposition au style universel, des comparaisons goethéennes, le réalisme goethéen, la compréhension goethéenne de l'unité et une attitude prudente envers la philosophie abstraite, bien qu'il en ait ressenti une forte attraction.

Goethe répétait après les Grecs que ce ne sont pas les événements qui désorientent les hommes, mais la doctrine sur les événements. «Il est difficile de croire combien de choses mortes et mortifères se trouvent dans les sciences, tant que l'on ne s'y plonge pas sérieusement et avec passion.» «L'induction n'est utile qu'à celui qui veut convaincre autrui. Tu acceptes deux ou trois principes, quelques conclusions, et voilà que le mal est fait.» «Il n'est pas bon de rester trop longtemps dans le domaine de l'abstrait.» «Il ne sera jamais de trop de s'abstenir de tirer des conclusions trop hâtives à partir de l'expérience.» Ces pensées de Goethe servaient en quelque sorte de guide à Clausewitz et se retrouvent chez lui sous différentes formes.

Les pensées suivantes de Clausewitz tirées de la préface de son ouvrage classique résonnent tout à fait dans le style de Goethe : « Je ne me suis jamais détourné des conclusions philosophiques, mais dans les cas où le lien devenait extrêmement subtil, je préférais le rompre et le rattacher à nouveau aux phénomènes du monde réel. De la même manière que certaines plantes ne donnent des fruits que si leur tige ne pousse pas trop haut, de même, dans les arts pratiques, les feuilles et les fleurs de la théorie ne doivent pas être élevées trop haut, mais il faut les maintenir aussi près que possible de leur terre natale — l'expérience réelle ».

Cependant, dans la vie de Clausewitz, il n'y a pas eu de période de passion pour Goethe, tandis que Maria Brühl était connue comme une fervente admiratrice et grande connaisseuse des œuvres de Goethe. Toutes les données suggèrent que dans la coloration artistique des humeurs et des concepts goethéens sur de nombreuses pages du travail majeur de Clausewitz, se cache l'influence de Maria.

Douze longues années se sont écoulées dans cette retraite de cabinet. Clausewitz ne se considérait pas suffisamment préparé pour se lancer immédiatement dans le travail sur la théorie de l'art militaire. Il fallait d'abord examiner un immense matériel historique militaire, passer en revue de manière systématique l'expérience des guerres les plus importantes avec sa pensée déjà mûre, accumuler une série de conclusions tirées de la vie, et ce n'est qu'ensuite qu'il pouvait commencer à les relier dans une seule théorie.

Clausewitz a déjà étudié, dès sa jeunesse, les campagnes de Gustave-Adolphe lors de la guerre de Trente Ans ; maintenant il donne un éclairage stratégique sur les campagnes de Turenne, Luxembourg, Jean Sobieski, Minikh, Frédéric le Grand, Ferdinand de Brunswick et passe ensuite à l'étude des guerres de l'époque napoléonienne, sur lesquelles il s'est arrêté de manière incomparablement plus détaillée : la campagne de 1796 en Italie, celle de 1799 — les campagnes de Souvorov en Italie et en Suisse, la campagne de 1806 en Prusse, la campagne en Russie en 1812, la guerre pour la libération de l'Allemagne de 1813 à 1815.

Clausewitz ne prévoyait pas de publier des travaux relatifs à la majeure partie de ces guerres ; néanmoins, il donnait à chaque étude sur une guerre une forme littéraire. Cette partie préparatoire du travail de Clausewitz peut être comparée au travail d'un étudiant en médecine, enfermé dans le théâtre anatomique et disséquant des cadavres. L'ampleur de ce travail peut être évaluée par le résultat — environ 1700 pages d'une typographie soignée. La majeure partie de ces travaux historico-militaires constitue le contenu des sept derniers volumes de l'édition posthume.

Le centre de gravité de ces travaux, aujourd'hui presque entièrement publiés, reposait sur l'étude de l'expérience des campagnes napoléoniennes. Clausewitz, bien sûr, ne pouvait pas s'appuyer dans ses recherches sur une étude systématique des documents d'archives ou sur une histoire historiquement documentée de ces guerres, car les premières données d'archives sur les guerres napoléoniennes ont commencé à paraître dans la presse seulement trois décennies après la mort de Clausewitz. Le matériel dont disposait Clausewitz était très imparfait et ne consignait que les dates de prise de différents points et les rapports numériques mêlés à diverses évaluations extrêmement subjectives, comme cela se produit toujours dans les livres écrits à chaud sur des événements.

Milioutine, historien militaire russe et ensuite ministre de la guerre, travaillant sur la campagne de Souvorov en Italie et en Suisse à partir des archives russes, a pu trouver un certain nombre de petites erreurs dans l'ouvrage 216 de Clausewitz sur ce sujet ; il en va de même pour Camon, écrivain français, comparant le niveau de ses connaissances historiques contemporaines sur les campagnes de Napoléon avec les données de Clausewitz. Cependant, en ce qui concerne la véracité des conclusions finales, l'exposé de Clausewitz peut rivaliser avec Milioutine et Camon et les surpasse largement en profondeur et en cohérence.

Dans son ouvrage d'histoire militaire, Clausewitz distingue trois moments : l'établissement des faits, la révélation du lien causal dans le déroulement des événements, et la critique des moyens employés pour atteindre l'objectif. Les deux premiers moments représentent des éléments du travail scientifique habituel de l'historien, le troisième moment est une tâche qui relève non pas tant de l'historien que du critique militaire. Quant à la qualité des matériaux dont disposait Clausewitz, à sa nature et à l'objectif qu'il s'était fixé, il s'attardait très peu sur les premiers moments du travail de l'historien et concentrait toute son attention sur le troisième : la critique des plans de campagnes et des batailles, l'examen d'autres plans possibles pour atteindre l'objectif, les manières de surmonter les inconvénients de la situation et d'utiliser les avantages qu'elle offre, ainsi que le risque, les chances et les conséquences des mesures individuelles.

Il existe deux méthodes de travail en histoire militaire : la première, plus passive, consiste à suivre pas à pas les événements, à observer la transition progressive d'une forme à une autre et à noter les petits détails de la lente croissance et de l'établissement de nouvelles conditions.

La deuxième méthode consiste à sauter une série d'éléments intermédiaires du développement historique et à concentrer toute l'attention sur les points décisifs et les moments dramatiques, lorsque les tendances opposées du développement s'affrontent, toutes les tensions atteignent leur maximum et une crise se crée.

Clausewitz était un représentant talentueux de cette seconde méthode, nécessitant une grande force créatrice de pensée, une profonde pénétration dans la dynamique des événements, rejetant tous les schémas et mettant en avant la spécificité de chaque phénomène concret. En réalité, l'histoire chez Clausewitz ne sert que de matériau sur lequel se développe la discussion philosophique des problèmes qui l'intéressaient. La méthode de Clausewitz déplace le centre de gravité de l'œuvre historique vers la critique des « moyens utilisés ».

Par la suite, la méthode de Clausewitz a été poursuivie par le célèbre chef de l'état-major général prussien Schlieffen dans son ouvrage bien connu «Cannae», et elle a trouvé un écho important dans les travaux de Freytag von Loringhoven et du département d'histoire

militaire qu'il dirigeait au grand état-major général prussien. En revanche, les états-majors russes, français et autrichiens ne sont pas allés au-delà du premier niveau et préféraient, face aux dangers d'une présentation dramatisée et exagérée, souvent susceptible de tomber dans le parti pris, une narration calme et fluide des événements passés.

Les travaux militaires et historiques de Clausewitz dépassent de trois fois en volume son œuvre majeure sur la guerre, qui atteint 600 pages ; cependant, la majeure partie des douze dernières années de son activité scientifique a été consacrée à une œuvre théorique majeure. L'examen de cette dernière sera reporté au chapitre suivant.

Clausewitz refusait toute participation aux discussions scientifiques sur la guerre. Les interventions sur des questions particulières lui semblaient inutiles, elles le détournaient de son travail sur une œuvre majeure, qui devait aborder tous les aspects de la stratégie sous un angle unique.

Une seule fois, autant que nous le sachions, Clausewitz refusa sa retenue. En 1827, Müffling, un imbécile ayant remplacé Grolman en tant que chef d'état-major général prussien, donna à ses collaborateurs une tâche stratégique sur la guerre de la Prusse contre l'Autriche alliée à la Saxe. Aucune donnée politique sur cette guerre, sur ses causes ou sur les objectifs des parties, ne figurait dans le sujet. L'un de ceux qui reçurent cette tâche, le major von Reder, connaissant la réputation de Clausewitz en tant que stratège, lui envoya deux solutions à ce problème — la sienne et celle d'une autre personne, un haut fonctionnaire de l'état-major général — et demanda à Clausewitz de critiquer ces solutions. Clausewitz répondit à cette demande dans deux lettres, dans lesquelles il présenta de manière concise les fondements de son enseignement.

Un grand plan stratégique, — indiquait Clausewitz, — a principalement un caractère politique ; résoudre des tâches stratégiques en l'absence de données politiques est une entreprise nuisible. Si l'Autriche poursuit l'objectif de battre la Prusse, elle déplacera son armée à travers la Saxe vers Berlin ; si la guerre est motivée par des raisons plus mineures et poursuit des objectifs limités, alors la direction du coup autrichien se portera sur la Silésie, afin de prendre et de maintenir cette province. La guerre n'est pas une fin en soi, mais représente seulement un instrument au service de la politique. Dans un cas, pour la Prusse, la direction la plus dangereuse sera celle vers Berlin ; dans un autre, celle vers la Silésie, car dans ces dernières circonstances, seul un plan modéré promet le succès. La tâche 219 est trop imparfaite pour qu'il soit possible d'y trouver une solution. C'est pourquoi Clausewitz a dirigé la critique non pas tant vers la décision elle-même, mais vers la forme des preuves avancées en sa faveur.

«Je déteste cette terminologie, par laquelle on cherche à faire entrer un cas particulier dans des normes générales et nécessaires. Les stratèges utilisent ces termes comme s'ils représentaient des formules algébriques, dont l'inviolabilité est prouvée, et qui sont employées par souci de concision à la place de la vérité originelle. Cependant, ces termes... représentent des expressions vagues et fragiles, dont le véritable sens reste à interroger. Ils sont ainsi non par hasard... les personnes qui les inventent trouvent tout à fait naturel de leur accorder une certaine latitude».

Clausewitz était à tel point ennemi de cette terminologie obscure (liberté d'action de l'armée, clé du pays, position dominante, etc.) que le simple mot « stratège », que Clausewitz utilisait à l'adresse de ceux qui abusaient de la terminologie, prenait dans sa bouche une connotation désobligeante, proche de celle de charlatan. Les générations de écrivains immédiatement après Clausewitz craignaient même de mettre le mot « stratégie » dans le titre de leurs travaux.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces lettres, c'est l'indication du double visage de la guerre (destruction et objectif limité) selon la situation politique et les buts, d'où découle la nécessité d'aborder l'évaluation de la situation en guerre avec des critères totalement différents. Sous cet angle, Clausewitz envisageait, mais n'a pas eu le temps, de retravailler

l'intégralité de son ouvrage sur la stratégie. Clausewitz propose également la défense, non seulement comme point de départ logique de la stratégie, mais aussi comme forme à partir de laquelle la pensée stratégique doit commencer son travail en pratique. Même lors de l'offensive, la première chose dont il faut partir est la couverture de la concentration des forces, c'est-à-dire la défense.

Dans les opinions politiques de Clausewitz, reflétées au cours des années de réaction dans de nombreuses notes, on peut observer des oscillations et un recul significatifs, qui deviennent particulièrement visibles en 1830, au moment de la révolution en France, en Belgique et en Pologne. Ces fluctuations politiques de Clausewitz consistaient en ce que, malgré un éloignement évident des opinions politiques progressistes et la peur de la révolution, il ressentait néanmoins que l'époque héroïque de sa vie était étroitement liée au travail de Scharnhorst et aux réformes libérales, menacées d'être balayées par une réaction extrême. Selon lui, le libéralisme est l'élargissement de la base de la vie sociale, condition nécessaire à la puissance de l'État, présupposition du déploiement et de l'unification de toutes les forces existantes dans le pays. Clausewitz reconnaît que la révolution française a créé beaucoup de bien. Bien sûr, la perfection absolue est inaccessible. Mais un certain nombre d'innovations révolutionnaires est devenu avec le temps absolument nécessaire, et aucun Archimède politique ne pourra ramener la société à l'état où elle se trouvait avant 1789. Pourvu que les réactionnaires ne détruisent pas la machine d'État en essayant de la ramener à son ancien état. « Le retour de nos mauvaises vieilles habitudes — partiellement ou complètement — est l'idée fixe qui me poursuit (bête noire) », écrivait Clausewitz à Gneisenau le 7 novembre 1819.

Combat décisif entre les forces de l'ancienne et de la nouvelle * Ces lettres courtes et intéressantes ont été publiées en traduction russe : Clausewitz. Principes de la décision stratégique. Moscou, 1924. Traduction sous la direction d'A. Svechin. 221 de Prusse, avec la défaite de ces derniers, a eu lieu à la fin de 1819 concernant la question du Landwehr. Les élèves les plus talentueux de Scharnhorst — le chef d'état-major Grolman et le ministre de la Guerre Boyen — furent contraints de démissionner. Le point de vue de la réaction fut exprimé par le ministre de la police Wittgenstein : « armer le peuple signifie organiser la résistance à l'autorité du pouvoir, ruiner les finances, voire porter atteinte aux principes chrétiens de la Sainte-Alliance ». Le commandant du corps de la garde, le duc de Mecklembourg, pensait qu'« il valait mieux affaiblir la Prusse que de préserver l'ancien régime ». Le roi prussien stupide Frédéric-Guillaume III qualifiait le Landwehr d'« idée poétique », de « chimère ». Et nous savons déjà, d'après l'expérience des rapports de Gneisenau en 1811, que la « poésie » aux lèvres de ce pauvre Hohenzollern constituait l'évaluation négative la plus sarcastique.

D'autre part, le chef des libres penseurs du sud de l'Allemagne, le professeur de l'université de Fribourg Karl Rottek, fit une intervention louant les mérites du Landwehr en 1813. L'armée permanente n'est qu'un jeu pour les monarques et des acteurs pour les parades. Rottek exigea le remplacement complet des troupes régulières par le Landwehr (milice populaire), exigence qui resta présente pendant tout un siècle dans les programmes de tous les partis démocratiques.

Si Clausewitz, dans cette confrontation décisive avec les forces de réaction, exprimait des points de vue assez modérés et ne se montrait pas aussi passionné que ses anciens camarades du cercle de réforme, il ne les a néanmoins pas trahis. Bien que Clausewitz remarque tristement que le chancelier Hardenberg a beaucoup vieilli et est devenu docile envers les réactionnaires, il lui transmet néanmoins, le 17 décembre 1819, par l'intermédiaire de Gneisenau, la note de service 222 (mémoire) sur la Landwehr. Pour évaluer correctement la position politique de ce mémoire, il faut se rappeler qu'il a été écrit pendant la période de répression sévère contre les étudiants après l'assassinat de Kotzebue, l'informateur d'Alexandre I. À cette époque, le roi prussien décernait des ordres au falsificateur de l'histoire Schmalz, qui affirmait qu'en 1813 le peuple prussien s'était armé uniquement par un

sentiment de véritable loyalisme, et à l'évêque Eylert, qui justifiait le roi prussien, ayant rompu sa promesse d'introduire une constitution, donnée au moment où se préparait une nouvelle lutte contre Napoléon, soudainement de retour de l'île d'Elbe : « Le roi agit comme un père sage qui, touché par l'amour de ses enfants, le jour de son anniversaire ou de son rétablissement, cède à leurs souhaits, mais ensuite les réinterprète calmement ».

La note de Clausewitz indique : bien sûr, en permettant à la population civile de s'organiser militairement, de se doter d'officiers et d'arsenaux, nous donnons ainsi au peuple une puissance considérable qu'il peut également abuser. En ce moment, les tendances rebelles sont très présentes, et en cas d'insurrection ouverte, il ne sera pas facile, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, de faire disperser les insurgés avec des armes à la main. Et pourtant, il est nécessaire de conserver la Landwehr. Le véritable pilier du gouvernement n'est pas le désarmement du peuple, mais une politique honnête et sage, qui soutiendra la fidélité à la dynastie dans l'armée régulière, ainsi que dans la Landwehr et le peuple. Que le gouvernement rassemble autour de lui des représentants de la nation qui seront le soutien et les amis du trône, de la même manière que le parlement anglais est un allié du pouvoir royal. En s'appuyant sur cette assemblée, le gouvernement pourra s'opposer avec vigueur aux perturbateurs, si jamais ils apparaissent. D'autre part, quels avantages aurait la suppression de la Landwehr ? Absolument aucun ; cela n'empêchera en rien les idées révolutionnaires de s'emparer de l'armée régulière. Cela s'est déjà produit en France en 1789, lorsque l'armée royale, soufflée par la révolution, a fondu et disparu comme la neige au printemps. En même temps, supprimer la Landwehr par peur d'elle entraînera une perte de confiance du peuple envers le gouvernement. Enfin, sans la Landwehr, la Prusse, entourée d'envieux et d'ennemis, sera ouverte à l'invasion étrangère. Par sa peur du glaive, la Prusse périra par le glaive elle-même. En ce moment, en Prusse, la tension militaire est portée à l'extrême, c'est une nécessité qui ne laisse aucun choix. L'existence de la Prusse exige un esprit guerrier puissant et des forces réelles. « Beaucoup aimeraient maintenant effacer tout souvenir des réformes et revenir à l'armée de 1806. Mais qu'ils posent cette question devant leur conscience. Ils sentiront à quel point il serait criminel et insensé de détruire le nouveau système militaire, qui porta en 1813, 1814 et 1815 les glorieux destins de la Prusse, comme le char de combat sur lequel bondit la déesse de la victoire ».

Comme le lecteur peut facilement le constater, dans les vues très mesurées de Clausewitz, un monarchiste constitutionnel, les questions politiques et militaires étaient étroitement liées, et en défendant le Landwehr, Clausewitz exigeait également la constitution. La nouvelle armée prussienne, créée sur la base du service militaire obligatoire universel, Clausewitz la plaçait effectivement bien au-dessus de l'ancienne. Dès mai 1815, il écrivait à Marie : « quelle force, quelle joie de vivre et quelle jeunesse dans notre armée actuelle, et combien l'ancienne armée, ayant vécu, apparaissait triste et lamentable ». La controverse sur le Landwehr a, comme on le sait, été résolue par le roi à moitié : le Landwehr a été conservé sur le papier, mais vidé de son sang et réduit.

Au cours des dernières années de sa vie, Clausewitz a élaboré à trois reprises un plan de guerre de la Sainte-Alliance contre la France révolutionnaire. Ces plans ont ensuite servi de base aux plans de Moltke pour lutter contre la France et présentent un intérêt historique considérable. L'élaboration du premier plan remonte à 1828. Clausewitz adopte le point de vue des dispositions de l'accord d'Aix-la-Chapelle de 1818 entre l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie concernant une action simultanée des forces de la coalition en cas de résurgence de la révolution en France. Ce plan est inclus dans une œuvre de référence (fin de la 8e partie) comme exemple d'un plan de guerre conçu pour écraser l'ennemi.

Les Alliés, même sans la Russie, pourraient aligner 750 000 soldats, un nombre tellement supérieur aux forces de la France qu'il n'est pas nécessaire de faire appel à l'armée russe pour porter un coup décisif. Le centre de gravité de l'État français réside dans ses forces armées et à Paris. Dès lors, l'objectif militaire ultime de la coalition est de battre l'armée

française dans une ou plusieurs batailles générales, la repousser au-delà de la Loire et prendre Paris.

C'est à ce programme que Moltke s'en est tenu en 1870. La différence principale avec Moltke résidait dans le fait que ce dernier menait la guerre avec les forces unifiées de l'Allemagne, tandis que Clausewitz considérait deux principaux États de la coalition — la Prusse et l'Autriche, sous le commandement des armées desquelles il était à peine possible de parvenir à un contrôle. C'est donc dans ce contexte que Clausewitz prévoyait que l'armée prussienne avancerait de Belgique vers Paris, et l'armée autrichienne depuis le Rhin supérieur vers Paris ou Orléans. Les autres contingents se répartissent selon ces deux directions principales. Il convient particulièrement de s'abstenir d'envahir la France depuis sa frontière italienne : conquérir la France depuis le côté du Rhône équivaut à essayer de lever les armes par la pointe de la baïonnette. Clausewitz ne craint pas l'échec des deux grandes armées engagées séparément.

Le deuxième plan de guerre a été esquissé en août 1830. En juillet, une révolution a éclaté en France, ce qui semblait rendre la guerre contre la France inévitable. Le mouvement révolutionnaire ne s'était pas encore propagé au-delà des frontières de la France, et le plan d'action ci-dessus des quatre États participants au Congrès d'Aix-la-Chapelle semblait réalisable. Cependant, Clausewitz devient plus prudent et propose de déplacer le déploiement du groupe autrichien du haut Rhin vers le Rhin moyen, rapprochant ainsi ce groupe du groupe prussien. Ce dernier, en raison des difficultés à obtenir l'unité de commandement, devra être divisé en deux parties — l'armée anglo-néerlandaise et l'armée prussienne. Ainsi, la France sera attaquée sur toute l'étendue comprise entre la mer et les Vosges par trois grandes armées indépendantes. L'offensive occupera en largeur une partie plus petite du territoire français, ce qui représente un certain avantage, car une fraction moindre de la population française sera impliquée dans le combat.

Il est fort probable que de grandes forces françaises prendront l'initiative, et que les alliés devront commencer la guerre en défense. Cette dernière doit être organisée particulièrement solidement sur les fronts belge et italien, car les Français peuvent compter sur les sentiments révolutionnaires des Belges et des Italiens. Avec de grandes forces de la coalition entre la mer et les Vosges, on peut compter fermement sur le fait que les Français ne mèneront pas d'offensive depuis l'Alsace à travers le Haut-Rhin vers l'Allemagne du Sud et l'Autriche. Mais il ne sera pas facile de convaincre les Autrichiens de cela. Comme on le sait, la situation d'impossibilité pour la France d'entreprendre toute action à travers le Haut-Rhin, lorsque de grandes forces prussiennes étaient déployées en Lorraine ou en Belgique, est depuis lors devenue la base de tous les plans de Moltke l'Ancien, Schlieffen et Moltke le Jeune. Cette leçon a été très bien retenue par Clausewitz. La défense ne doit pas consister à occuper une disposition étirée, mais à concentrer de grandes forces dans les points importants, en étant parfaitement prêt à porter un contre-coup.

Ce plan a été présenté par l'intermédiaire de Gneisenau à la fin d'octobre. Mais ensuite, la situation a changé radicalement : en 1830, la Belgique a été en proie à une révolution et a proclamé son indépendance vis-à-vis des Pays-Bas ; l'insurrection polonaise (en novembre) a contraint la Russie ; de fortes turbulences en Italie excluaient la possibilité d'une aide de l'Autriche ; le changement de gouvernement en Angleterre à la suite du succès des libéraux l'a également retirée de la coalition.

Ces événements changeaient radicalement la situation, et Clausewitz proposa à la fin de 1830 un nouveau plan, complété en février 1831. Dans les nouvelles conditions, pour lutter contre la France et la Belgique, il ne restait que la Prusse avec quelques petits États allemands et les Pays-Bas. Dans ce contexte, Clausewitz reconnaît qu'il est absolument irréaliste de viser l'objectif de la destruction de la France. Une attaque contre Paris n'a aucune chance de succès. L'attaque à travers la Lorraine est particulièrement désavantageuse, car elle ne résout pas le problème de la protection de la frontière prussienne du côté de la Belgique.

La proposition de Clausewitz consiste à organiser la défense sur le front du sud de l'Allemagne et à se limiter à une offensive courte pour prendre la Belgique.

Lors de cette offensive, on pourra compter sur la scission au sein du peuple belge, où existe encore le parti orangiste renversé par la révolution, ainsi que sur l'aide des Pays-Bas et, éventuellement, de l'Angleterre. La Belgique sera la cause, l'objectif et l'enjeu de cette guerre. La possession de la Belgique présente de grands avantages, car elle n'élargit pas le front que la Prusse doit défendre et constitue un gage précieux pour mener des négociations de paix. Le moment opportun en août 1830 pour une guerre visant à écraser la France avait été manqué, il faut désormais se contenter de fixer un objectif limité.

Ce troisième plan de Clausewitz témoigne de la prise en compte de la situation politique et de l'absence de dogmatisation des méthodes napoléoniennes de destruction comme solution universelle pour mener la guerre, et en même temps, comme les deux premiers, il caractérise sa politique de lutte contre la révolution.

Sorti de sa retraite, Clausewitz quitta celle-ci un an avant sa mort, en août 1830. La Révolution de juillet en France, qui aggravait considérablement la situation dans toute l'Europe, força le roi de Prusse à réfléchir à la personne à qui confier le commandement des troupes prussiennes en cas de guerre contre la France ou contre la Pologne proche de l'insurrection. Les généraux réactionnaires n'avaient aucune autorité et étaient manifestement inaptes. Les compétences et l'autorité se trouvaient chez les généraux mis à l'opposition : Gneisenau et Grolman. Grolman était plus jeune et très talentueux, mais Gneisenau était plus accommodant, et son nom résonnait plus fortement dans de larges masses. Le choix se porta sur Gneisenau. Ce dernier ne pouvait se passer de Clausewitz en tant que chef d'état-major.

En août 1830, Clausewitz fut nommé chef de la 2^e inspection d'artillerie à Breslau ; près de Breslau, il vivait dans son domaine de Gneisenau, et Clausewitz reçut la mission de le convaincre d'accepter de commander l'armée prussienne contre la France si l'évolution de la révolution conduisait à la guerre. Clausewitz accomplit cette mission et passa l'hiver 1830-1831 avec Gneisenau à Berlin, où se déroulaient des consultations avec le ministre de la guerre, déjà connu de nous par Coblenz, von Hacke, et le chef d'état-major Krauseneck. Cette nouvelle nomination de Clausewitz explique également la rédaction par lui du deuxième et du troisième plans de guerre contre la France mentionnés ci-dessus.

Cependant, la situation a changé : le danger brûlant menaçait désormais la Prusse non pas de la part de la France, mais de la part de la Pologne. En février 1831, l'armée russe sous le commandement de Dibitch fut repoussée près de Varsovie, à Grochów. En cas de succès final des Polonais, on pouvait s'attendre à une rébellion également dans les terres polonaises annexées par la Prusse : la population polonaise était extrêmement agitée ; en revanche, en cas de succès des troupes russes, qui avaient lancé une nouvelle offensive au nord de Varsovie, il est possible que l'armée polonaise se soit retirée sur le territoire prussien et ait tenté de traverser la Bohême pour rejoindre la France. C'est dans cette optique que Gneisenau se rendit à Poznań au début de mai 1831 pour commander l'armée d'observation prussienne à la frontière polonaise ; Clausewitz l'accompagna en tant que chef d'état-major.

La vie contemplative de Clausewitz fut ainsi interrompue ; sa situation en tant qu'homme étranger à l'État prussien commençait à s'apaiser, mais Clausewitz était déjà sur le seuil de la mort et ne reprit plus son travail théorique : en partant pour Breslau en août 1830, il scella ses manuscrits dans des enveloppes et ne les rouvrit plus. Gneisenau avait soixante-dix ans ; l'état-major le considérait encore jeune, mais Clausewitz le voyait comme un vieil homme dépourvu de fermeté et de passion — des qualités qu'il possédait lui-même dans les années de la guerre de libération.

Même pour Clausewitz lui-même, les années passées à rester dans son cabinet n'ont pas été sans effet. Il devait souvent restaurer sa santé dans des stations balnéaires. Déjà en 1822, il a eu un léger accident vasculaire, après lequel il a eu du mal à contrôler sa main droite pendant un certain temps.

Le nouveau retour à l'activité, qui avait accidentellement jeté Clausewitz à un poste de premier plan dans la lutte contre la révolution européenne, ne l'attirait en rien. Il écrivait le 28 mai à Marie : « Les bons jours de notre vie sont déjà passés. Le plus grand bien à mes yeux serait de m'éloigner de toi, loin des hommes. Je n'aime pas du tout ni la position que j'occupe, ni les tâches qui m'incombent. Je feins souvent la gaieté et me force à me satisfaire de petits divertissements pour trouver en moi la force de continuer le travail, mais au fond de mon cœur, une grande tristesse m'envahit ».

Dans la lettre du 9 juin, il est écrit : « la seule consolation pour nous est que nous n'avons plus longtemps à vivre et que nous n'avons pas d'enfants. »

Encore plus caractéristique est la lettre du 29 juillet, pleine de désespoir : « si je meurs, chère Maria, ce sera cependant dans le cadre de ma profession. Ne te chagrine pas trop pour une vie qui ne peut plus donner beaucoup. Partout la stupidité triomphe, et aucun homme n'est capable de lui résister, tout comme à la choléra. Quand on meurt de la choléra, on ne souffre au moins pas autant que lorsque l'on meurt sous l'assaut de la stupidité humaine. Je ne peux te dire avec quel mépris pour les jugements humains je quitte ce monde. Je suis profondément attristé de ne pas avoir pu te assurer suffisamment de sécurité. Mais ce n'est pas de ma faute. Ange cher, je te remercie pour l'aide que tu m'as apportée dans la vie ».

Cependant, la vie extérieure de Clausewitz à Posen ne semblait offrir aucune raison à un tel désespoir. Gneisenau restait un ami proche de Clausewitz, était en pleine forme, plaisantait, faisant rire à gorge déployée ceux qui l'entouraient, et donnait pendant le déjeuner des leçons strictes aux jeunes officiers d'état-major qui se permettaient des galanteries déplacées envers les femmes de leurs camarades.

L'un des assistants de Clausewitz, le chef d'un service de renseignement, Brandt, qui ne ressentait pas particulièrement de sympathie pour son supérieur, souligne que Clausewitz faisait preuve d'une grande méfiance envers les manœuvres de l'armée russe contre les Polonais et avait tendance à exagérer la puissance et les perspectives du mouvement révolutionnaire. Mais Brandt admet qu'il était impressionné lorsque Clausewitz discutait de son rapport sur les troupes polonaises et russes : il tirait de larges conclusions à partir des informations sur les déplacements individuels, évaluait la rapidité des marches et prédisait avec précision les points où des affrontements décisifs devaient avoir lieu.

«Ce que les historiens ont ensuite pu reconstituer uniquement grâce à un travail minutieux, et ce que les écrivains militaires, après de longues études, présentaient comme la quintessence des connaissances militaires, le général Clausewitz le comprenait en un instant. Le destin ne lui permit pas de révéler ses talents dans une grande guerre, mais je suis fermement convaincu qu'en tant que stratège, il aurait obtenu des résultats exceptionnels. Sur le champ de bataille, il aurait été moins à sa place. Il n'avait pas le talent d'inspirer les troupes. Cela était non seulement dû à sa timidité et à son embarras, mais aussi à l'absence d'habitude de commander des troupes. En l'observant avec des soldats, on pouvait facilement remarquer qu'il se sentait un peu maladroit, et que ce sentiment disparaissait dès qu'il s'éloignait des troupes ».

Le 24 août, vers midi, Gneisenau se sentit mal et dut s'aliter : il avait contracté le choléra. Toute la journée, Clausewitz prit soin avec dévouement de son unique ami, et la nuit venue, Gneisenau mourut. Ce fut un coup dur pour Clausewitz, mais au-delà de cela, il était également préoccupé par la pensée de savoir comment le roi de Prusse et la « patrie prussienne » réagiraient à la mort de ce héros de la guerre de libération. Ils étaient déjà en grande partie étrangers à Clausewitz, se tournant le dos à Scharnhorst après sa mort, refusant de prendre part à sa famille et à ses funérailles. Se pourrait-il que cela se reproduise aussi pour Gneisenau, lui aussi mort à son poste ? Clausewitz savait que le roi de Prusse ne pouvait lui-même le supporter. Maintenant, il allait être définitivement éclairci ce qu'il fallait attendre.

Après la victoire sur Napoléon, Gneisenau, comme les autres généraux prussiens, reçut une propriété en Prusse, confisquée à un maréchal français. Mais on lui attribua une propriété

contestée, dont le litige dura environ huit ans, après quoi Gneisenau put enfin en prendre possession. Pendant ces années, il fut promu maréchal, tout en conservant le traitement de son ancien grade. Gneisenau fut nommé à la fonction honorifique de commandant de Berlin, mais sans percevoir le traitement correspondant à cette fonction. Le prince héritier calcula que l'État prussien avait économisé sur Gneisenau 200 000 thalers en quinze ans. Gneisenau savait que la poste avait l'ordre de surveiller tout son courrier. Il faisait partie du conseil d'État et, lorsqu'une loi sur l'organisation de la police secrète fut proposée, il parla de l'effet démoralisant de cet organisme et proposa en vain de faire échouer cette loi. Cependant, avec sa nomination comme commandant de l'armée, les anciens comptes pouvaient être oubliés. En revanche, Clausewitz prédisait à ses collaborateurs d'état-major que « Berlin se consolera rapidement après la mort du maréchal, car on ne pourra jamais lui pardonner le rôle qu'il a joué en 1812 en Angleterre ».

Clausewitz a lui-même choisi l'emplacement de la tombe de Gneisenau sur le bastion de la forteresse de Poznań, parmi les canons et les traverses — le meilleur endroit pour un soldat authentique comme Gneisenau, et en informant le roi de la mort du commandant de l'armée, il comptait ses services et mettait en avant la noblesse de son cœur. Il estimait que la mort de Gneisenau serait néanmoins mentionnée dans le décret royal, et que sa famille recevrait une certaine participation.

En vain ! Le journal gouvernemental s'est contenté de réimprimer un article du journal de Poznań sur la mort de Gneisenau, tandis que le roi et la Prusse officielle n'ont exprimé aucune parole de regret. Clausewitz ressentit cela comme une insulte personnelle irrémédiable, qui le séparait totalement de l'État prussien : « le roi est non seulement resté hostile à Gneisenau jusqu'à la fin, mais il n'a même pas pris la peine de cacher ses sentiments ; jamais de ma vie je ne m'en réconcilierai, c'est une montagne sur mon chemin que je ne pourrai franchir » (lettre à Marie du 5 septembre). Et à quoi, réellement, le roi de Prusse aurait-il dû se prosterner devant la mémoire de Gneisenau ? L'armée russe avançait victorieusement sur Varsovie, le reflux de la révolution commençait, l'Europe se calmait, il n'y avait plus besoin de grands hommes. Pourquoi troubler les triomphes de la réaction avec la mémoire d'un homme douteux, portant l'uniforme royal mais servant — du moins dans ses meilleures années — une autre idée ?

Clausewitz, après la défaite des Polonais, retourna à Breslau, accablé de tristesse, et mourut de la choléra le 16 novembre 1831. Deux jours plus tôt, le 14 novembre, son contemporain célèbre, si proche de lui par la pensée, le philosophe Hegel, était également décédé de la choléra.

L'époque de Hegel et de Clausewitz — l'époque de l'idéalisme allemand classique — est terminée. Ni Clausewitz ni Hegel n'étaient déjà capables de comprendre et d'embrasser la révolution de juillet 1830. Elle résonna comme une marche funèbre pour l'idéalisme dialectique, tombé à la reconnaissance de la « mission historique » de la monarchie prussienne.

À propos de la dernière heure de Clausewitz, Maria écrivait à son amie Elise Bernstorff : « La plus grande consolation pour moi est que même si ses derniers instants se sont déroulés calmement et sans douleur, il y avait pourtant quelque chose de déchirant dans le ton et l'expression lorsqu'il a poussé son dernier soupir — comme s'il repoussait la vie, comme un lourd fardeau. Peu après, ses traits sont devenus parfaitement calmes et amicaux. Mais un moment plus tard, lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, ils reflétaient à nouveau une souffrance profonde. Et en effet, la vie pour lui était presque une chaîne ininterrompue de désagréments, de souffrances, d'injustices... Il jouissait de l'amitié exceptionnelle des gens les plus nobles de son temps, mais il n'était pas destiné à recevoir une reconnaissance qui lui aurait permis d'être réellement utile à sa patrie. Et combien il a dû souffrir pour ses amis ! Combien de soucis il partagea avec Scharnhorst, quel chagrin sa mort lui causa, et quelle grande contrariété représentait pour lui l'absence du moindre souci pour ses enfants. Et

maintenant, son cœur était brisé par la froideur et le manque de respect avec lesquels le roi traita la mémoire de ce cher feld-maréchal. C'était une offense des plus lourdes ; il la ressentit à Posen et ne put la supporter. Peut-être qu'il prenait tout cela de manière beaucoup plus tragique et à cœur ouvert que d'habitude, car sa nervosité était déjà accrue... J'ose à peine me plaindre que mon ami bien-aimé — tout le bonheur de ma vie — m'ait été ôté si tôt : il ressentait trop profondément, était trop tendre et susceptible pour ce monde imparfait, où peut-être encore plus de souffrances l'attendaient ».

Clausewitz a été enterré dans l'ancien cimetière militaire de Breslau, qui a accueilli cinq ans plus tard sa fidèle compagne de vie, Marie.

L'isolement de Clausewitz durant ces années nous permet d'affirmer que la rupture avec la Prusse officielle lors de son émigration en Russie en 1812 s'est avérée irréparable. Les années durant lesquelles Clausewitz a rédigé son œuvre majeure, il les a passées dans la société prussienne seulement comme un invité occasionnel. Cela lui a permis, dans sa théorie de la guerre, de surmonter totalement les intérêts étroits de la Prusse. L'aspect le plus attrayant de l'œuvre capitale de Clausewitz est l'absence de tout nationalisme prussien, ainsi que l'ampleur de l'approche de la guerre comme phénomène social, du point de vue des idées avancées de l'époque du capitalisme naissant.

Après la mort de Clausewitz, la seule préoccupation de Marie était de publier les travaux les plus importants de son mari. Marie n'avait pas d'enfants. Pour faciliter les difficultés liées à la publication, Marie devint gouvernante des enfants du futur empereur Guillaume Ier. Lors de la rédaction des écrits de Clausewitz, elle défendait chaque mot, chaque virgule du texte original. Dans la première édition posthume, plusieurs comparaisons et exemples maladroits furent donc conservés, et ils disparurent seulement dans l'édition de 1880, éditée par Scherff, qui établit le texte désormais accepté. Marie publia les dix volumes de l'édition posthume dans les cinq années suivant la mort de Clausewitz. Les travaux que Marie n'a pas pu inclure dans cette édition restent en partie encore inédits, tandis qu'une partie apparut seulement un demi-siècle plus tard.

En participant au travail sur les dissertations de Clausewitz, Maria a écrit dans la préface à la première édition posthume : « Il peut effectivement sembler étrange qu'une main féminine ose fournir à la préface un ouvrage d'un contenu si profond. Cela ne nécessite pas d'explications pour mes amis. »

«...Il va de soi que je n'avais absolument aucune intention de me considérer comme la véritable éditrice d'un ouvrage dépassant de loin mon champ de vision. À la sortie de ce livre, je souhaite seulement occuper la place de compagne, ayant participé à sa réalisation. Je peux prétendre à cette place, car elle m'a été accordée dès la conception et le développement de l'œuvre. Ceux qui connaissaient notre mariage heureux et la manière dont nous partageons tout l'un avec l'autre, non seulement la joie et le chagrin, mais aussi tout travail et tout intérêt quotidien, comprendront que le travail de mon cher époux sur cet ouvrage ne pouvait m'être inconnu dans tous ses détails...»

Les mérites de Maria dans la réalisation de la publication des œuvres de Clausewitz sont indéniables. Fragile de santé, elle restait sur ses pieds tant qu'elle avait un objectif devant elle — ériger à son mari un monument littéraire. Avec la parution du dernier volume, la vie de Maria s'éteignit également : elle s'affaiblit, et en janvier 1836, elle se trouvait au palais

Lors de la consultation, elle eut un évanouissement. Selon la coutume de l'époque, le médecin de la cour décida de la saigner. La notion d'asepsie n'existait pas encore. Cette petite opération fut effectuée de manière insuffisamment propre, et quelques jours plus tard, Marie, âgée de 57 ans, mourut d'une infection sanguine. Son parcours de vie était achevé.

De la Guerre

Clausewitz, en tant qu'écrivain militaire, est considéré par Engels comme « une étoile de première grandeur ». Cette haute évaluation, à laquelle se rallient presque unanimement les politiciens, les historiens et les spécialistes militaires de toutes tendances, Clausewitz la doit principalement à son ouvrage majeur « De la guerre ». En entreprenant ce travail, Clausewitz écrivait : « La tâche de mon ambition était d'écrire un livre que l'on n'oublierait pas au bout de deux ou trois ans et dans lequel une personne intéressée par le sujet consulterait non pas une seule fois. » Cette ambition a été pleinement réalisée. Aujourd'hui, cent ans après la première publication de son ouvrage majeur, il trouve des lecteurs dans tous les pays du monde.

Ce succès est d'autant plus remarquable que l'ouvrage « De la guerre » est loin d'être terminé. Il contient de nombreuses répétitions, des longueurs, voire des contradictions. Plusieurs points très importants, auxquels le texte renvoie le lecteur, sont restés non écrits. Le point de vue de Clausewitz sur certaines questions — par exemple, sur la double nature de la guerre selon le dessein — de destruction ou à objectif limité — a évolué pendant les 14 années consacrées à la réflexion lors de la rédaction de l'ouvrage. Dans les « Explications » de son ouvrage, Clausewitz écrit : « Si une mort prématurée interrompait ce travail, tout ce qui est écrit ici pourrait justement être appelé un amas informe d'idées » (« De la guerre », p. 6, éd. 1934). Il reconnaissait la nécessité de le retravailler. Sur les 124 chapitres écrits, il considérait comme terminé seulement le premier chapitre.

L'une des raisons de la large reconnaissance que le travail inachevé de Clausewitz a reçue non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, réside dans son caractère universellement philosophique et « transdisciplinaire ». Le familiariser avec lui est très important tant pour le spécialiste militaire que pour toute personne s'intéressant aux questions de guerre. Clausewitz part de l'hypothèse que la guerre a sa propre « grammaire », mais pas sa propre logique particulière, car la guerre n'est que la continuation de la politique. Et les questions de « grammaire » militaire sont abordées par Clausewitz dans un lien interne et organique si étroit avec les questions de logique politique que l'ensemble qu'il crée dépasse largement le cadre de la spécialité militaire.

Mais, aussi profond que soient les points de vue de Clausewitz, il n'a pas été capable de se libérer des tâches imposées par son époque. Dans l'œuvre de Clausewitz, nous devons avant tout voir l'héritage idéologique de l'époque napoléonienne. Clausewitz, bien sûr, n'étudie pas seulement la guerre en général, mais aussi les guerres réelles de différentes époques historiques et, en particulier, la guerre de l'époque du capitalisme naissant, désormais révolue. En même temps, il se situe entièrement sur le terrain de la dialectique idéaliste, déformant la relation entre l'être social et la conscience sociale. En lisant Clausewitz, nous ne devons pas perdre de vue les nouvelles conditions de l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes dans laquelle l'histoire est entrée au XXe siècle, les nouvelles conditions de la période du second tour des révolutions et des guerres, à laquelle le monde s'est approché de près. Pour utiliser de manière critique le riche héritage de Clausewitz, qui, à l'instar de Hegel, se tient sur la tête, il faut le remettre sur ses pieds, en appliquant la méthode de la dialectique matérialiste lors de la lecture des travaux de ce théoricien exceptionnel. Enfin, en utilisant Clausewitz, il faut toujours se rappeler du caractère politique et de classe de chaque guerre donnée.

«En pratique, il faut se contenter d'une approximation à la perfection». Nous avons déjà cité cette pensée de Clausewitz tirée de son travail sur le compte rendu de la campagne de printemps de 1813. Cette perfection, cet idéal absolu, jamais atteignable mais toujours présent comme objectif, définissant à un certain stade le cours du développement, se trouve

également à la base de la construction philosophique de l'ouvrage «De la guerre». La perfection, l'idéal de la guerre est la guerre absolue — un acte de violence dont l'application n'a pas de limite ; elle exige un effort extrême et a pour but d'anéantir l'ennemi, c'est-à-dire de le priver de la possibilité de poursuivre toute résistance. Dans cette guerre, la politique n'a aucune influence sur le déroulement des opérations militaires, car les intérêts de la politique et ceux de la conduite des opérations militaires coïncident totalement. Les grandes lignes de la conduite de la guerre absolue sont directes et simples : attaque directe de toutes les forces contre l'armée principale de l'ennemi, défaite de celle-ci, progression sans retard ni détour vers le centre politique le plus important, occupation des régions de l'ennemi dont l'importance est décisive, et conclusion de la paix avec un adversaire mis à genoux. Toute conduite de la guerre est caractérisée par un point décisif vers lequel tous les efforts convergent. Comparée à la victoire dans une bataille générale, tous les autres intérêts passent au second plan. Ici, Clausewitz suit Machiavel, qui soulignait que la victoire résout tout et efface toutes les erreurs commises.

Pour la guerre absolue, il est possible de donner un enseignement positif sur la stratégie, et Clausewitz le fait — seulement pour la guerre absolue — dans un style très vivant, bref et clair.

Mais dans la vie pratique, il n'y a pas de place pour la perfection, et la guerre absolue n'a pas sa place dans l'histoire. Clausewitz s'abaisse à la réalité historique. La guerre telle qu'elle se déroule dans la réalité est très différente de son concept initial abstrait. La guerre historique s'éloigne plus ou moins de ce concept abstrait. La grande majorité des guerres se rapprochent davantage de l'observation des parties ennemies l'une par rapport à l'autre que d'un combat à mort. Il arrive que l'offensive abandonnent la stricte nécessité logique de progresser vers l'objectif et errent pendant toute la campagne, semblable à quelqu'un qui se promène sans but, sans aucune intention.

Chaque époque a eu ses propres guerres, ses propres conditions limitatives et ses propres préjugés. C'est pourquoi chaque époque conserve le droit à une théorie spéciale de la guerre. La conception philosophique de la guerre s'avère insuffisante, car entre les belligérants se forme en réalité une cloison, qui permet à l'hostilité de se manifester seulement par quelques coups limités et isolés. Cette cloison réside dans la multitude de phénomènes, de forces et de relations avec lesquels la guerre touche à la vie de l'État. Seul Napoléon a réussi à montrer la guerre dans sa perfection absolue. Sous sa direction, le cours de la guerre se déroulait sans retenue jusqu'à la défaite complète de l'ennemi, et presque aussi sans retenue se produisait le contre-coup. « Mais pour être tout à fait sincère, il faut avouer — dit l'idéaliste Clausewitz — qu'avec Napoléon aussi, l'aspect de la guerre était déterminé par les idées, les sentiments et les relations dominantes, et qu'en conséquence, il portait les marques d'incohérence, d'incertitude et de faiblesse de l'esprit humain » ("De la guerre", p. 532).

Ainsi, en réalité, il n'existe pas de guerre absolue : la guerre historique (réelle) est un phénomène qui n'est guerre qu'à un degré plus ou moins élevé. Néanmoins, Clausewitz défend fermement le concept de guerre absolue : l'idée principale constitue pour lui le fondement de la pensée et de l'action, et leur confère un certain ton et caractère même lorsque les motifs décisifs immédiats proviennent d'un domaine totalement différent : « de même, le peintre donne à ses tableaux une couleur particulière grâce aux teintes qu'il applique pour le fond ».

Clausewitz — le plus grand réaliste — observe très finement les conditions concrètes dans lesquelles se développent les guerres, il est très attentif aux détails et aux nuances ; il est prêt à « se résoudre à construire la guerre non pas à partir d'un concept pur » et à « reconnaître le droit à la place correspondante pour tout ce qui lui est étranger et qui s'y mêle et s'y relie, à rendre hommage à la lourdeur et aux frottements naturels des parties, à toute l'incohérence, l'incertitude et la faiblesse de l'esprit humain » (p. 532).

Mais en même temps, il admet un point de vue philosophique, selon lequel il considère la guerre réelle seulement comme une forme plus ou moins déformée de destruction absolue. Clausewitz a très profondément reflété dans son œuvre la stratégie napoléonienne, mais cela n'a été atteint que parce que la guerre absolue de Clausewitz n'est qu'une idéalisation des campagnes les plus typiques de Napoléon.

Tous les éléments qui déterminent les contradictions entre la forme suprême, concevable, de la guerre et les différentes formes de guerre réelle sont synthétisés par Clausewitz dialectiquement en une unité particulière : la guerre réelle ne représente rien d'autonome, mais n'est qu'une partie des relations politiques. La guerre est la simple continuation de la politique et chaque fois elle en emprunte sa logique. Les conversations diplomatiques se poursuivent, mais non plus par des notes, mais par des coups de poing armés. Seule la politique détermine un rapprochement plus ou moins grand de la guerre réelle avec sa forme absolue. « Puisque la guerre fait partie de la politique, il en découle qu'elle prendra également ses caractéristiques. Lorsque la politique devient plus grandiose et puissante, la guerre devient également telle ; et cette croissance peut atteindre une telle hauteur que la guerre acquiert sa forme absolue » (« De la guerre », p. 561).

« Seulement de ce point de vue (la guerre est la continuation de la politique. — A. S.) toutes les guerres sont des « choses du même genre », » résuma Lénine la pensée de Clausewitz.

La guerre est la simple continuation de la politique. C'est la pensée centrale de Clausewitz, que Lénine soulignait comme principe fondamental de la dialectique appliquée aux guerres. Et Lénine devait souvent se référer à Clausewitz lorsqu'il dénonçait les tentatives de Plekhanov, Kautsky et d'autres représentants du social-chauvinisme et du centrisme de déformer le véritable sens de la guerre mondiale. (Le socialisme et la guerre, t. XVIII, p. 197. L'échec de la IIe Internationale, t. XVIII, p. 249). Lénine ajoutait que telle avait toujours été la position de Marx et Engels, considérant la guerre « comme la continuation de la politique des puissances intéressées données et des différentes classes à l'intérieur de celles-ci à l'époque considérée » (t. XVIII, p. 249).

Mais, en reconnaissant pleinement la pensée principale de Clausewitz, il est nécessaire de souligner sa vision de la politique comme représentation extérieure et coordination de tous les intérêts de l'ensemble de la société. Selon Clausewitz, « la politique unit et coordonne tous les intérêts de l'administration intérieure, ainsi que les questions d'humanité et tout ce qui peut être avancé par la philosophie, car la politique en elle-même n'est rien, seulement le représentant de tous ces intérêts devant d'autres États ». C'est une définition purement idéaliste de la politique. « Que la politique puisse avoir une orientation erronée, servir principalement l'ambition personnelle, les intérêts privés, la vanité des dirigeants — cela ne concerne pas », dit Clausewitz. Mais ce sont précisément dans ces manifestations de la politique historique que se trouvent toutes ses caractéristiques distinctives, et c'est contre les « intérêts privés » que V. I. Lénine a noté en marge : « approche du marxisme ». La position marxiste-léniniste, selon laquelle la politique est une économie concentrée et exprime les intérêts de la classe, était étrangère à Clausewitz. L'ouvrage idéaliste de Clausewitz, malgré tout « retourné la tête en bas », reste encore aujourd'hui l'une des meilleures œuvres de la pensée militaire bourgeoise. Il est né à une époque où le développement du capitalisme était encore en pleine expansion, et représente encore aujourd'hui un matériel précieux — non pas pour une lecture facile en matière militaire, mais pour des réflexions approfondies sur de nombreuses questions de stratégie. Les grands esprits voyaient dans toute l'ample œuvre de Clausewitz le développement d'une vérité centrale : « la guerre n'est que la continuation de la politique ».

Ce n'est pas Clausewitz qui a découvert en premier la relation entre la politique et la conduite de la guerre ; Rousseau, Bülow, Scharnhorst et d'autres esprits perspicaces avaient exprimé cette pensée avant Clausewitz. Mais personne avant Clausewitz n'avait adopté ce

point de vue pour réexaminer la nature des guerres, les changements dans les méthodes de guerre au cours de l'histoire et le lien entre l'ampleur des objectifs politiques de la guerre et son intensité. Clausewitz, bien sûr, applique la méthode dialectique lorsqu'il affirme que « le plus important dans la vie est de trouver un point de vue à partir duquel tous les phénomènes doivent être compris et évalués, et de s'y tenir jusqu'au bout. Car seulement à partir d'un point de vue unique il est possible de saisir l'ensemble des phénomènes comme un tout, et seule l'unité du point de vue peut nous protéger des contradictions » (« De la guerre », p. 561). Ainsi, dans l'étude des grands événements militaires ou lors de l'élaboration d'un plan de guerre, Clausewitz nie systématiquement le « point de vue purement militaire » (« De la guerre », p. 563).

Le travail de Clausewitz comprend trois parties principalement philosophiques et cinq parties dans lesquelles sont examinées les questions individuelles de la guerre d'un point de vue stratégique. Les parties les plus philosophiques, qui suscitent encore un intérêt tout à fait vif, sont les suivantes : la première partie, qui traite de la nature de la guerre et des exigences qu'elle impose au commandant en chef, et qui constitue en quelque sorte une introduction au thème principal de l'ouvrage ; la deuxième partie — sur la théorie de la guerre, dans laquelle Clausewitz, le philosophe, établit le cadre méthodologique dans lequel la recherche sur la guerre doit se développer ; et enfin la huitième partie — « le plan de la guerre », qui représente en quelque sorte la conclusion, écrite après les autres parties, dans laquelle la pensée de Clausewitz atteint sa maturité maximale et fournit une synthèse des éléments de stratégie analysés séparément dans les cinq parties. Dans une large mesure, dans la huitième partie de son ouvrage, Clausewitz revient aux questions examinées dans la première partie et leur donne une compréhension déjà beaucoup plus claire et distincte, en maximes toujours très pertinentes, qui sont adaptées à la justification de différentes opinions. L'utilisation de Clausewitz par des représentants des courants les plus divers est facilitée par l'absence de position claire de sa part vis-à-vis de la politique des classes particulières à une époque donnée.

Essayons maintenant, avec le lecteur, de parcourir rapidement les huit parties de cette œuvre majeure.

La première partie est consacrée à la nature de la guerre. C'est une courte introduction, développant pour le lecteur déjà familier les idées principales de Clausewitz. La guerre est une violence ayant une triple orientation, correspondant respectivement au caractère et aux particularités des trois facteurs participant à la guerre et déterminant la conduite de la guerre comme une forme particulière de pratique sociale. Pour le peuple, la guerre est avant tout l'arène où se manifestent l'instinct aveugle de haine et d'hostilité *. Pour le commandant, la guerre est un jeu de probabilités et de hasard, la transformant en un terrain d'activité spirituelle libre. Pour le gouvernement, la guerre apparaît comme un instrument de politique et se trouve soumise à la raison pure. La théorie ne peut négliger aucune de ces trois facettes de l'activité militaire et doit en outre se rappeler que la guerre est un véritable caméléon, changeant sa nature dans chaque cas concret.

Si l'existence réelle de la guerre diffère de son idée principale en raison de l'influence de la politique, alors pour expliquer l'écart entre l'intention et l'exécution dans les opérations de combat, Clausewitz établit le concept de friction. Dans cette perspective, se reflète la compréhension de Clausewitz de la politique comme étant l'affaire de la raison du gouvernement, et non comme celle de la créativité des masses, des millions, comme l'enseignait Lénine. Plus le mécanisme complexe de l'armée est moins rôdé, plus la friction est importante. La guerre représente une sorte de milieu dense, dans lequel l'objectif ne peut être atteint qu'avec un effort supplémentaire. Et plus les troupes sont peu engagées dans la guerre, plus la friction est forte, et plus les déficiences dans chaque cas particulier sont grandes en raison de nos actions entreprises.

Dans l'étude de la question du frottement, Clausewitz applique la méthode de la dialectique idéaliste. Ce que nous voulons pourtant accomplir — une célèbre marche, une manœuvre, un regroupement de forces, la prise de position ou l'attaque de l'ennemi — constitue une sorte d'idéal par rapport à ce qui pourra réellement être atteint dans notre pratique, condamnée à l'imperfection. Entre le projet et l'exécution s'ouvre le même abîme que Clausewitz avait déjà noté entre la guerre absolue et la guerre réelle.

La prise en compte constante de la politique et des frictions permet à Clausewitz, malgré sa méthode idéaliste, de rester ancré dans la réalité.

Clausewitz accorde une grande attention à l'établissement des exigences auxquelles un commandant de corps d'armée doit répondre. Selon Clausewitz, ce dernier dirige la guerre en parfaite adéquation avec ses objectifs et ses moyens disponibles. Il doit posséder du courage et en même temps de la perspicacité. Mais avant tout, il lui faut une maîtrise de soi complète : que ses puissantes passions bouillonnent, elles doivent rester cachées et ne se manifester en rien. Il faut de la chaleur, mais pas des flammes, et l'avantage est du côté des personnes fortes, profondes, mais aux passions cachées, nécessitant une certaine oscillation, difficilement inflammables, mais conservant toujours leur équilibre spirituel. Clausewitz, sans s'en apercevoir, dans l'image du commandant, privilégie ainsi les tendances propres à son propre caractère.

La deuxième partie — la théorie de la guerre — couvre la classification des éléments de la théorie : les problèmes de la guerre en tant que science et art, le méthodisme, la critique historico-militaire et l'utilisation d'exemples historiques. Chaque fait de guerre est lié à un tel nombre de phénomènes que l'on ne rencontre que dans l'art. La connaissance de l'anatomie est nécessaire au sculpteur, mais celui-ci a-t-il jamais réussi à créer une belle forme de manière mathématique, par des abscisses et des ordonnées ? Il y a une différence essentielle entre savoir-faire et connaissance, entre la théorie de l'art et la science. Il serait certainement erroné de proclamer l'inutilité de l'étude scientifique des phénomènes de la guerre : cela reviendrait à tomber dans l'extrême et à reconnaître l'impossibilité totale de comprendre la réalité ; cependant, dans les phénomènes militaires, il est possible d'établir le déterminisme, le lien entre causes et conséquences, et la divulgation de ce lien constitue la tâche principale de la théorie et de la critique historico-militaire.

Mais la théorie ne doit pas dépasser certaines limites. Comparée à la position marxiste-léniniste selon laquelle la théorie doit servir de guide pour l'action, l'interprétation de Clausewitz de la signification de la théorie la place dans des cadres quelque peu plus restreints. « La théorie de l'art militaire ne doit pas nécessairement être un enseignement positif... elle doit former l'esprit du futur commandant, ou plutôt le guider dans son auto-éducation, mais elle ne doit pas l'accompagner sur le champ de bataille : ainsi, un sage mentor dirige et facilite le développement intellectuel de l'adolescent, sans toutefois le tenir à la main toute sa vie » (« De la guerre », p. 82).

«La théorie doit éclairer vivement toute la masse des circonstances afin qu'il lui soit plus facile de s'y orienter ; elle doit arracher les mauvaises herbes que l'illusion a laissées proliférer partout ; elle doit révéler les relations entre les phénomènes, distinguer l'essentiel de l'accessoire. Là où les représentations se forment d'elles-mêmes en un tel noyau de vérité que nous appelons principe, là où elles établissent elles-mêmes un tel ordre que nous appelons règle, là réside le devoir de la théorie de le signaler.»

«Ce que l'esprit absorbe pendant ce voyage parmi les notions fondamentales sur l'objet, ces rayons qui brillent en lui-même, voilà le bénéfice que peut apporter la théorie. Elle ne peut pas lui fournir des formules toutes faites pour résoudre des problèmes pratiques, elle ne peut pas indiquer une voie obligatoire, protégée de chaque côté par des principes. La théorie ne peut que diriger le regard curieux vers l'ensemble des phénomènes et des relations, puis laisser l'homme dans le domaine supérieur de l'action» («De la guerre», p. 529-530).

La théorie doit être une considération, une contemplation et conduire à une connaissance précise de l'objet. Clausewitz, dans ces paroles, revient au sens étymologique exact de la racine grecque du mot « théorie ». Son exposé est aiguisé par la critique de tous les systèmes militaires existants, qui souffraient à la fois d'une partialité, d'un complet mépris pour les forces morales, d'une vérification insuffisante de leurs propositions par l'expérience de l'histoire militaire, et d'un usage charlatanesque de la terminologie.

Clausewitz nie également l'importance de la méthode dans la stratégie. Il est défenseur de la méthode seulement dans l'enseignement des jeunes officiers tactiques, mais pas dans la stratégie. La guerre n'est « pas un champ de tiges que l'on peut couper mieux ou moins bien avec une faux plus ou moins appropriée », elle représente « de grands arbres auxquels il faut s'approcher avec la hache de manière réfléchie, en accord avec les propriétés et la direction de chaque tronc » (« De la guerre », p. 95).

Clausewitz s'élève contre les abus à travers des exemples militaires et historiques ; il conseille de ne pas marcher à grands pas sur l'arène de l'histoire. L'histoire militaire exige un traitement particulièrement soigneux. L'utilisation de l'histoire militaire à des fins éducatives requiert le plus grand courage civique. « Ceux qui ressentent l'attrait de se consacrer à ce travail, qu'ils se préparent pour cette entreprise bénéfique comme pour un long pèlerinage. Qu'ils sacrifient leur temps et ne craignent aucune difficulté, qu'ils n'aient peur d'aucune autorité terrestre ni des grands de ce monde, qu'ils s'élèvent au-dessus de leur propre vanité et des faux scrupules, afin, selon l'expression du code français (formule de serment des témoins au tribunal.— A. S.), de dire la vérité, seulement la vérité, toute la vérité » (« De la guerre », p. 118).

Les historiens officiels des guerres en Allemagne n'ont même pas tenté de répondre aux exigences de Clausewitz ; Moltke, en donnant des missions à l'état-major général prussien pour rédiger l'histoire des guerres pour l'unification de l'Allemagne, soulignait la nécessité de tenir compte des personnalités influentes : « écrivez la vérité, seulement la vérité, mais pas toute la vérité ».

La littérature militaire moderne de la guerre fasciste allemande défend le point de vue de Moltke et, au nom de la préservation du prestige des chefs militaires reconnus par le fascisme, crée sa propre histoire de « toute vérité ».

La troisième partie — questions générales de stratégie — constitue le début de l'œuvre de Clausewitz, au sujet de laquelle il dit : « Au départ, j'avais l'intention, sans penser à aucun système ni à une séquence stricte, de consigner en des propositions courtes, précises et concises les points les plus importants sur ce sujet, sur lesquels je suis parvenu à une conclusion certaine... Je pensais que de tels chapitres courts, riches en évaluations et en réflexions... seraient suffisants pour intéresser les personnes cultivées et réfléchies, tant par la possibilité de développer davantage leurs conclusions que par leur contenu direct » (« De la guerre », p. 2). L'analyse des éléments de la stratégie dans cette partie n'a pas un caractère entièrement systématique; cependant, elle recèle une multitude de perles de la pensée de Clausewitz. Les questions matérielles de la stratégie se limitent ici à la question de l'effectif de l'armée et aux méthodes permettant d'obtenir la supériorité dans la bataille générale. Mérite d'attention son thèse sur l'importance des effectifs : la supériorité numérique est le principe le plus général de la victoire (« De la guerre », p. 136). C'est le déni de l'idée d'une petite armée d'élite, grâce à laquelle, sans faire appel aux masses, la victoire peut être obtenue. C'est une thèse à laquelle le fascisme allemand moderne se réfère, en créant une armée de masse qui, cependant, porte en son sein une menace révolutionnaire.

Dans cette troisième partie, Clausewitz est encore très étroitement lié à l'idée de guerre absolue. Pour lui, la guerre représente exclusivement une chaîne continue de combats, étroitement liés entre eux. Par conséquent, la conquête d'un objectif géographique ne peut être considérée comme un succès que l'on peut s'approprier facilement. Le posséder peut en réalité entraîner par la suite des désavantages encore plus importants. « Ainsi comme le

commerçant doit constamment opérer avec l'intégralité de sa fortune, de même, seule la réussite finale dans la guerre résout la question ». Il est impossible de tenter de séparer le profit d'une transaction individuelle, ce n'est pas encore un gain pur. Avant le succès final, rien n'est décidé : rien n'est gagné, rien n'est perdu.

Mais par la suite, dans la huitième partie, la plus mûre, Clausewitz reconnut que ce point de vue était extrême, ayant une importance directrice uniquement pour les guerres approchant de la perfection absolue, où tout découle logiquement de la nécessité et s'enchaîne rapidement les uns aux autres. Mais il existe, et dans l'histoire elles prédominent même, pas ces campagnes foudroyantes et dévastatrices, mais des guerres bien moins riches en interactions diverses, auxquelles correspond une autre conception extrême : le déroulement de la guerre se compose de succès individuels, autonomes, et, comme dans un jeu de cartes, le coup précédent n'influence en rien le suivant. Tout se réduit seulement à la somme des résultats, et chacun d'eux peut être mis de côté, comme une fiche de jeu.

Ayant établi ces deux formes de guerre, correspondant à différentes orientations de la pensée stratégique, Clausewitz définit telle ou telle forme de guerre en fonction de l'ampleur de nos exigences politiques, ainsi que des exigences de l'ennemi (« De la guerre », p. 531), exprimées dans les objectifs de la guerre : anéantir l'ennemi ou atteindre un objectif limité.

Clausewitz souligne dans cette question sur la nature de la guerre le facteur subjectif — le désir de telle ou telle partie, négligeant la nature des contradictions qui conduisent au conflit, donnant aux différents types de conflits des degrés de tension variés. L'essence politique et économique des contradictions entre les classes et les États ne fait pas partie de son objet d'étude.

Dans le dernier chapitre de « Tension et repos », Clausewitz approche de la définition du concept de crise, qui crée à la guerre de telles tensions dans l'ensemble de la situation, où le moindre effort de combat peut provoquer les plus grandes conséquences, car tout est préparé pour un grand changement. « Le canonade de Valmy (la première résistance réussie de l'armée de la Révolution française en 1792 — N. D. A.) a eu des conséquences plus décisives que la bataille de Hochkirch. » « Le résultat rappelle dans ce cas l'effet d'une mine bien posée et remplie, tandis que l'événement, tout aussi important en soi mais survenu en période de calme, rappelle plutôt une explosion de poudre à ciel ouvert ».

Cette pensée est extrêmement importante. La crise représente des expériences si difficiles que les généraux et commandants sans talent cherchent à y échapper à tout prix. Ces derniers s'efforcent toujours de remporter la victoire dans un état de calme et gaspillent ainsi inutilement la force de leurs troupes.

Malheureusement, ce chapitre riche en dialectique de l'œuvre de Clausewitz se termine au moment le plus intéressant, et il laisse à l'imagination du lecteur le soin de développer un thème important sur la crise. Dans une lettre à Gneisenau du 4 mars 1817, c'est-à-dire à l'époque où, probablement, cette partie était en cours de rédaction, Clausewitz remarquait : « J'ai la fâcheuse tendance à développer tout à partir de moi-même ». C'est cette lutte de l'auteur contre l'inclinaison à la déduction, ce désir de discipliner sa pensée et de ne pas se détacher de l'expérience historique qui explique la brièveté des chapitres à partir desquels le travail sur l'œuvre majeure a commencé.

La quatrième partie — « Le Combat » — est dépassée du point de vue tactique et technique, mais elle a conservé son importance méthodologique. Clausewitz souligne à juste titre l'importance du combat, consacre des chapitres approfondis à la bataille générale, mais le point de départ de ses réflexions sur le « caractère de la bataille moderne » souffre d'une certaine partialité.

L'attention de Clausewitz est attirée par les batailles donnant des semi-victoires, de la période napoléonienne tardive de 1812-1813 ; il semble évidemment impressionné par Borodino. Clausewitz idéalise la « guerre absolue », mais ici le milieu militaire nous apparaît comme une bataille d'épuisement, où la manœuvre ne joue pas un rôle notable, qui se déroule

à un rythme lent, comme du bois humide qui brûle, et se termine par un calcul comptable des réserves utilisées et encore disponibles.

Ce déclin de l'art militaire napoléonien, causé par la détérioration rapide de la composition des effectifs, l'incorporation dans l'armée de contingents allemands pas totalement fiables, l'éloignement de mille kilomètres dans les terres désertiques russes ou la présence au centre de l'Allemagne en proie au mouvement de libération, s'est traduit par l'impuissance du maniement des forces.

Clausewitz, brûlant de haine contre les prédicateurs de la manœuvre savante, qui visait à gagner la guerre sans combattre grâce à des combinaisons ingénieuses, tombe ici dans l'extrême opposé, mettant au premier plan le coup direct, et ne prêtant aucune attention au plan stratégique et à la préparation de la bataille sur le plan stratégique. L'idée de « Cannes », c'est-à-dire d'une bataille menant à la destruction totale de l'adversaire, est complètement absente ; et la technique favorite de Napoléon à son meilleur âge — prendre préalablement les communications de l'ennemi et ainsi créer une répartition très décisive des forces dans la bataille avec un front inversé — n'est pas du tout prise en compte.

En général, Clausewitz lui-même distingue dans la stratégie deux parties, dont l'une est plus proche de la politique, et l'autre de la tactique. De nos jours, cette dernière partie est généralement extraite de la stratégie pour former spécifiquement la théorie de l'art opérationnel. Cette sphère de la stratégie n'est pas au centre de l'attention de Clausewitz et ne constitue pas la partie la plus forte de son ouvrage.

Napoléon à propos de la bataille d'Austerlitz a remarqué : « très souvent le plan de campagne contient déjà en germe le plan de la bataille générale ; mais seuls les militaires très expérimentés comprendront cette idée ». Clausewitz a longtemps nié cela, réservant toute la planification de la bataille à la tactique.

Déjà dans l'avant-dernier chapitre de son ouvrage, dans le chapitre sur la bataille offensive, Clausewitz affirme que l'idée selon laquelle une attaque sur le flanc, conduisant à une bataille avec un front inversé, devrait dès le départ être combinée à une offensive stratégique enveloppante, est erronée (« De la guerre », p. 487). Ce n'est qu'à la toute fin de son ouvrage, dans le dernier chapitre de la huitième partie, que Clausewitz reconnaît que pour une victoire complète « il est nécessaire d'avoir une offensive enveloppante ou une bataille avec un front inversé », et que « une partie essentielle du plan de campagne consiste à établir l'organisation correspondante tant en ce qui concerne le regroupement des forces armées que la direction de celles-ci » (p. 583). Clausewitz renvoie le lecteur, à ce sujet, à un chapitre spécial intitulé « Plan de campagne », qui est resté non écrit.

La cinquième partie est consacrée au thème « Forces armées ». Ici, Clausewitz descend des hauteurs de la philosophie aux questions opérationnelles de la stratégie, il parle de ses éléments fondamentaux — le théâtre de la guerre, l'armée, la campagne, le groupement de l'armée, les marches, le cantonnement, l'approvisionnement. Il s'agit de l'époque de Napoléon, et cette partie est principalement obsolète de nos jours. Dans le dernier chapitre, Clausewitz critique les préjugés liés à la surestimation stratégique du commandement d'une région. Il fut un temps où la clé de tous les succès en Europe était considérée comme étant la possession de la Suisse, et la clé de la France était vue dans le plateau de Langres, où prennent source les principaux fleuves français. « Région dominante », « position de couverture », « clé du pays » — ces termes sont qualifiés par Clausewitz de « coquille vide sans grain sain » (p. 295).

À l'instar d'Engels pendant la guerre d'Orient (Marx et Engels, t. X, p. 611), Clausewitz établit une égalité entre toutes les armées européennes. « Les armées de nos jours sont devenues si semblables entre elles en termes d'armement, d'équipement et d'entraînement, qu'il n'existe pas de différence particulièrement notable entre les meilleures et les pires à cet égard. » Ainsi, avec l'élimination des différences de qualité technique et d'entraînement, la question du rapport de forces se résout presque exclusivement par le nombre. En effet, en 1813, un équilibre bien connu de qualité s'était établi entre les troupes de la France

bonapartiste déclinante et les troupes de la coalition, dans lesquelles apparaissaient des éléments animés par un mouvement national.

Cette égalité, qui a essentiellement prévalu jusqu'à l'époque de l'impérialisme dans les pays capitalistes développés, ne constitue pas un produit définitif de l'évolution historique. La bourgeoisie a toujours consacré un maximum de ressources à l'entretien de l'armée. Mais à l'époque de l'impérialisme, le rapport des forces de classe et le cours de la lutte des classes provoquent d'énormes fluctuations dans le moral des combattants des armées bourgeoises. Et, bien sûr, il ne peut y avoir aucune comparaison entre l'armée d'un pays socialiste, fondamentalement différente des armées bourgeoises, et ces dernières.

La création des moyens par lesquels la guerre est menée n'intéresse pas Clausewitz. La politique intérieure, Clausewitz la perçoit principalement comme une dépense supplémentaire inévitable. Ce n'est que dans la dernière partie de son ouvrage, la huitième, que l'on peut constater que Clausewitz ne ferme les yeux sur l'influence de la politique intérieure, mais qu'il a bien compris toute son importance à travers l'expérience de la Révolution française.

La sixième, la plus vaste, partie de l'œuvre est consacrée à la défense. Elle occupe 182 pages (dans l'édition russe de 1934), tandis que la septième partie — l'offensive — est condensée en 48 pages. Cependant, la partie sur la défense inclut des questions d'offensive, et la partie sur l'offensive ne contient que des esquisses. Clausewitz analyse en détail les forces et les faiblesses des deux formes d'action militaire. Sa thèse selon laquelle la défense « est une forme plus forte de conduite de la guerre » a suscité, entre la fin de la guerre franco-prussienne de 1870 et le début de la Première Guerre mondiale, les critiques les plus virulentes de la part des militaires et professeurs allemands et français. Hypnotisés par les guerres offensives réussies dirigées par l'un des disciples militants de Clausewitz, Moltke, ces critiques reprochaient à Clausewitz d'avoir été trompé par la catastrophe qui frappa l'invasion de Napoléon en Russie en 1812, de laisser sa théorie de la guerre imprégnée de pacifisme, et seul le haut prestige de Clausewitz empêchait ces critiques de formuler explicitement des accusations de pessimisme ou de découragement à son encontre.

Le problème, — affirmait l'écrivain allemand Scherf, poussé à l'absurde, — c'est que Clausewitz voit l'objectif politique de la guerre, et pour lui la violence n'est qu'un moyen. Cela peut aller pour un diplomate, mais pour un militaire la violence ne doit pas être un moyen, mais une fin en soi...

L'attaque extrêmement amicale de tous les auteurs militaires sur la sixième partie du travail de Clausewitz reposait également sur la remarque de Clausewitz lui-même dans l'une des explications de l'ouvrage, jouant le rôle d'introduction de l'auteur : « La 6e partie ne peut être considérée que comme une expérience ; j'aimerais la retravailler complètement et lui trouver un autre cours. » Cette remarque, évidemment, ne concerne pas un changement des principes de sa vision sur la défense, mais vise plutôt à critiquer l'exposition trop étendue des questions opérationnelles — sur l'importance des forteresses, la défense des montagnes, des rivières, des marais, des forêts.

Sur les trente chapitres de la sixième partie, les neuf premiers chapitres et le chapitre sur la guerre populaire ont un caractère philosophique.

Dans le chapitre « Les avantages de la défense » (p. 298), Clausewitz indique que « la défense est plus facile que l'attaque, mais comme la défense poursuit un objectif négatif, le maintien, et l'attaque un objectif positif, la conquête, et comme cette dernière augmente nos moyens de faire la guerre, et la première non, pour être exact, il faut dire : la forme défensive de la guerre est en elle-même plus forte que l'offensive. »

La défense se compose de deux actes : l'attente et l'action (la contre-attaque). L'idée de représailles par le biais d'une frappe de riposte est à la base de toute défense ; la voie de l'attente est la voie d'une victoire plus assurée sur l'ennemi ; mais seule une frappe de riposte établit l'équilibre dans la dynamique de l'offensive et de la défense.

Cependant, la contre-attaque peut également mener à la destruction complète de l'ennemi et à la réalisation d'un objectif positif. Cette contre-attaque sera d'autant plus efficace que la partie défensive en attente se sera davantage développée. Le moment de passer à la contre-attaque se caractérise par différents niveaux d'augmentation de l'échelle de la puissance défensive. Clausewitz distingue quatre de ces niveaux (p. 320-321) : 1. Attaque de l'ennemi immédiatement après qu'il ait franchi la frontière (défense des Allemands en Prusse orientale en août 1914) ; 2. Occupation d'une position proche de la frontière et passage à l'offensive dès que l'ennemi se présente devant elle ; 3. Défense tactique sur une position proche de la frontière avec passage à l'offensive lorsque l'ennemi est engagé dans le combat ; 4. Déplacement de la résistance à l'intérieur du pays. Dans ce dernier cas, l'ennemi périt non seulement par l'épée de la défense, mais aussi par l'épuisement, dû à son propre effort (p. 419). Ce niveau le plus élevé et le plus « fort », selon Clausewitz, de la défense, la contre-attaque d'une armée ennemie en déclin, promet le plus grand succès ; mais le retrait à l'intérieur du pays est associé à de lourdes pertes et constitue une épreuve difficile pour l'armée et l'État.

Le chapitre sur la guerre populaire, en tant que problème de défense, présente une réélaboration calme et philosophique des idées de Clausewitz sur l'organisation d'un soulèvement dans le territoire allemand occupé par Napoléon au moyen du Landsturm, idées datant de 1808-1811; elles constituaient le cœur de la pensée de Clausewitz pendant ses activités au sein du cercle des réformateurs.

La guerre populaire doit conserver sa nature brumeuse et menaçante et éviter de se condenser en actions de petites unités. Ses actions sont dirigées à la surface, semblables au processus d'évaporation en physique. Plus l'armée ennemie se disperse, plus l'effet de la guerre populaire est fort. Comme un feu qui couve silencieusement, elle détruit les fondements essentiels de l'armée ennemie. La guerre populaire sera soit réprimée et s'éteindra, soit elle conduira à une crise, lorsque la flamme d'un incendie général enveloppera l'armée envahissante de tous côtés et la forcera à nettoyer le pays pour ne pas périr complètement.

Mais la guerre populaire ne peut pas se mener dans une atmosphère de danger trop concentrée. Par conséquent, le matériau combustible de la guerre populaire ne peut s'enflammer avec un feu vif que dans des points plus éloignés, où il y a suffisamment d'air frais. La Landsturm doit commencer ses actions dans les provinces situées sur les flancs de l'offensive ennemie et former des nuages d'orage suspendus sur les côtés de l'adversaire. Le feu s'enflammera comme un incendie dans la steppe et se propagera sur le territoire par lequel passent les communications ennemies.

La Landsturm a aussi ses avantages : des soldats de 261 ans, habitués à se serrer les uns contre les autres, prêts en cas d'échec à fuir comme un troupeau du côté auquel ils font face, tandis que les paysans, une fois défaits, se dispersent dans différentes directions sans aucun plan artificiel. « Quand il s'agit de dégrader les routes ou de bloquer les passages étroits, les méthodes utilisées par la garde et les détachements légers des troupes régulières se rapportent à l'action de la masse paysanne soulevée à peu près comme le mouvement d'une arme automatique se rapporte au mouvement d'un être humain. » De petites unités régulières peuvent soutenir la Landsturm, donnant à ses actions une structure plus solide, mais il faut connaître la mesure, car un excès d'unités régulières conduit à affaiblir l'énergie et l'efficacité de la guerre populaire.

S'il ne faut pas courir après des chimères, il est nécessaire de combiner la guerre populaire avec la guerre menée par l'armée régulière. Ces deux guerres doivent être réunies en un tout sous un plan général qui les englobe toutes. Aucun État ne doit considérer que tout son destin dépend de l'issue de la bataille la plus décisive. L'appel à de nouvelles forces et l'aide extérieure peuvent donner un nouvel élan à l'affaire. L'État aura toujours suffisamment de temps pour mourir. Il est naturel que le naufragé s'accroche à une paille. Et le peuple doit

utiliser les derniers moyens de salut s'il se voit rejeté au bord de l'abîme. Telle est la marche naturelle du monde moral... Dans ces remarques, on ressent clairement la teinte de l'expérience politique de la période du traité de Tilsit et des réformes après la défaite de Iéna, période de préparation de la guerre nationale de libération contre Napoléon.

Le travail majeur ne contient pas de plan concret pour la guerre défensive, mais un tel plan est conservé dans les papiers des archives familiales. À notre surprise, ce plan concerne la défense de l'État révolutionnaire napolitain (royaume des Deux-Siciles) contre l'expédition punitive menée au nom de la Sainte-Alliance par une armée autrichienne de 52 000 hommes commandée par le général Frimont. Les historiens et critiques allemands gardent un silence significatif et unanime sur ce travail de Clausewitz. Nous ne trouvons une mention de celui-ci que chez le biographe français Rocca. Apparemment, ce plan représentait pour Clausewitz la résolution d'un problème théorique de défense stratégique qu'il s'était posé à lui-même.

Le plan est intitulé : « Sur la défense de Naples dans les circonstances contemporaines. 1821 ». Clausewitz estimait qu'il convenait de permettre à l'armée autrichienne de s'enfoncer considérablement dans le territoire du royaume de Naples, ce qui offrirait aux partisans napolitains la possibilité d'agir sur les communications des Autrichiens et obligerait ces derniers à affaiblir leur armée en détachant des forces importantes pour protéger l'arrière. De plus, les montagnes des Apennins obligeraient l'armée autrichienne à se diviser en plusieurs colonnes. Alors, après la période d'attente, l'armée révolutionnaire concentrée devait se précipiter brusquement contre la colonne la plus importante de l'armée autrichienne, la vaincre et poursuivre avec la plus grande énergie. Il n'y avait pas de place ici pour de la ruse, des manœuvres ou pour le souci de gagner du temps. Il fallait tout miser au point où l'attaque de la colonne autrichienne serait décidée, afin de remporter la campagne d'un seul coup.

Les considérations de Clausewitz, évidemment, n'ont pas atteint Guglielmo Pepe — un officier promu par les carbonari au poste de commandant en chef. Pepe ne s'est pas contenté de la défense, il est envahi dans l'État pontifical, a été contraint à une retraite précipitée et, de nouveau, sans rassembler toutes ses forces, il est passé à l'offensive bien au-delà de la ligne indiquée par Clausewitz, presque à la frontière du royaume, à Rieti, où il subit une défaite décisive.

Le plan de défense concret présenté par Clausewitz, comme toutes ses propositions théoriques, montre que Clausewitz mettait la plus grande activité dans la défense. La contre-attaque de Clausewitz était une offensive différée, reportée à un moment précis où l'on pouvait espérer un succès décisif et assuré.

La septième partie, consacrée à un problème extrêmement important de l'offensive, présente par endroits non pas une exposition systématique, mais seulement de courts chapitres. L'offensive, en tant que concept logiquement opposé à la défense, dans sa partie fondamentale, selon Clausewitz, se résume presque entièrement à ce qu'il a dit dans les chapitres consacrés à la défense. Ce qui a été dit à propos de la défense éclaire déjà de manière significative certaines questions concernant l'offensive. Dans la guerre, l'offensive, en particulier en stratégie, «est un changement constant ou une combinaison d'offensive et de défense». Cette dernière «ne constitue pas un principe actif : au contraire, c'est un mal inévitable, freinant l'effort, provoqué par l'inertie de la masse ; c'est le péché originel, le commencement mortel de l'offensive» (p. 481). «Dans des cas particuliers, l'attaquant, afin d'atteindre plus efficacement l'objectif fixé, adoptera la forme de la défense et, par exemple, se positionnera sur une bonne position et se laissera attaquer sur celle-ci» (p. 482).

Clausewitz recommande, si des forces suffisantes sont disponibles, de mener l'offensive de manière continue et décisive. Ainsi, en décrivant la guerre de 1812, il critique vivement l'opinion répandue selon laquelle Napoléon, après avoir atteint Vitebsk, aurait dû passer à la défense et ne pas poursuivre l'offensive vers Moscou. Dans son ouvrage fondamental, ce sujet, ainsi que de nombreuses autres questions offensives, est développé dans la huitième partie, offrant une synthèse générale. Clausewitz rejette la possibilité de ce qu'on appelle des

conquêtes méthodiques, une répartition des efforts. Tout retard ne fait que compliquer la conquête. Il est plus facile de faire un petit bond que d'en faire un grand, mais on ne peut pas essayer de franchir un fossé profond en deux temps. Dans la guerre offensive (Clausewitz entend ici une destruction proche de la guerre absolue), toute pause intermédiaire est contre-nature. Si elle s'avère inévitable, c'est un mal qui non seulement n'assure pas le succès, mais le rend douteux. Lorsque nous permettons une pause par faiblesse, normalement, aucun second bond vers l'objectif n'ensuit. Si un deuxième bond était possible, cette pause n'aurait nullement été nécessaire, et si l'objectif prévu, de par sa distance, était hors de notre portée dès le début de l'offensive, il le restera pour toujours. « Si nous possédons en général des forces suffisantes pour réaliser une certaine conquête, nous sommes capables de la réaliser d'un seul élan, sans pauses intermédiaires » (p. 551). La logique de Clausewitz est irréfutable : pour écraser la Russie, Napoléon aurait dû se diriger vers Moscou sans interruption.

Tout comme l'âme de la défense doit être la prudence avisée, le courage et la confiance en ses forces doivent être l'âme de l'attaque (p. 499). De ce point de vue, Clausewitz attribue une appréciation très basse à la manœuvre. Selon lui, celle-ci n'est pas propre à l'offensive par la force ouverte avec de grandes batailles. Par manœuvre, Clausewitz entend l'obtention d'un certain résultat dans un état d'équilibre que nous tentons de perturber, entraînant l'ennemi sur la voie de l'erreur. Ce sont les premiers coups sur l'échiquier, la lutte de forces égales visant à créer une meilleure position pour affirmer sa supériorité sur l'adversaire.

Dans le contexte de cet équilibre général émergent des motivations particulières pour des actions plus petites et des tâches plus insignifiantes. L'absence de pression d'une grande décision et du grand danger leur permet de se développer. Le gain et la perte se convertissent en petite monnaie. De minimes avantages sont acquis à bas prix, ce qui déclenche une compétition d'habileté parmi les commandants des deux camps.

Il serait une grave erreur de considérer ce jeu comme le sommet de l'art militaire (p. 472). L'arène où se déroule un tel jeu ne peut pas former un grand général. Nous ne pouvons pas blâmer un général pour un tel duel, si cela promet le succès, mais nous devons exiger qu'il se souvienne tout le temps qu'il emprunte des voies détournées vers des lieux où il peut être rattrapé par le « dieu de la guerre ». Le général ne doit jamais détacher les yeux de l'ennemi, sinon il risque de recevoir des coups d'épée de combat en n'ayant en main qu'une épée de parade.

Clausewitz a tout à fait raison de donner une évaluation si méprisante de la manœuvre visant des objectifs petits et secondaires. Mais il n'aborde nulle part, à l'exception de quelques lignes dans la huitième partie, la question de la manœuvre comme composante des actions décisives. Les subtilités du manœuvre jouaient un rôle si important dans ces vieilles survivances de l'art militaire du XVIII^e siècle, contre lesquelles Clausewitz se sentait appelé à lutter, qu'il en avait perdu tout goût et n'accordait aucune importance à l'art de la manœuvre de Napoléon, lequel visait à placer la bataille dans des conditions plus décisives et à démoraliser l'ennemi avant même le combat par son apparition sur son flanc ou dans son arrière.

Ayant étudié la nature de l'offensive stratégique, Clausewitz s'arrête « sur l'une des questions les plus essentielles de la stratégie », dont la bonne résolution détermine, dans certains cas, la véracité du jugement sur ce que nous sommes capables d'accomplir. Il s'agit de la question « de la diminution de la force de l'offensive ».

L'attaquant semble acheter des valeurs qui, peut-être, lui apporteront des avantages lors de la conclusion de la paix, mais pour l'instant, il les paie en pure perte, en dépensant ses forces armées. D'où la diminution de la force de l'attaque et son point culminant. Dans de rares cas, il est possible de parvenir à la conclusion de la paix avant que l'attaque n'atteigne ce point fatidique. Après cela vient le tournant, la réaction, et la force de cette réaction dépasse généralement considérablement celle du coup précédent (p. 484). L'armée en guerre décrit une trajectoire connue. À mesure qu'elle progresse le long de cette trajectoire, la force de

l'attaque diminue progressivement. La supériorité des forces avec laquelle l'attaque commence s'amenuise sans interruption. Ainsi, dans la perspective de l'attaque, il s'agit d'atteindre une limite où les forces d'attaque et de défense s'équilibrent ; au-delà de cette limite commence déjà le déclin de l'attaque ; la nécessité impérieuse oblige à s'arrêter et à passer à la défense, mais à une défense beaucoup plus faible, sur un territoire hostile, non préparé, avec des lignes de communication longues et menacées vers la patrie. La malédiction de l'attaque est la nécessité forcée de traîner avec soi les pires éléments de la défense. La question du succès de l'attaque se résume à savoir si l'on parviendra à atteindre l'objectif avant que l'attaque n'atteigne son point culminant ? Si, au moment inévitable de la transformation de l'attaque en défense, l'armée ennemie est déjà écrasée et que la volonté politique de l'adversaire est brisée, la situation pour l'attaquant sera très favorable — la guerre est gagnée et il reste à conclure une paix avantageuse ; mais si le défenseur a échelonné sa résistance au-delà de la portée de la branche ascendante de la trajectoire de l'attaque, la position de l'attaquant deviendra extrêmement difficile. Les armées françaises se sont retrouvées dans cette situation difficile lors de la guerre en Espagne et en Russie.

Il convient de noter que les réflexions de Clausewitz sur l'offensive et la défense, ainsi que sur le point culminant de l'attaque, sont presque indépendantes de la question des « moyens d'atteindre l'objectif » de la conduite de la guerre : le combat en vue de la destruction des forces ennemies (p. 485). Il est possible que cela s'explique par l'inachèvement de la dernière partie de son œuvre majeure.

Le chapitre sur la bataille offensive repose sur l'expérience des batailles de l'époque napoléonienne (Austerlitz, Iéna, Waterloo) et, à certains égards, il est déjà obsolète pour notre époque. « La principale caractéristique qui distingue la bataille offensive est l'enveloppement ou la contournement, donc la mise en place de la bataille », dit Clausewitz (p. 486). Le combat avec une ligne de front enveloppante présente de grands avantages ; cependant, cela relève de la tactique. Il est particulièrement important de noter que, en réalité, tous les avantages offerts par la défense ne sont pas exploités ; dans la plupart des cas, la défense n'est qu'une tentative misérable de se dégager d'une situation très contrainte et dangereuse, lorsqu'elle anticipe le pire et fait face à l'attaque. Clausewitz désapprouve également la précipitation dans la conduite d'une bataille offensive : « une trop grande précipitation comporte un grand danger, car elle entraîne un gaspillage des forces ». La bataille offensive représente une « exploration dans un environnement inconnu » ; plus l'importance de concentrer les forces est grande, plus le contournement est préférable à l'enveloppement. L'idée d'encercllement et de destruction complète de l'ennemi sur le champ de bataille était difficile à réaliser à l'époque de Clausewitz et lui est étrangère. « Les principaux fruits de la victoire se récoltent lors de la poursuite », affirme Clausewitz. De nos jours, la poursuite peut rencontrer davantage de difficultés, ce qui oblige maintenant à obtenir des succès décisifs à l'intérieur même de la zone de combat et à préparer de manière très minutieuse les opérations offensives suivantes.

Huitième et dernière partie de l'œuvre — « Plan de guerre » — n'est pas achevée. Plusieurs chapitres manquent, et ceux qui existent sont nommés par l'auteur seulement comme des ébauches pour la huitième partie. Et pourtant, c'est un véritable chef-d'œuvre de la pensée de Clausewitz. Il semble que V. I. Lénine le reconnaissait également, ayant tiré de la huitième partie trente extraits importants, presque équivalents en volume aux extraits de toutes les sept parties précédentes. Le sixième chapitre de cette partie, « La guerre est un instrument de la politique », Lénine l'a considéré comme le chapitre le plus important.

Dans cette partie, représentant une synthèse générale, nous rencontrons un développement large et approfondi de toutes les pensées les plus importantes de l'œuvre majeure, un survol historique rapide des guerres de différentes époques, une évaluation des guerres de la Révolution française et le développement de la thèse selon laquelle la guerre est la continuation de la politique. « Nous ne nous sommes pas hâtés de présenter ce point de vue dès le début. Il nous aurait été peu utile pour l'examen de phénomènes particuliers et aurait

même dans une certaine mesure détourné notre attention ; mais pour aborder la question du plan de guerre, il est absolument nécessaire » (p. 561). « Dans les entrailles de la stratégie, où convergent tous ces fils, nous entrons non sans une certaine appréhension... Nous voyons une multitude innombrable de circonstances que l'esprit analytique du commandant doit comprendre, d'immenses et souvent indéfinies distances que ces fils de relations parcourent et une multitude de combinaisons. Et nous devons nous souvenir du devoir de la théorie — englober tout cela systématiquement, c'est-à-dire avec une clarté parfaite et une exhaustivité complète, et fournir pour chaque action des bases suffisantes. À cela s'ajoute de manière tout à fait naturelle une inquiétude intense — ne pas tomber dans un pédantisme scolaire, là où, rampant dans les sous-sols de concepts lourds, nous ne rencontrerions jamais la pensée des grands commandants, qui saisissaient d'un seul regard l'essence de la chose » (pp. 528-529).

L'étude des guerres de différentes époques conduit Clausewitz à la conviction qu'il existe différents degrés de tension dans l'application de la violence. D'où la nette distinction entre les rares guerres d'anéantissement et la plupart des guerres de l'histoire, poursuivant des objectifs limités. Depuis la Révolution française et Napoléon, la guerre s'est fortement rapprochée de sa nature véritable, de sa perfection absolue, puisqu'elle est devenue l'affaire de tout le peuple (remarque de V. I. Lénine — « une seule inexactitude : la bourgeoisie et peut-être tout le monde »). « Les moyens mis en œuvre n'avaient pas de limites visibles ; ces dernières étaient surmontées par l'énergie et l'enthousiasme du gouvernement et de ses sujets ». « L'objectif des opérations militaires est devenu l'anéantissement de l'ennemi. Il ne fut possible de s'arrêter et d'engager des négociations que lorsque l'ennemi était vaincu et affaibli » (p. 545).

« Est-ce que cela restera toujours ainsi, toutes les guerres européennes à venir se dérouleront-elles sous la tension de toutes les forces de l'État et, par conséquent, dans l'intérêt de peuples importants et proches, ou bien le fossé entre le gouvernement et le peuple se rétablira-t-il peu à peu ? » « Il est incroyable que désormais toutes les guerres possèdent un caractère aussi grandiose, mais il est tout aussi impossible que les larges portes (aux forces de la guerre — A. S.) ouvertes par les guerres récentes puissent jamais se refermer complètement. Dès lors, une théorie qui se limiterait exclusivement à une guerre absolue devrait soit exclure de son champ toutes les situations où des influences extérieures modifient la nature de la guerre, soit les condamner comme des erreurs. Une telle théorie ne peut être l'objectif d'une doctrine qui doit enseigner la guerre réelle, et non la guerre idéalisée » (pp. 546-547). D'où la nécessité de prendre en compte la diversité des conditions engendrant la guerre. Clausewitz examine donc, dans des chapitres distincts, les questions de l'offensive et de la défense dans les guerres de destruction, leur accordant une attention particulière, ainsi que dans les guerres à objectifs limités.

Les principales idées de Clausewitz sur le plan de la grande guerre offensive se résument au fait qu'il ne faut pas négliger ce qui prévaut dans les relations entre les États en guerre. De celles-ci se constitue un certain centre de gravité, un point de concentration des forces et des mouvements dont dépend l'ensemble. C'est vers ce centre de gravité de l'ennemi que doit être dirigée l'action combinée de toutes les forces.

Les entreprises secondaires sont autorisées seulement lorsqu'elles promettent des avantages extraordinaires. Il peut y avoir des raisons raisonnables pour diviser les forces d'attaque — particularités de la situation initiale, désir d'un avancement concentrique pour obtenir un grand succès, volonté d'élargir le théâtre des opérations, conditions d'approvisionnement des armées offensives. Mais lorsque « l'État-major général universitaire, par habitude, établit un plan selon lequel différentes zones du théâtre de guerre doivent être occupées avant le début du jeu par diverses pièces, comme des cases sur un échiquier, et ensuite le jeu commence — le mouvement vers l'objectif, inspiré par une sagesse fantastique des combinaisons, des lignes et des relations complexes, où les troupes doivent se disperser aujourd'hui pour ensuite se réunir avec toute la force et l'art, au prix du plus grand danger,

dans deux semaines — nous éprouvons une profonde aversion pour une telle déviation du chemin direct, simple, sans ruse, une déviation qui nous plonge volontairement dans une confusion totale » (p. 580). En cas de faiblesse du commandant, tout le plan naît dans les entrailles de la fabrique d'un état-major général peu pratique et constitue le produit de l'activité cérébrale d'une douzaine de semi-connaisseurs. L'offensive principale ne doit pas tenir compte des actions dans les zones secondaires (c'est-à-dire sur les directions secondaires) : « une offensive dirigée contre l'ennemi, qui manque d'audace pour aller comme une flèche au cœur du pays ennemi, n'atteindra jamais son but » (p. 580). Après un arrêt forcé, en règle générale, il n'y a pas de poussée supplémentaire vers l'avant.

L'ardeur polémique ne quitte pas Clausewitz jusqu'aux dernières pages de son ouvrage. « L'officier général érudit » semblait à Clausewitz le gardien de toute cette charlatanerie et de ces vestiges dans l'histoire de l'art militaire, contre lesquels il menait une lutte acharnée. Parlant de l'obscurité des considérations savantes concernant la position de commandement de la Suisse lors de la guerre contre la France, Clausewitz s'emporte aussitôt : « si dans l'avenir, au conseil d'un souverain ou d'un commandant, se trouve un officier savant de l'état-major général, qui commence à exposer avec un front préoccupé de telles sagesses, nous déclarons d'avance que ce sont des balivernes prétentieuses, et souhaitons de tout cœur que dans le même conseil se trouve un bon bagarreur, enfant du bon sens, qui lui fermerait la bouche » (p. 596).

Le hasard voulut interrompre le travail de Clausewitz par la même remarque polémique : « Celui qui, poursuivant l'impossible (l'armée combinée de l'« Empire allemand », comprenant l'Autriche et la Prusse — A. S.), laisse échapper le possible, est un sot » (p. 598).

Il est impossible de rendre en quelques pages le contenu étendu de l'œuvre de Clausewitz. Le travail « De la guerre » mérite d'être pris en considération dans son intégralité, il est rempli de centaines de pensées incitant à la réflexion. Cette œuvre majeure, malgré son caractère inachevé, est comme un « poème philosophique » dont on ne peut enlever un mot et qui ne se prête pas à une simplification.

La tentative de dépouiller le travail de Clausewitz a été réalisée en Allemagne dans les années 1870, lorsque, à l'Académie militaire de Berlin, l'école historique a pris le dessus, se consacrant uniquement à l'analyse de cas isolés, ne posant que des bases et luttant contre la tendance aux généralisations. Parmi les professeurs de l'académie brillaient des conservateurs qui freinaient tout progrès, tels que Scherf et Boguslawski. La profonde dialectique de Clausewitz leur piquait les yeux. C'est pourquoi leur collègue, Blume, plus tard écrivain de renom, décida de rendre service à l'Allemagne—écrire un ouvrage sur la stratégie qui représenterait essentiellement le travail capital de Clausewitz, mais avec une dialectique édulcorée et adapté à la pensée de l'école historique. Clausewitz fut accusé de flou permettant diverses interprétations, d'un excès de philosophie et, surtout, de propagation du venin de la logique dialectique.

Le travail de Blume constitue un traitement de ses conférences données entre 1875 et 1879. La première édition date de 1882. Elle a été corrigée selon les remarques de Moltke l'aîné, qui a accepté de relire le manuscrit. Comme Moltke lui-même n'avait jamais accepté de présenter ses vues sur la stratégie sous forme d'une théorie stratégique cohérente, l'ouvrage de Blume « Essai sur la stratégie » est apparu en 1882 sous l'aura de l'autorité stratégique de Moltke et a longtemps été considéré comme l'exposé allemand reconnu de la stratégie.

La tradition rapporte que Moltke lui-même se plaignait que la lecture du manuscrit de Blume représentait pour lui une énorme difficulté, car, par ennui, après avoir surmonté une ou deux pages de Blume, il ne pouvait s'empêcher de s'endormir. Et cette remarque du vieillissant commandant est très juste. L'ennui se dégage de Blume. La dialectique ne constitue pas l'apparence extérieure de la pensée de Clausewitz, mais est étroitement liée à l'essence de son enseignement. Clausewitz avec une dialectique vidée est un Clausewitz mort. Et la stratégie de Blume est une stratégie morte. Le travail de Blume a donné une récolte éparse de principes

individuels, dont chacun est pourvu d'un grand nombre de réserves, de remarques et d'exceptions. Blume a transformé l'enseignement en un manuel de référence. Les feuilles de sa stratégie sont reliées par un relieur, mais il manque la colonne vertébrale qui aurait dû unifier ses idées.

L'attention portée à Clausewitz a particulièrement diminué après les victoires sur la France en 1870 et n'a commencé à renaître qu'après 1905 ; elle a particulièrement augmenté pendant la guerre mondiale. En essayant d'utiliser certaines idées de Clausewitz, le fascisme exerce désormais sur lui une nouvelle répression : il le transforme en fasciste, il dénature Clausewitz-philosophe, doté d'une pensée clairement détachée des intérêts étroits de la Prusse, ayant compris la nature des guerres de l'époque de la révolution bourgeoise, grand admirateur de l'art militaire de Napoléon, châtiant sans pitié les survivances féodales dans la théorie de l'art militaire, ami des représentants avancés de la bourgeoisie allemande — Scharnhorst et Gneisenau —, et il utilise à ces fins l'ardeur nationaliste de sa jeunesse ainsi que les différentes oscillations politiques de l'époque de la Restauration.

À l'Académie militaire russe, seul le premier professeur de stratégie, Medem, contemporain de Clausewitz, représentant de cette génération qui avait participé aux guerres contre Napoléon et cherchait à les comprendre, s'est emparé de l'édition posthume des œuvres de Clausewitz publiée au début des années 1830 et a habilement popularisé ses idées. Cela est attesté par les souvenirs de ses auditeurs — D. A. Milioutine, devenu plus tard ministre de la guerre de « l'époque des réformes », et P. K. Menkov, officier talentueux de l'état-major général, emprisonné en 1848 pour sa tendance à suivre les traces de Tchaadaev, et célèbre auteur de poèmes de Sébastopol : « sur le papier tout était lisse, mais on oubliait les ravins et il fallait y passer ». Le cours de Medem, publié en 1836, laisse encore aujourd'hui l'impression vivante d'une interprétation de l'enseignement de Clausewitz. Quant aux successeurs de Medem, ils sont devenus une sorte de gardiens de la chaire de stratégie et ont concentré leurs efforts sur le fait de « retenir et ne pas laisser passer », principalement à propos de Clausewitz.

Le cours de stratégie des années cinquante stipulait : « Toute politique de guerre consiste à infliger autant de dommages que possible à l'ennemi lorsqu'on le rencontre. Quant aux relations politico-militaires entre les puissances alliées et leurs armées, les conditions contraires à la discipline, aux règles de l'art militaire et du service militaire ne doivent pas être admises ». La proposition de Jomini, en service russe, de créer des départements spéciaux de politique de guerre et de politique militaire fut rejetée, car en créant ces sciences, « on pourrait encore plus obscurcir les vérités stratégiques ». « En pénétrant au cœur de la question, il semble impossible de découvrir la politique dans la guerre ». « Quelle politique peut-il y avoir là où l'on se bat jusqu'à la mort ».

Mais encore plus dangereux que ces gardiens de ville en toge de professeur était Heinrich Antonovich Leer, qui combinait de manière étonnante un grand élocution avec un vide intérieur, un homme qui monopolisa la pensée stratégique en Russie pendant la période de 1867 à 1898.

Son enseignement, basé sur l'affirmation de vérités éternelles, reflétait l'état général de stagnation matérielle et idéologique traversé par la Russie à cette période réactionnaire. Une connaissance superficielle, d'après la traduction française, de l'ouvrage majeur de Clausewitz ne concerne que la fin de la vie de Leer. Chaque ligne écrite par Clausewitz frappait la stratégie médiocre de Leer. Naturellement, il regardait avec hostilité son célèbre prédécesseur et se comportait comme l'ennemi de Clausewitz.

La base philosophique de Leer et de son successeur Mihnevich était le positivisme d'Auguste Comte dans son interprétation la plus vulgaire. En ce qui concerne la dialectique, Leer n'en avait aucune notion et ne voyait en elle que l'arme principale de ses éventuels adversaires, qui pourraient s'appuyer sur Clausewitz. D'où les cris hystériques de Leer contre la dialectique. Pour Leer, la dialectique signifiait du bavardage oratoire, de la sophistique, le

jeu d'antithèses, l'absence de principes, la corruption du langage et le manque d'honnêteté chez l'écrivain se pliant aux goûts influents et aux modes passagères. Leer était le même que Pfuhl, dont l'image nous a été présentée si clairement par Clausewitz — mais dans une nouvelle édition, détériorée.

Le principal rival de Leer et défenseur de certaines idées de Clausewitz était Dragomirov. Ce dernier, cependant, s'intéressait principalement aux questions de tactique, plus liées à la préparation au combat des troupes, laissant les questions de stratégie en second plan. En même temps, Dragomirov comprenait Clausewitz de manière très unilatérale et ne faisait connaître en Russie que l'œuvre précoce de Clausewitz « Principes fondamentaux de la guerre ». La dialectique développée de la guerre dans l'œuvre majeure de Clausewitz était presque complètement ignorée par Dragomirov. Il appréciait chez Clausewitz la vénération des valeurs morales, et si Clausewitz accordait peu d'attention aux bases matérielles dans sa théorie, Dragomirov jouait le rôle de Don Quichotte, défiant tous les « adorateurs du feu » fascinés par la nouvelle technique du début du XXe siècle. Dragomirov était en grande partie un partisan de l'école française réactionnaire de pensée militaire, et les travaux de Dragomirov étaient accueillis en France avec le même respect qu'en Russie.

Les mésaventures de Clausewitz en Russie tsariste étaient aggravées par l'absence de traduction de son ouvrage majeur en russe. Ce n'est qu'au début du XXe siècle que cet ouvrage parut en russe, sous forme de tirés-à-part brochés, dans une traduction du général Boy de, publiée pendant plusieurs années dans le « Recueil militaire ». Le traducteur n'était absolument pas préparé à cette tâche importante et l'a exécutée de manière insatisfaisante. Dans de nombreux passages de cette traduction, la pensée de Clausewitz est déformée, et dans d'autres passages, la traduction est tout simplement incompréhensible. Cette édition a donné à Clausewitz dans l'armée tsariste la réputation d'un écrivain obscur, perdu dans des méandres de métaphysique où il est impossible de distinguer le sujet du prédicat.

Ce n'est qu'à l'époque du pouvoir soviétique que le travail majeur de Clausewitz est apparu en russe, si ce n'est sous une forme exemplaire, du moins d'une manière correcte et compréhensible. Pour la publication de ce travail, l'Édition militaire d'État a permis au traducteur et aux éditeurs de travailler pendant une dizaine d'années.

Le travail de l'idéaliste Clausewitz a été apprécié dans l'Armée rouge. La traduction initiale est passée entre les mains de plusieurs éditeurs, dont le dernier, ayant vérifié l'intégralité du texte traduit par rapport à l'original allemand et ayant établi un index thématique, est l'auteur de ces lignes. Les lecteurs, grâce à son « approche du marxisme » et au rôle qu'il a joué dans la dénonciation par Lénine du social-chauvinisme et du centrisme pendant la période de la guerre impérialiste. La dialectique de Clausewitz n'effraie personne dans le pays soviétique : pour nous, elle constitue une qualité inestimable de son travail. La méthode idéaliste de Clausewitz nous est étrangère, et nous ne sommes évidemment pas ses disciples. Mais Clausewitz représente une telle source de réflexion sur les questions brûlantes de conduite de la guerre, des dénonciations vigoureuses des erreurs et illusions souvent récurrentes dans les questions militaires, révélant un tel savoir-faire dans la formulation même des problèmes, que l'esprit de chaque travailleur avancé de notre pays, suffisamment préparé pour distinguer où Clausewitz a raison et où il se trompe, peut tirer beaucoup en cheminant avec Clausewitz à travers les questions fondamentales de la guerre.

L'instruction de Lénine (t. VII, p. 384) : « Aucun social-démocrate, familiarisé ne serait-ce qu'un peu avec l'histoire, ayant étudié auprès du grand spécialiste de cette affaire, Engels, n'a jamais douté de l'énorme importance des connaissances militaires, de l'immense importance de la technique militaire et de l'organisation militaire, en tant qu'outil utilisé par les masses et les classes du peuple pour résoudre de grands affrontements historiques » — a trouvé sa brillante confirmation dans la victoire de la révolution socialiste en Russie. Et Clausewitz, utilisé de manière critique, aide à maîtriser les connaissances militaires

nécessaires à l'organisation de la défense d'un grand pays socialiste et à la préparation au combat de ses forces armées.